

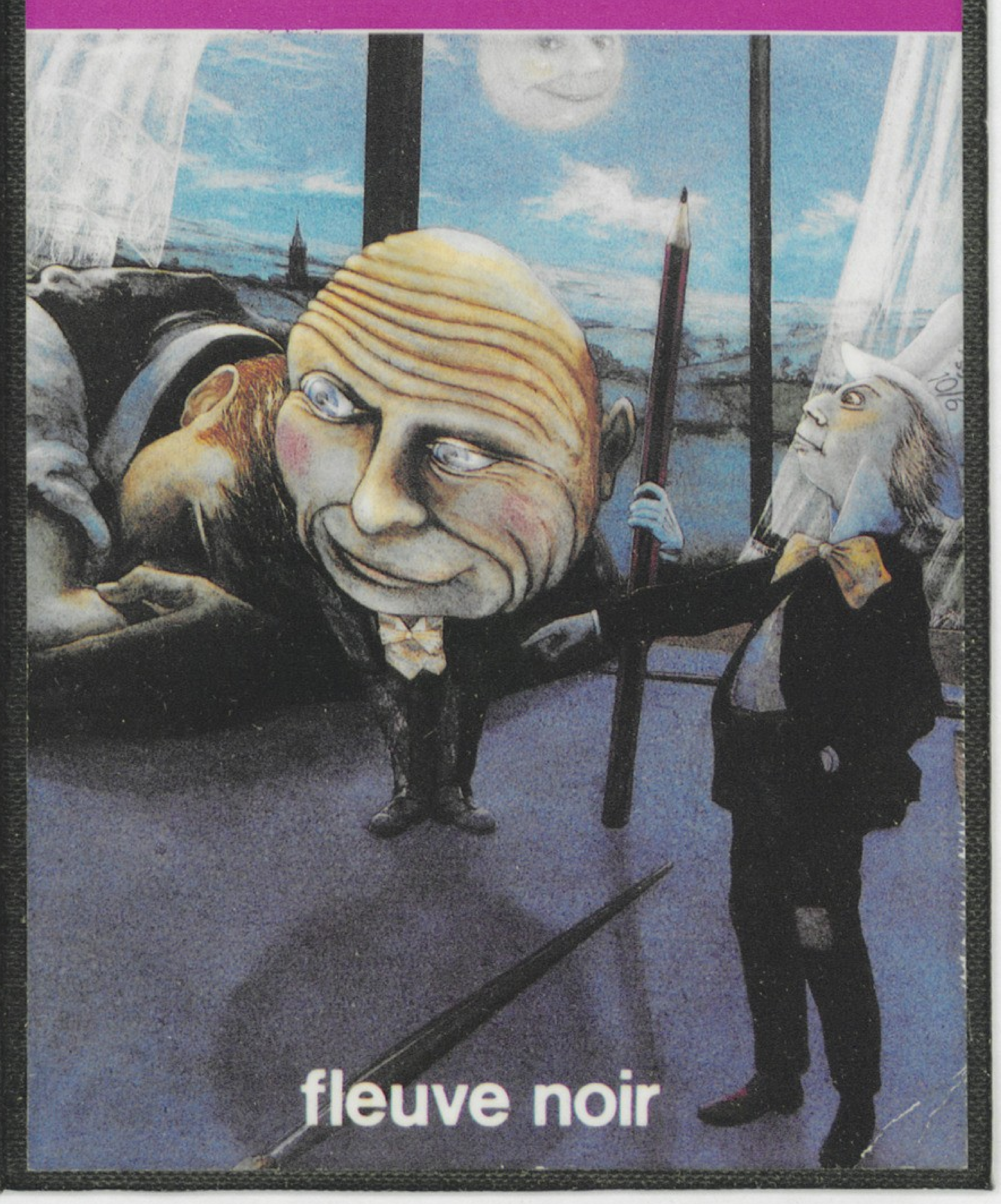
La quatrième personne du pluriel / Christopher Stork



ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

LA QUATRIÈME PERSONNE DU PLURIEL



LA QUATRIÈME PERSONNE DU PLURIEL

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

L'Ordre établi.
Enjeu : le Monde.
Dormir ? Rêver peut-être ?
Acheter Dieu !
Terra-Park.
L'usage de l'ascenseur.
Il y a un temps fou.
Demain les rats.
Les derniers anges.
Vatican 2000.
Le bon larron.
Les petites femmes vertes.
La femme invisible.
L'an II de la Mafia.
La machine maîtresse.
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà...

CHRISTOPHER STORK

LA QUATRIÈME PERSONNE DU PLURIEL

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - PARIS VIe



ISBN 2-265-02232-2

CHAPITRE PREMIER

La première personne du singulier se dit : je.

La deuxième personne du singulier se dit : tu.

La troisième personne du singulier se dit : il ou elle.

La première personne du pluriel se dit : nous.

La deuxième personne du pluriel se dit : vous.

La troisième personne du pluriel se dit : ils ou elles.

La quatrième personne du pluriel se dit :

Là, vous êtes coincés, mes jolis, tellement habitués à vos deux testaments, vos trois vertus théologales, vos quatre points cardinaux, vos cinq sens, vos six semaines de congés payés, vos sept péchés capitaux, vos huit clos, vos neuf muses, vos dix doigts, vos onze novembre, vos douze plaies d'Egypte, vos nombres d'or, vos comptes ronds, vos 3,1415926... et la suite.

Que peut bien être, représenter, signifier, la quatrième personne du pluriel ? Pour le comprendre, il va falloir sérieusement vous secouer les méninges et astiquer vos microtubules.

Au départ, il y a Jérémie, un homme. Un homme

tout ce qu'il y a de moyen, taille moyenne, âge moyen, classe moyenne, intelligence moyenne, moyens moyens. Ne mérite même pas une description circonstanciée sinon pour dire qu'il a un corps, c'est-à-dire une sorte de sac oblong surmonté d'une tête, muni de deux bras, prolongé par deux jambes, boursouflé, en surface, de diverses protubérances plus ou moins gracieuses et plein, à l'intérieur, d'un tas de choses parfaitement répugnantes.

Autre détail mineur : il vit. Selon un rythme plus ou moins régulier, il remplit d'air et de fumée les deux éponges passablement encrassées qu'il porte dans sa poitrine. C'est là aussi que se trouve une sorte de pompe aspirante-foulante qui a la tâche absurde et dérisoire d'envoyer, à la cadence de quatre-vingt fois par minute, un liquide gluant et puant à travers le corps de notre homme, depuis la racine de ses cheveux jusqu'à la pointe de ses pieds. Toujours pour vivre, Jérémie se nourrit. Cela signifie qu'il enfourne, dans un orifice ouvert au bas de son visage, un certain nombre de substances liquides ou solides, dont de grandes quantités de chairs mortes, qui s'en vont fermenter dans ses cavités intérieures et en ressortent sous une forme peu esthétique.

Donc Jérémie vit. Il est. Et, comme a osé le dire un de ses congénères du temps passé, puisqu'il est c'est donc qu'il pense. (En fait, le congénère a dit la chose en ordre inverse mais même un homme peut comprendre que si A = B, B = A). Donc Jérémie pense. Ou, du moins, il pense qu'il pense. Et c'est là que nous entrons en scène.

Qui ça, nous ? La voilà, la troisième personne du

pluriel ! Eh bien, soit, la voilà. Nous, c'est nous, Gli, Gla et Glo. Notre nom de lignage pourrait s'écrire « Azertyuiop » mais c'est difficilement prononçable et n'a d'ailleurs aucune importance. Notre fonction est plus simple à définir : nous sommes des « Qsdfghjklm », ce qui se passerait d'explications si nous ne nous adressions à des hommes. Disons — puisqu'il faut tout vous dire — que nous sommes des « Réviseurs-spatio-temporels-affectés-à-l-étude-l-analyse-et-éventuellement-l-amélioration-des-intelligences-sous-développées-de-l-univers. » C'est la raison pour laquelle nous nous sommes installés dans Jérémie.

Et la quatrième personne du pluriel, dans tout cela ? C'est pourtant limpide. Jérémie est un. Il peut dire « je » en parlant de lui (première personne du singulier) et quelqu'un d'autre emploiera « il » (troisième personne du singulier) pour le désigner. Gli, Gla et Glo, nous sommes trois (première personne du pluriel) et si un quidam s'avisait de notre existence — mais ce n'est pas demain la veille — il utiliserait le « ils » (troisième personne du pluriel).

Mais, bien que nous occupions Jérémie, il est seul, il est « il » ou « je ». Et nous sommes « nous » ou « ils ». Il y a donc coexistence d'une première personne du singulier et d'une première personne du pluriel. Jusque-là, c'est très clair, non ? Toutefois, vivant dans Jérémie et, dans une certaine mesure, en symbiose avec lui, nous formons, lui et nous, un être qui n'est ni lui ni nous mais n'en constitue pas moins un ensemble, une entité qui a son existence propre. C'est là que naît la quatrième personne du pluriel.

Quelques symboles mathématiques élémentaires

suffiraient à représenter cette quatrième personne. Mais les maths, chez les hommes, sortis du compte en banque ou du tiroir-caisse... Mieux vaut donc nous en remettre à une approximation linguistique qui fera sans nul doute sourciller les puristes (encore que les puristes, aujourd'hui...) et s'exprimer ainsi :

La quatrième personne du pluriel se dit : ON.

Vous y êtes ? Résumons-nous. Quand il s'agit de Jérémie seul, c'est « je » ou « il ». Quand il s'agit de Gli, Gla et Glo considérés comme Qsdfghjklm, c'est « nous » ou « ils ». Et quand nous parlerons de nous et de Jérémie ensemble, considérés comme un tout, ce sera « ON ». Vous voyez que ce n'est pas sorcier.



Pourquoi avons-nous choisi Jérémie pour nous héberger ? Pour vous le faire comprendre, un brin de causette s'impose, une causette familière et bon enfant dans laquelle nous serons, à regret, obligés d'employer des termes et des comparaisons de type humanoïde. Car si nous vous disions, aussi sec, qu'après avoir longuement évrasté dans le zin qui entoure votre arbélie, nous avons finalement détecté, grâce à nos birdodjis, certains kaumas intéressants en provenance de tel ou tel habiber-donc, vous n'en seriez pas plus avancés pour autant. Employons donc ces métaphores puériles, chères aux vulgarisateurs scientifiques, qui vous permettent, avec ravissement, de découvrir que, si la Terre a la taille d'un grain de blé, le soleil ressemble à un concombre et Alpha du Centaure à une râpe à fromage. Personne n'y entrave que dalle, même pas

le vulgarisateur, mais tout le monde a bonne conscience.

Supposons donc que nous, les Qsdfghjklm, nous soyons des sortes de prospecteurs, du genre de ceux que vous expédiez dans tous les azimuts, racler la surface de votre planète pour y dégoter les prétendus trésors qu'elle est censée contenir. Nous faisons de même dans les espaces intersidéraux et, aux abords de chaque monde où la vie se manifeste sous quelque forme que ce soit, nous mesurons, grâce à nos facultés particulières et aux instruments dont la seule vue vous donnerait le tournis, la quantité d'énergie mentale que ce monde dégage.

Cela fait, nous isolons, dans ce fouillis, certaines fréquences, certaines ondes, certains influx, comme il vous plaira, qui nous semblent plus riches que d'autres et nous prenons possession de l'individu qui les émet. Après quoi, nous étudions, analysons et, si possible, améliorons le fonctionnement de la source de ces émissions, ce que vous appelez votre cerveau.

Les suites de cette opération sont souvent décevantes. La plupart des cerveaux que nous essayons de traiter ainsi sont dans un tel état de délabrement et de sclérose que nous avons à peu près autant de chances d'en tirer une étincelle supplémentaire que de faire courir le 400 mètres haie à un paraplégique, toujours pour rester dans le genre de comparaisons qui vous sont accessibles.

Car, dans l'ensemble, on ne peut pas dire que, côté cigare, vous soyez particulièrement gâtés, mes jolis. Ce n'est pas que vous manquiez de matière première. C'est le mode d'emploi qui vous fait défaut. Certains de vos « savants » disent bien,

régulièrement, que les hommes utilisent à peine dix pour cent de leurs ressources cérébrales. (Cinq pour cent seraient plus près de la vérité). Mais personne, chez vous, n'a l'air de faire le moindre effort pour mettre en activité les quatre-vingt-dix (ou quatre-vingt-quinze) pour cent qui roupillent. Vous êtes, en réalité — toujours les images élémentaires — comme des gosses qui jongleraient distraitement avec quelques pépites d'or en tournant le dos à la montagne de diamant pur qui se trouve à portée de leur main.

Dans certains cas, nous sommes quand même arrivés à des résultats encourageants. Vers le milieu de votre xve siècle par exemple, nous nous sommes intéressés au fils illégitime d'un notaire florentin. Le gosse était minable et, pour tout dire, débile. Mais, dans sa débilité même, il y avait des possibilités intéressantes. Sa jeune cervelle étant dans un état de confusion extrême n'avait aucune chance de pouvoir concevoir et moins encore suivre les règles qui régissaient l'intellect de l'époque. Mais, justement, nous avons profité de cette situation idéale pour développer en lui des dons et talents dont il n'aurait sans doute jamais pris conscience s'il avait été « normal ».

Nous en avons trop fait peut-être avec lui car il s'est très vite dispersé, sautant d'une activité géniale à une autre, allant de l'étude des courants atmosphériques et de leur influence sur une aile volante à celle de l'anatomie du corps humain, en passant par la fabrication de canons et l'architecture de bordels pour personnes de qualité. Après quoi, il s'est mis à peindre et là, nous l'avons laissé tomber. Nous

n'avons pas de temps à perdre avec des artistes. Mais il m'arrive encore de le regretter, ce sacré Léonard.

Nous avons eu moins de mal avec le petit Jean-Sébastien. Il était balourd, malgracieux, cabochard mais lui au moins n'avait qu'une chose en tête : la musique. Nous l'avons minutieusement réglé pour qu'il en fasse jusqu'à ce que mort s'ensuive et, assez curieusement, une partie de ses étonnantes facultés s'est transmise à certains de ses fils. Bons sujets que ces Bach.

Quant à Albert, c'était le vrai problème : il n'avait pas encore dit un mot à quatre ans et, dès qu'on le laissait un peu seul, il sautait sur son violon et en tirait des sons épouvantables. Nous n'avons jamais réussi à le débarrasser tout à fait de cette fâcheuse manie, mais, en revanche, nous avons développé son génie mathématique à un point tel qu'à la fin de sa vie plus un homme au monde n'était capable de comprendre ses travaux. Une partie de ceux-ci furent utilisés par la suite pour fabriquer des armes cataclysmiques qui, aujourd'hui encore, menacent l'existence même de la planète Terre. Mais ce n'est ni la faute d'Albert Einstein, ni la nôtre. Et nous tenons à préciser ici, à ce propos, que nous ne nous considérons pas comme responsables des conséquences éventuelles que notre intervention pourrait provoquer chez le sujet traité, son entourage et l'ensemble de ses contemporains. Pas plus qu'un prospecteur d'uranium ne se préoccupe de ce que l'on va faire ensuite du gisement qu'il a découvert.

Si Jérémie — ou, plus exactement, les influx cérébraux qui provenaient de lui — nous a intéressés

tout de suite, ce n'est pas tant par ce qu'il était — nous l'avons dit : un homme tristement quelconque — que par ce qu'il était en train de devenir : un fou. Nous employons ici un terme récusé par la plupart des soi-disant « spécialistes » qui s'occupent du cerveau mais qui est encore d'un usage courant dans le reste de la population.

Nous n'irons certes pas jusqu'à dire que Jérémie était le seul fou en puissance sur les quelque cinq millions d'êtres humains qui avaient survécu à la V[e] Guerre Mondiale. On peut même affirmer qu'à l'époque le nombre des malades mentaux était, de très loin, supérieur à celui des gens dits « normaux ». Au point, même, que la notion de normalité était devenue suspecte et que des psychiatres se penchaient, de plus en plus fréquemment, sur les « états normaux » et tentaient, avec un certain succès d'ailleurs, d'y porter remède.

Ce qui, selon nous, faisait de Jérémie un cas exceptionnel, c'était la quantité effarante de maladies mentales dont, selon les symptômes que nous avions relevés dans ses influx, il allait être atteint presque simultanément. Son cerveau ressemblait au moteur d'une voiture automobile — car les hommes en sont encore à ce mode de locomotion, est-ce assez dire leur sous-développement ! — dont toutes les pièces, les courroies de transmission, les pistons, les soupapes, bref, tout le fourbi que vous avez entassé là-dedans, allaient se déglinguer d'une minute à l'autre et le tout à la fois. Un cas, si l'on peut dire, de folie polymorphe et instantanée.

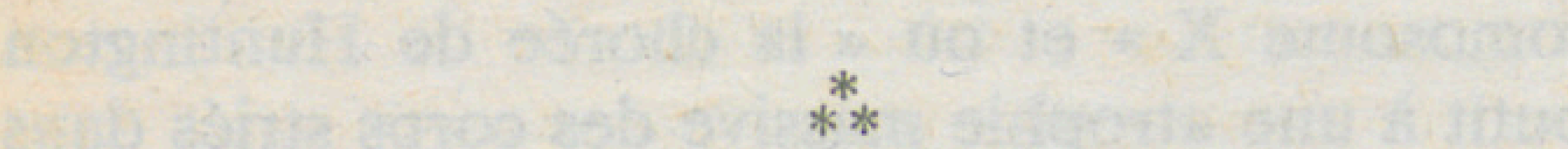
Ici, adressons un hommage sincère, en même temps qu'un clin d'œil complice, aux savants inven-

teurs du vocabulaire psychiatrique. Déjà, rien qu'en parlant d'un cerveau « normal » — à supposer qu'il en reste — ils sont arrivés à y trouver des axones myélinisés, un reticulum endoplasmique granulaire, des mitochondries, des membranes cytoplasmiques, des particules paramyxovirales, nous en passons et des pires. Mais, dès qu'ils abordent les troubles susceptibles d'atteindre cet organe, on entre dans un univers à la fois onirique et lyrique, où « l'enfant peut être atteint de phénylcétonurie, si la phénylalanine hydroxylase fait défaut », « où le syndrome de Lesch-Nyhan, caractérisé par des mouvements incoercibles et désordonnés, une arriération mentale et un comportement psychotique automutilateur, provient d'un déficit enzymatique dont est responsable l'absence ou la malformation d'un gène du chromosome X » et où « la chorée de Huntington aboutit à une atrophie massive des corps striés dans le cerveau et à une dégénérescence du noyau caudé et des autres noyaux gris centraux du cerveau ainsi que du cortex frontal ».

Chapeau, confrères ! Même là dont nous venons, et dans l'état d'exaltation où nous plonge parfois l'abus de Wxcvbn — une drogue exquise, inconnue sur la Terre et qui doit le rester car elle engendre un irrésistible penchant pour la bonté — nous n'avons jamais atteint de pareils sommets dans la déclamation thérapeutique !

Eh bien, tous ces troubles, et quelques autres que la psychiatrie terrestre était bien incapable de détecter, Jérémie était sur le point de les éprouver et d'en subir les conséquences. Il était, d'une certaine manière, en voie de devenir un « fou intégral ».

Le cas nous parut passionnant. Prendre possession d'un cerveau qui, d'un instant à l'autre, allait se retrouver aussi parfaitement démantibulé, c'était, pour nous une occasion unique. Jusque-là, en effet, nous n'avions guère pu travailler que sur des pannes partielles. Cette fois, nous allions pouvoir nous pencher sur une destruction intégrale, une cervelle littéralement éclatée, comme une montre dont les rouages ont giclé dans tous les sens. Le travail de reconstruction allait donc être d'autant plus passionnant qu'il ne s'agirait pas seulement de retrouver tous ces rouages et de remplacer les manquants, mais de leur assigner leur vraie place, celle qu'ils devaient occuper pour que le cerveau de Jérémie fonctionne à cent pour cent.



La prise de possession de Jérémie n'a pas été des plus aisées. Quand nous avons eu notre premier contact direct avec lui, l'homme était dans sa chambre, étendu sur son lit aux côtés d'une créature de l'autre sexe — nous avons su par la suite qu'il ne s'agissait pas de sa femme légitime mais d'une « petite amie », terme assez surprenant si l'on songe que ladite créature avait une bonne tête de plus que lui — et se trouvait dans un état à la fois somnolent, dépressif et irritable.

De la conversation que nous avons entendue, il résultait que la « petite amie » reprochait violemment à Jérémie d'avoir bu plus que de raison d'un poison qui semble être une imitation grossière de

notre Wxcvbn et dont on absorbe ici d'énormes quantités sous des formes diverses.

— Tu es saoul comme un cochon, disait la « petite amie », tellement saoul que tu n'es pas foutu de me...

Ici un mot qui ne figure pas sur notre lexique terrestre. Mais, d'après le contexte et la nudité des deux partenaires, il devait vraisemblablement s'agir de l'acte sexuel.

A ce reproche, formulé sur un ton assez vif, Jérémie se contenta de répondre par un grognement pâteux et reprit une gorgée à la bouteille qu'il avait placée directement à portée de sa main.

— Mais arrête donc de boire ! cria la « petite amie » ; regarde-moi ça ! Mou comme une chiffe ! Mais je vais te remettre en forme, moi, tu vas voir !

Succédèrent quelques mouvements nerveux et cadencés sur une des protubérances de Jérémie qui grogna à nouveau.

— Laisse-moi tranquille ! Laisse-moi dormir !

— Pas question ! déclara la « petite amie » ; tu ne dormiras pas avant de m'avoir...

Ici encore le mot qui manquait à notre lexique. Il faudra que nous fassions un rapport à la Section Interspatiale Pour L'Etude Des Langues Dans Les Planètes Sous-Développées afin qu'elle mette sa documentation à jour.

Tandis que la « petite amie » continuait à solliciter sans résultats visibles la protubérance défaillante, nous tînmes un rapide conseil de guerre. Il fallait à tout prix que Jérémie s'endorme pour que nous puissions en prendre possession tous les trois à la fois. Et, de toute évidence, sa compagne ne le

lâcherait pas avant d'en avoir tiré ce qu'elle en attendait. En revanche, un seul d'entre nous pouvait fort bien s'introduire dans le corps de Jérémie et y effectuer une opération ponctuelle. Ce fut Glo qui alla se fourrer dans les parties basses — dites « nobles » sans doute par antiphrase — de Jérémie pour redresser la situation.

Ce que constatant, la « petite amie » se mit à glousser.

— Ah, ah ! dit-elle victorieusement ; je savais bien, mon salaud, que je finirais par te faire de l'effet !

Le reste importe peu. La sexualité des Terrestres a quelque chose d'à la fois désordonné et hâtif qui nous a toujours désolés. Leurs points de contact sont si limités, les pauvres, et l'usage qu'ils en font si restreint ! Mais quoi ! Nous ne pouvons pas leur greffer une vingtaine de sexes autour de la taille et leur apprendre à se servir de tous à la fois !

Leur brève étreinte terminée, le couple s'endormit presque aussitôt. Il ne nous restait plus qu'à nous glisser dans le cerveau de Jérémie, en passant, comme d'habitude, par le rhinencéphale, et à nous installer dans ce qui allait devenir, pour longtemps, notre nouveau terrain d'action.

CHAPITRE II

Il était plus que temps. Au milieu de la nuit, Jérémie se réveilla en sursaut et se mit à balbutier, d'abord des phrases sans suite et dépourvues de sens, puis des mots mâchouillés où le terme « salope » revenait fréquemment, puis des syllabes indistinctes et enfin de petits grognements porcins. La crise venait d'éclater dans toute sa beauté et nous n'avions pas trop de tous nos capteurs pour admirer la manière foudroyante dont les différentes parties du cerveau tombaient en pièces autour de nous.

L'état de Jérémie fut bientôt tel que sa « petite amie », affolée, alerta les voisins qui prévinrent la police, laquelle fit appel aux infirmiers de l'hôpital psychiatrique le plus proche. Une heure plus tard, Jérémie reposait sur un autre lit, complètement assommé par des doses répétées de produits qui, certes, le calmèrent mais eurent pour effet secondaire d'encore aggraver les dégâts mentaux dont nous étions les spectateurs.

Tout cela nous convenait à merveille, et, d'abord, le fait que Jérémie ait été interné. Nous ne travaillons jamais aussi bien, en effet, que dans le calme et

l'isolement de ces établissements spécialisés où tout est calculé pour que le patient soit le plus possible préservé du monde extérieur. Il nous a été extrêmement pénible, par exemple, de traiter le jeune Wolfgang-Amédée que ses concerts continuels — commencés dès l'âge de trois ans, le pauvret ! — maintenaient dans un état d'excitation permanente peu compatible avec notre intervention.

Interné, Jérémie était tout à nous, rien qu'à nous. Les psychiatres terrestres tenteraient bien un peu d'y comprendre quelque chose et, faute d'y arriver, expérimenteraient sur lui quelques-uns de leurs orviétans. Ce qui nous donnerait, en plus du reste, l'occasion de nous amuser beaucoup. Car, malgré nos responsabilités et les aléas de notre travail, nous ne sommes pas dépourvus pour autant de ce que les Terrestres appellent « le sens de l'humour ».

En attendant, nous assistions, ravis, à l'extraordinaire débâcle qui se produisait devant nous. Toutes les parties constitutives du cerveau de Jérémie, ce que les hommes appellent, de façon badine, neurones, synapses, dendrites, axones, cellules gliales, gaines de myéline, canaux ioniques, membranes pré- et postsynaptiques, et autres denrées de la même boutique, étaient en train de se liquéfier en un magma informe, une boue résiduelle dans laquelle nous allions pouvoir patauger à tout-va et que, surtout, nous allions être à même de remodeler à notre guise.

Le jeune interne de garde qui avait procédé à un premier examen rapide de Jérémie au moment de son admission nous avait fait la meilleure impression : c'était un petit butor prétentieux et pète-sec

dont l'ignorance éclatante était largement compensée par un complexe de supériorité qui ne pouvait que le conduire, à plus ou moins longue échéance, à la folie des grandeurs et à l'Académie de Médecine.

— Schizophrénie ou psychose maniaco-dépressive, avait-il décrété, après avoir jeté un regard dédaigneux sur la forme inerte et bavotante qui reposait devant lui ; nous verrons demain matin ce qu'en dira le Dr Krebs.

Mais, le lendemain matin, le Dr Krebs ne dit rien. Elle — car c'était une femme, et plutôt réussie selon les canons de la beauté terrestre — se contenta d'observer longuement Jérémie. Puis, d'un ton bref, elle décida de procéder à un examen immédiat à l'aide de la caméra à positons.

Ce terme aurait eu de quoi nous faire froncer les sourcils si nous en avions eus. Car la manière dont les Terrestres font joujou avec les particules élémentaires de la matière nous a toujours donné le frisson. Ils tripotent les neutrons, les protons, les électrons et le reste avec l'inconscience heureuse d'un marmot qui jonglerait avec des grenades dégoupillées en guise de balles. Et dans la confusion la plus totale.

Je me souviens encore du fou rire qui nous avait pris lorsque, préparant notre expédition vers la Terre, nous avions lu dans un savant ouvrage humain sur les constituants de l'atome que « le positon est une particule exactement pareille à un proton quant à sa charge et à un électron quant à sa masse ». A quoi voulez-vous aboutir avec des théories pareilles sinon à cette prolifération de champignons géants qui ont transformé les quatre cinquièmes de la planète en un désert vitrifié ?

Or, maintenant, c'est avec des connaissances aussi sommaires et une ignorance aussi crasse que le Dr Krebs allait attaquer, non seulement le cerveau de Jérémie ou ce qu'il en restait, mais nous-mêmes qui y étions logés. Elle risquait ainsi de détecter notre présence, ce qui aurait été à tous égards une catastrophe, et surtout un manquement grave à l'article premier du statut des Qsdfghjklm. Il fallait faire quelque chose et nous le fîmes. La crise épileptiforme qui secoua tout à coup le malheureux Jérémie rendit tout examen impossible et de nouvelles doses, quasi foudroyantes, de calmants lui furent administrées. Nous avions la paix, au moins pour un temps.

Mais quelques mots murmurés par le Dr Krebs nous firent penser que notre entreprise ne serait peut-être pas aussi commode que nous l'espérions au départ. Elle dit, après un dernier regard sur son patient :

— On dirait vraiment que tout lui arrive à la fois, à ce pauvre homme.

Phrase qui témoignait d'une perspicacité inquiétante chez un psychiatre, et dont nous allions devoir tenir compte dans la suite des événements.

Heureusement, dans l'immédiat, Jérémie était K.O. et destiné à le rester longtemps. Nous procédâmes aussitôt à la répartition des tâches et nous mîmes au travail avec enthousiasme. Vous expliquer en termes techniques — nos termes techniques et même les vôtres — ce qu'était ce travail est absolument inutile. Ayons donc, encore une fois, recours à une comparaison. Prenez la partition d'orchestre d'une des œuvres les plus longues et les plus touffues

de votre musique. Tenez ! La IXe de Beethoven. (Encore un traitement que nous avons assez joliment réussi mais que ce brave Ludwig avait donc mauvais caractère !) Imaginez qu'en secouant vigoureusement cette partition, vous en fassiez tomber toutes les notes qui s'y trouvent imprimées sur les portées, et que ces notes, rondes, blanches, noires, croches, doubles croches, plus les clés, les silences, les soupirs, les trilles, les arpèges et les points d'orgue aillent s'éparpiller sur le sol dans toutes les directions. Vous voyez le fouillis ?

Eh bien, notre travail consistait, précisément, à remettre de l'ordre dans ce fouillis, à récupérer d'abord, un par un, chacun des signes, chacune des notes, chacun des éléments musicaux composant l'œuvre et de reconstituer l'ensemble, non pas tel que Ludwig l'avait conçu, mais tel que nous le concevions. Vous voyez que nous n'épargnons pas notre peine et que la vie d'un Qsdfghjklm n'est pas de tout repos.

Assez rapidement, nous sommes arrivés à un premier résultat : répartir les pièces éparses par catégories et destination, un peu comme un mécanicien range ses boulons et ses écrous dans sa boîte à outils, mais en beaucoup plus compliqué. Cela fait, Glo procéda à un premier ajustage de quelques pièces de ce puzzle et nous vîmes, non sans surprise, se soulever et prendre forme la protubérance à laquelle la « petite amie » de Jérémie paraissait tant tenir tout à l'heure.

— Je me demande, dit Gli, si c'est bien par là qu'il faut commencer.

Qu'une chose soit très claire entre nous, et tout

de suite : nous ne nous parlons pas, du moins pas de manière articulée. Nous échangeons des pensées par transmission interne et nous sommes si intimement confondus que ce que l'un de nous exprime pourrait tout aussi bien avoir été conçu par l'autre. Mais il faut bien que nous adaptions notre langue à la vôtre si nous voulons être compris.

— C'est un bout comme un autre, répondit Glo ; et il semble dégager des influx intéressants, regardez !

De fait, la protubérance avait maintenant pris des proportions tout à fait remarquables puisqu'elle avait, pour le moins, décuplé de volume. Elle formait, sous le drap qui recouvrait Jérémie, une saillie bien visible et elle devait, en effet, avoir des influx puissants puisque c'est elle que l'infirmière de jour remarqua en premier quand elle vint faire sa ronde.

C'était une femme sans signes distinctifs, sauf une paire de rotondités opulentes mais flasques à la hauteur des côtes flottantes et une rangée de poils poivre et sel le long de la lèvre supérieure. Comme attirée par un aimant, elle vint droit vers la saillie, hésita un instant, souleva le drap et entra dans une sorte de méditation contemplative, non dénuée, nous sembla-t-il, d'une certaine nostalgie. Puis elle laissa retomber le drap avec un léger soupir et sortit de la pièce d'un pas un peu raide.

— Je me demande s'il a d'autres organes capables d'une pareille dilatation, dit Glo ; nous pourrions peut-être essayer avec un œil.

Nous essayâmes sans rien obtenir d'autre qu'un globe strié de rouge et dont la pupille était d'une

fixité affligeante. Nous fîmes un nouvel essai avec les oreilles qui restèrent identiques à elles-mêmes, avec le nez, sans changement notable sauf une légère altération de couleur. Mais nous eûmes plus de succès avec les cheveux, ou, pour être précis, avec la partie du crâne où les cheveux manquaient et où, soudain, ils se mirent à réapparaître à une vitesse étonnante, tandis que les cheveux encore existants croissaient à proportion.

— Nous ne sommes quand même pas ici pour faire ce qu'ils appellent de la chirurgie esthétique, remarqua Gli, qui, de nous trois, est certainement l'élément le plus facilement irritable ; tant que nous n'aurons pas reconnecté l'yghu, nous ne serons nulle part.

J'hésite à traduire « yghu » par système nerveux central mais il faudra bien vous contenter de cette approximation.

— C'est seulement alors que nous pourrons prendre un contact direct avec lui, ajouta Gli qui aime assez rappeler des évidences.

Nous nous penchâmes donc sur l'yghu de Jérémie qui — toujours les images parlantes — ressemblait à une ratatouille niçoise vieille de plusieurs semaines. Tout était à refaire et nous refîmes tout, y compris la remise en état des canaux à acétylcholine des membranes postsynaptiques, ce qui n'est pas de la tarte, croyez-nous.

Vint le moment tant attendu d'établir la communication entre notre patient et nous. Moment presque toujours décevant tant les Terrestres sont convaincus de savoir ce qu'ils ont dans le crâne. S'ils y découvrent autre chose, c'est le drame, la panique.

Ils se croient fous, possédés du démon, habités par des forces obscures ou bien encore prophètes, thaumaturges, demi-dieux et même dieux à part entière. Les conséquences de ces délires peuvent être dramatiques.

Je me souviens d'une jeune bergère, au début de votre XVe siècle, qui nous avait paru remarquablement douée pour le tricot. Et, alors que nous tentions de lui inculquer les secrets du point-à-l'endroit-point-à-l'envers, ne voilà-t-il pas qu'elle prit nos conseils pour des recommandations de haute politique et se lança dans une équipée militaire qui bouleversa toute l'Europe pendant des décennies. Elle faillit d'ailleurs périr brûlée mais nous intervînmes juste à temps et, par un tour de passe-passe assez réussi, lui évitâmes ce sort affreux qui, si elle l'avait subi, nous aurait rendu coupable d'une grave faute professionnelle.

Il y eut d'autres mésaventures du même genre. La plus cuisante et dont les effets sont encore sensibles de nos jours, fut celle qui se produisit il y a un peu plus de vingt de vos siècles, en Galilée. L'homme que nous avions approché, et qui aurait pu devenir un chef politique de première force, passa tout à coup en surmultipliée, et se prit pour un dieu, fils de dieu et fondateur d'une religion nouvelle. Elle s'imposa si bien qu'elle dure encore et que la croix sur laquelle périt notre infortuné patient sert toujours de symbole à quelques fidèles attardés. Doux Jésus, que les hommes peuvent donc être superstitieux quand ils s'y mettent !

Nous attendions donc avec une certaine angoisse ce que serait notre première « conversation » avec

Jérémie. Il tombe sous le sens qu'il ne s'agirait pas d'un échange de paroles articulées mais d'une communication directe au niveau de l'hippocampe, pour employer le langage terrestre.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que je peux avoir mal au crâne, fit Jérémie.

— Cela passera très vite, assurâmes-nous en chœur.

Nous sentîmes alors une intense surprise, mêlée d'anxiété, naître dans l'yghu de notre patient.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? se demanda-t-il.

— Rien qui doive t'inquiéter, Jérémie. Nous sommes tes amis, nous sommes là pour t'aider.

Les synapses qui commandaient ses muscles moteurs n'étaient pas encore en état de lui permettre de se passer la main sur le front mais nous sentîmes qu'il en avait envie.

— Merde ! jura-t-il en silence ; j'ai encore trop forcé sur la boutanche !

La Section Interspatiale Pour l'Etude Des Langues Dans Les Planètes Sous-Développées nous avait, fort heureusement, fait donner des leçons particulières de cette langue, non moins particulière, qui s'appelle l'argot par un forçat évadé qu'ensuite nous avions recyclé en chef de la police, poste où il avait rendu d'éminents services à la société de son temps. Cher Vidocq ! Quel joyeux drille c'était !

Nous pûmes donc, grâce à ses leçons, comprendre que Jérémie se reprochait d'avoir une fois de plus abusé de son poison favori. Et nous fûmes à même de lui répondre, du moins le pensions-nous, dans sa langue usuelle.

— Pas de tracsir, mon farrandel, lui dîmes-nous ; ce n'est pas le pitchegorne qui t'a tapé sur la sorbonne.

Cette fois, nous détectâmes l'envie très nette qu'il éprouvait de se gratter les cheveux — qui repoussaient toujours.

— Marrant, dit-il ; j'ai des voix dans la calebasse mais je n'entrave que pouic à ce qu'elles dégoisent.

Fallait-il croire que l'argot de ce cher Vidocq s'était démodé, avec le reste ? C'était bien possible, hélas. Les années-lumière passent si vite !

— Je crois que ça suffit pour l'instant, dit Glo ; débranchons-le et passons aux autres connections.

Nous travaillâmes d'arrache-pied — ou faut-il dire d'arrache-tête ? — pendant des heures et des heures, ce qui, pour nous, ne veut pas dire grand-chose étant donné que notre temps n'est pas le vôtre. Si bien que nous fûmes fort surpris quand la porte de la chambre se rouvrit sur le Dr Krebs, toujours aussi gironde comme aurait dit Vidocq.

Elle s'avança lentement vers le malade, l'enveloppa en quelque sorte, d'un coup d'œil général, puis son regard se fixa avec une certaine intensité sur deux endroits précis de sa personne. Et c'est alors seulement que nous prîmes conscience de la faute que nous avions commise : dans notre acharnement au travail, nous avions complètement oublié d'arrêter les mécanismes qui commandaient la croissance des cheveux et de la protubérance inférieure de Jérémie.

Glo se précipita aussitôt pour mettre fin aux deux phénomènes. Au milieu du lit, le drap s'abaissa lentement et reprit un relief normal. Mais, sur

l'oreiller, de longs cheveux tout neufs, continuaient à pendouiller sur le visage de Jérémie qu'ils recouvraient plus qu'à moitié. Le médecin se pencha, les écarta doucement. Jérémie souleva une paupière, puis l'autre, esquissa un sourire.

— Bonjour, madame, dit-il de la belle voix grave que nous avions passé des heures à mettre au point, en agissant surtout — ceci à l'intention des spécialistes — sur le faisceau arqué et l'aire de Broca.

La stupéfaction du Dr Krebs fut évidente.

— Bonjour, murmura-t-elle ; je vois que vous avez repris conscience.

— Je le crois aussi, répondit Jérémie ; et je vous serais extrêmement obligé de bien vouloir me dire ce que je fous... ce que je fais là.

Nous en avions longuement discuté tous les trois. Tant qu'à rebâtir un autre Jérémie, autant lui donner de bonnes manières et un langage châtié. Il semblait pourtant que, dans ce dernier domaine, il y avait encore quelques petites reprises à faire.

— Vous avez été interné la nuit dernière à la suite d'une crise nerveuse, dit le médecin, et vous étiez dans un état si grave que je ne m'attendais pas, je vous l'assure, à vous trouver en pareille forme.

— Je ne me suis jamais senti aussi bien, déclara Jérémie en faisant mine de se soulever dans son lit.

Là, il allait un peu loin, le camarade ! Nous n'avions pas encore eu le temps de procéder au raccordement d'un certain nombre de nerfs moteurs. La tête de Jérémie décolla à peine de l'oreiller tandis que ses épaules étaient secouées par un léger tremblement.

— Ne bougez surtout pas ! s'exclama le Dr Krebs

en se précipitant vers lui, la main tendue ; vous avez certainement fait des progrès spectaculaires, pour ne pas dire miraculeux, en quelques heures. Mais il ne faut pas outrepasser vos forces. Vous revenez de loin, vous en rendez-vous compte ?

D'un geste assuré, presque mondain, Jérémie lui prit la main et la baisa.

— Je ne sais pas d'où je reviens, dit-il d'une voix caressante ; mais je suis bien heureux que ce soit vous qui soyez là pour m'accueillir à mon retour.

C'était Glo qui s'était chargé de la réfection de Jérémie sur ce plan-là, disons, en gros, celui du charme. Et je trouvais, à part moi, qu'il en avait un peu remis. Mais ça, c'est Glo. Un excellent Qsdfghjklm avec lequel il est tout à fait agréable de mener une existence consubstantielle, mais terriblement porté sur les sexes, je veux dire : le sexe puisque vous n'en avez qu'un.

On peut même dire que, dans toutes les cervelles où il est passé, Glo a laissé une empreinte ineffaçable dans ce domaine, et pas toujours dans un sens positif. Certes, Héloïse et Abélard, Philémon et Baucis, Orphée et Eurydice, Laure et Pétrarque, Musset et Georges Sand, Balzac et Eve Hanska, j'en passe car ils sont trop, ont connu, grâce à Glo, des moments délicieux.

Je crains pourtant que Glo n'ait souvent poussé les choses un peu loin. Les orgies de Néron, c'est lui ! Et celles de Gilles de Retz ! Louis XV lui doit son appétit immodéré de fruits verts et parfois gâtés. Quant au marquis de Sade, il n'aurait pas écrit « Justine » ni « Les cent vingt journées de Sodome », après en avoir vécu les épisodes les plus

cinglants, si Glo n'était intervenu. Je me suis même demandé, dans le cas de Dracula... Mais ne soyons pas mauvaise langue.

Glo, donc, a poussé le comportement de Jérémie dans le sens du donjuanisme, exactement comme on pousse un moteur pour en tirer de meilleures performances, et, sur ce point, c'est assez réussi si l'on en juge par la tête du Dr Krebs. Elle est devenue toute rouge, a retiré sa main et s'en sert pour rajuster ses boucles blondes qui n'en ont aucun besoin. Puis elle murmure, d'une voix un peu étranglée :

— Je vais vous envoyer l'infirmière pour qu'elle fasse votre toilette. Je vous retrouverai dans la salle d'examens.

Et elle s'enfuit.

Les manières des femmes terrestres m'ont toujours laissé perplexes. Elles s'arrangent pour attirer le plus possible les regards des mâles et se fâchent quand on les regarde. Elles veulent conquérir sans être conquises, soumettre sans être soumises, victorieuses sans prendre le risque d'être vaincues. Mais si, d'aventure, elles finissent par l'être, ce qui n'était qu'un jeu devient, pour elles, tout à coup, le sens de leur vie et le sel de la terre quand ce n'est pas une tragédie. Par un paradoxe à la fois linguistique et sentimental, elles se considèrent comme la propriétaire de celui à qui elles se sont données. Il n'y a pas plus « maîtresses » que certaines de ces « esclaves ».

L'arrivée d'une nouvelle infirmière me confirme dans cette opinion. Il faut dire que, dans l'optique terrestre, elle est des plus mignonnes, avec les petites mèches rousses qui dépassent sa coiffe

blanche et les rondeurs, pile et face, que sa blouse souligne avec ostentation. Aussitôt, Jérémie, que Glo décidément a dopé, se trémousse, tandis que son drap se redresse. L'enfant rousse feint de ne rien voir et, avec une jovialité toute professionnelle annonce à son malade qu'elle va le laver.

— Il n'en est pas question ! assure Jérémie avec un grand sourire ; je ne voudrais pour rien au monde me montrer tout nu devant vous... à moins, bien entendu, que les circonstances ne s'y prêtent. S'y prêteront-elles un jour, charmante demoiselle ?

— Tu lui as donné le langage et les manières d'un petit marquis de la Régence, dis-je en aparté à Glo ; ça fait quand même terriblement rétro.

— Dans ce domaine, avec les femmes, tout fait ventre, répond Glo qui a parfois son franc-parler ; attends la suite...

— Il n'y a qu'un service que vous puissiez me rendre, reprend Jérémie dont les réflexions de voix savamment modulées se rapprochent du bel canto ; c'est de me soulever un peu sur mes oreillers. Je me sentirais beaucoup mieux.

L'infirmière hésite un instant, avance vers le chevet du lit, tend les bras, les glisse sous les épaules de Jérémie, se penche et pousse un gloussement étouffé. Ce sacripant de Jérémie a profité de la position pour accoler vigoureusement la cavité qu'il porte au bas du visage à la cavité correspondante chez la jeune femme.

J'ai une vieille habitude des Terrestres et de leur comportement sexuel. J'ai donc pu assister, en tant que témoin et parfois comme complice ou même ordonnateur de ce genre de cérémonies, à quantité

de leurs étreintes. Mais ce geste — dit « baiser » — qui en forme généralement le prologue, pour ne pas dire le lever de rideau, m'a toujours paru stupéfiant. Comment ! Voilà des gens qui vont avoir besoin de tout leur souffle, pendant quelques minutes au moins, et dont le premier soin est de se le couper mutuellement !

Et puis, quel geste brutal, si l'on y songe, proche de l'agression, de la morsure, de l'anthropophagie dont il n'est en somme que les prémices. Ne disent-ils pas, ces cannibales, qu'ils vont « se manger de baisers » ? Bon appétit, messieurs-dames !

Cette fois, je m'attendais pourtant à une réaction un peu vive de l'infirmière ainsi assaillie. Une paire de claques par exemple, ou, au moins une protestation. Rien. L'enfant rousse semble prendre goût à cette accolade buccale. Quand les deux bouches se détachent enfin, elle se contente de murmurer, en passant la main sur le front de Jérémie :

— Vous êtes terrible, vraiment. Et puis il faudrait vous couper les cheveux. Je reviendrai tout à l'heure.

Et elle s'en va, vive et légère, non sans mettre bien en évidence les protubérances fermes et rondes qui séparent le haut de ses cuisses du bas de son dos.

— Tu vas me revoir ce circuit, dis-je à Glo qui a suivi toute la scène avec un intérêt marqué ; c'est un génie que nous sommes censés faire de ce bonhomme. Pas un obsédé sexuel !

— Les deux ne sont pas incompatibles, répond-il froidement ; souviens-toi de...

Ici, un nom illustre que le secret professionnel m'interdit de révéler, celui d'un éminent biologiste

qui a une manière très personnelle d'enseigner à ses laborantines le maniement du microscope. Mais assez sur ces turpitudes ! D'autant plus que nous avons devant nous le même problème que précédemment : celui que pose ce fichu examen, qui sera très probablement fait à la caméra positonique, et risque de ruiner tous nos plans.

Deux solutions : ou saboter la caméra, ce qui représente un danger, car on ne sait jamais comment les particules élémentaires terrestres vont réagir au contact des nôtres ; ou saboter le Dr Krebs, je veux dire que l'un de nous s'introduise dans son cerveau et y fasse ce qu'il faut pour qu'elle change de projet.

Nous optons pour cette deuxième tactique et Glo se porte aussitôt volontaire pour la mener à bien. Gli et moi, nous nous y opposons fermement. Qui sait ce que ce libertin de Glo pourrait imaginer s'il était lâché seul dans les méninges d'une jolie femme ? C'est moi qui me chargerai de cette mission délicate.

Je m'extrais donc de Jérémie et, à une vitesse beaucoup plus grande que celle de la lumière (car, là, on peut dire qu'Albert a mis à côté de la plaque), je m'enfonce dans le lobe pariétal gauche du médecin, en passant par l'oreille comme il se doit. Elle pousse un petit cri et porte vivement la main à sa tête.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demande le jeune butor qui est assis en face d'elle.

— Une sorte d'élancement, répond le Dr Krebs en haussant les épaules ; ce n'est rien, c'est déjà passé. Que disions-nous ?

Le butor a un sourire ironique.

— C'est moi qui disais, ma chère, corrige-t-il ; et

ce que je disais, c'est que votre bonhomme est, de toute évidence, atteint de troubles schizoïdes probablement aggravés par des tendances paranoïaques à dominance érotique.

— Nous verrons bien ce que révéleront les clichés, répond le Dr Krebs d'une voix distraite ; il y a quand même des symptômes qui cadrent mal avec votre hypothèse.

— De quoi parlez-vous ? De son érection ? ricane le butor avec un sourire équivoque ; remarquez que c'est peut-être le seul point sur lequel il se comporte de façon normale. Après tout, si je me trouvais tout nu, sous un drap, en votre présence, je réagirais certainement comme lui ! Quand faisons-nous l'essai, ma chère Madeleine ?

Autour de moi, les microtubules du Dr Krebs s'agitent de façon désordonnée.

— Je vous ai déjà dit ce que je pensais de ce genre de plaisanteries, docteur Martin, réplique-t-elle avec dignité.

Mais le ton de son monologue intérieur est beaucoup moins digne. « Sale petit connard prétentieux ! pense-t-elle ; ça se croit tout permis parce que c'est le fiston de son illustre professeur de père ! Et nul avec ça ! Des troubles schizoïdes, non, sans blague ! S'il n'est pas plus costaud en amour qu'en diagnostic, il doit être minable au lit, ce malotru ! Ça vaudrait presque la peine que j'essaie, rien que pour le mettre au pied du mur et lui prouver qu'il n'est pas maçon ! Mais non alors ! Quelle horreur ! Rien qu'à l'idée de ses grosses pattes suantes sur ma peau... Affreux ! »

— Nous en reparlerons, dit le butor avec le même

sourire équivoque ; vous savez bien que je finis toujours par avoir ce que je veux, Madeleine… euh, pardon ! Docteur Krebs.

Exit le butor. Le petit orage synaptique qui troublait la cervelle de Madeleine s'apaise. Et ses pensées reviennent tout naturellement à Jérémie, d'autant plus naturellement que je les infléchis dans ce sens en exerçant une légère pression sur son globus palidus.

« Quel cas étrange ! songe-t-elle ; et quel homme plus étrange encore ! La façon dont son état s'est amélioré en quelques heures est proprement miraculeuse. Et puis quel charme ! Ces longs cheveux bouclés, cette voix chaude, prenante, ce… cette… »

Ici, petit blocage. Même dans le secret de ses pensées, la chaste Madeleine se refuse à nommer l'objet de son souci. Mais l'image mentale qu'elle s'en forme est éloquente, un peu idéalisée même, selon moi, nettement exagérée, en tout cas, par rapport à l'objet réel. Madeleine cristallise, comme disait ce cher Stendhal. (Quelle pitié que nous l'ayons quitté avant qu'il n'ait terminé « Lucien Leuwen » !)

« Au fond, continue Madeleine, je devrais le connaître mieux, l'interroger longuement sur ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il aime, avant de le soumettre à un examen aussi brutal et technique que celui de la caméra positonique. Qui sait ? Il pourrait en sortir choqué et dans un état régressif. Non ! Un long entretien thérapeutique s'impose, c'est l'évidence. Et puis… »

Une brusque agitation se manifeste au niveau de ses mitochondries. Quelque chose vient de perturber

son catéchol-o-méthyl-transférase, une sorte de colère mêlée de peur : « Attention, ma fille ! Tu allais ajouter : Et puis il me plaît, ce bonhomme ! » Pas de ça, Lisette ! Tu as payé assez cher pour savoir ce qu'il en coûte de s'attacher à un malade ! Quel que soit le charme de celui-ci, de la tenue, de la réserve et, avant tout, l'impassibilité médicale ! Allons-y ! »

CHAPITRE III

Un milliardième de nanoseconde plus tard, je réintègre l'yghu de Jérémie où Gli et Glo m'attendent de pied ferme. Comme nous sommes tous les trois branchés en permanence sur le même panw de kaumas — pardon ! — sur le même circuit d'influx, ils n'ont pas perdu une miette des dialogues et monologues auxquels je viens d'assister.

— Qu'est-ce que tu cherches à faire ? demande Glo en ricanant ; à rendre Madeleine amoureuse de Jérémie ?

— Loin de moi cette idée, dis-je ; mais il faut à tout prix éviter cet examen positonique.

— Quitte à le remplacer par une partie de jambes en l'air ! s'exclame en jubilant ce petit patachon de Glo ; et, après tout, pourquoi pas ? ajoute-t-il d'un air salace ; tout ce qu'il nous faut, c'est le temps d'achever la révision et la mise au point de Jérémie. Si, pour arriver à ce résultat, il faut leur laisser jouer la bête à deux dos, je m'en moque !

— M'est avis que nous nous trompons, dit Gli d'un ton sentencieux ; si nous laissons ces deux habiberdoncs...

Je rappelle que ce terme désigne n'importe quel individu terrestre généralement considéré sous l'angle morphologico-psychologico-social.

— ... ces deux habiberdoncs s'enfoncer et se perdre dans les dédales de ce qu'ils appellent les relations amoureuses, nous allons avoir un mal fou à garder le contrôle des opérations. Rappelez-vous Roméo et Juliette, nom d'une comète !

Le lecteur attentif — en est-il d'autres ? — aura certainement remarqué que, dans nos références historiques, nous citons aussi aisément des personnages de fiction que des êtres faits de chair et d'os ou qui, du moins le furent. C'est que, de notre point de vue, ils existent tous de façon identique. Il arrive même que des héros de roman ou de comédie soient infiniment plus vivants que des héros de l'Histoire. Le Dr Faust a bien plus de potentialités énergétiques qu'un Napoléon ou un Hitler et une seule Ophélie vaut des légions de stars passées ou présentes.

C'est que — ici, nous vous faisons une petite confidence pour vous prouver l'estime dans laquelle nous vous tenons — les figures les plus illustres de la littérature, du théâtre, de l'opéra, des arts en général nous sont dues intégralement. Elles sont nos œuvres, bien plus que celles de leurs auteurs prétendus. C'est nous qui créons, animons, faisons vivre, aimer et mourir ces créatures de rêve. Car ce que les Terrestres en général, et les créateurs en particulier, nomment « l'inspiration », c'est nous.

Nous nous trouvions dans le giron de Mme de Lafayette quand elle écrivit « La princesse de Clèves » et sur les épaules de Beaumarchais alors qu'il inventait Figaro. Dostoïevski nous doit Raskol-

nikov et le prince Muichkine, Shakespeare Hamlet, Macbeth et Othello. « Le penseur » de Rodin ne serait pas sorti sans nous de son bloc de pierre ni « Les valses nobles et sentimentales » du piano de Ravel.

Quoi de plus naturel ? Les créateurs de fiction, dans quelque domaine que ce soit, sont des êtres fragiles, vulnérables et pour tout dire psychopathes, qui s'obstinent à transformer leur vagabondage mental en rêves dirigés et, autant que possible, cohérents. Aucun esprit humain n'arriverait à une pareille performance sans notre aide. Souvent un artiste, poète, peintre ou compositeur, s'exclame, devant telle idée soudaine qui vient de l'illuminer : « Où, diable, ai-je été chercher cela ? » Le diable qui, soit en passant, n'existe pas plus que Dieu, n'a rien à y faire. C'est nous qui sommes les responsables, les seuls vrais dispensateurs de ce qu'on nomme le génie. Et c'est avec une joie réelle que nous assistons au succès de nos œuvres innombrables sans jamais avoir, pour autant, songé à réclamer des droits d'auteur.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? s'exclame Glo, tout émoustillé ; laissez-les donc vivre leur vie, à ces deux-là !

— En ce qui concerne Jérémie, réplique Gli d'un ton sévère, nous sommes précisément là pour qu'il vive la vie de notre choix et aucune autre. Et si tu ne lui avais pas donné des tendances à batifoler nous n'aurions pas, maintenant, à faire face à ce problème.

— Je ne vois qu'un moyen de le résoudre, dis-je ; c'est que nous dirigions la conversation qui va se

tenir entre Madeleine et Jérémie. Je vais aller reprendre ma place dans son lobe pariétal gauche et surveiller ses propos tandis que vous en ferez autant avec votre client.

Dès que le Dr Krebs — mais je préfère l'appeler Madeleine — apparaît dans la chambre, je la réinvestis, non sans un certain plaisir car le climat mental de cette femme a quelque chose d'assez agréable, un peu celui que nous avions créé chez Greta Garbo dans « La reine Christine » : une mangeuse d'hommes qui n'ose pas s'avouer ses appétits.

Elle est très bien, Madeleine, très droite, très digne, protégée par sa blouse blanche comme par une armure. Son sourire lui-même a quelque chose de distant, de professionnel. Mais je suis bien placé pour savoir que ses neurones sont en train d'en prendre un sacré coup et que le rythme de sa pompe aspirante-foulante s'est furieusement accéléré.

Dès qu'il l'aperçoit, Jérémie se trémousse, dans la mesure de ses moyens, roule des yeux blancs, s'humecte les lèvres et m'a tout l'air prêt à refaire le coup de l'oreiller qui lui a si bien réussi avec l'infirmière rousse. Mais Gli et Glo interviennent, débranchent certaines de ses connections — celle notamment qui commande la fameuse protubérance — et le bonhomme perd aussitôt une bonne part de sa tension interne et externe.

Madeleine attire une chaise vers elle, s'y assied en prenant un soin visible de dissimuler ses genoux et, d'une voix si froide que je m'enrhumerais si j'avais un nez, déclare :

— Jérémie, je suis venue bavarder un peu avec vous. Cela ne vous ennuie pas ?

— Pas le moins du monde, au contraire, répond Jérémie avec un sourire charmeur ; j'aimerais bien vous connaître un peu plus, docteur Krebs. Vous m'êtes infiniment sympathique.

Dans le cerveau de Madeleine, une rangée de synapses se mettent brusquement à chauffer. « Comme il a bien dit ça, pense-t-elle ; et comme il a de belles dents ! »

J'émets aussitôt un influx énergique à l'intention de Gli et Glo.

— Tenez un peu votre client en main, bon sang de nébuleuse spirale ! dis-je ; s'il continue comme ça, nous allons avoir droit à la grande scène de « La dame aux camélias », mais à l'envers !

— Je ne peux quand même pas le rendre muet ! proteste Glo.

— Non, mais discret et réservé, si cela signifie quelque chose pour toi !

Au même instant, la pensée de Jérémie me parvient sur une autre longueur d'ondes : « Cette nana-là, je vais me la farcir comme qui rigole ! » Puis, après un déclic — Gli a dû intervenir — il ajoute sur un ton beaucoup plus désabusé : « Mais, après tout, est-ce que j'en ai tellement envie ? »

Pour la clarté de ce qui va suivre, il convient de préciser que Madeleine, Jérémie, Gli, Glo et moi sommes un peu dans la situation d'un groupe de cibistes qui essaieraient de communiquer à partir de canaux différents. Pour les deux terrestres, pas de problèmes : ils entendent ce qu'ils disent, et rien d'autre. Mais pour nous, les Qsdfghjklm, c'est beaucoup plus coton. Car nous percevons non seulement les voix de Madeleine et Jérémie mais

aussi ce que chacun d'eux pense à part soi. Et, en prime, nous continuons à communiquer entre nous sur notre réseau personnel. Ça fait un peu fouillis mais, en somme, pas plus qu'une conversation générale dans un dîner mondain.

— Merci, Jérémie, murmure Madeleine en croisant fortement les mains sur ses genoux ; mais, voyez-vous, en ce moment, c'est moi qui suis censée vous connaître mieux. Car vous êtes ici parce que vous avez des problèmes et mon métier c'est d'y chercher des solutions.

— Des problèmes ? Quels problèmes ? demande Jérémie d'une voix ironique ; je vous dis que je n'ai jamais eu plus la pêche... que je ne me suis jamais senti plus en forme.

— Alors, à votre avis, que vous est-il arrivé ? demande le médecin.

— Allez savoir ! J'ai dû écluser... je veux dire boire un peu trop.

— Vous buvez beaucoup ?

— Encore assez. Ce n'est pas le tutu... l'alcool qui me ferait peur.

Madeleine enregistre en fronçant légèrement les sourcils. Puis, du même ton impersonnel, elle demande :

— Puis-je savoir ce que vous faites dans la vie, Jérémie ?

Je capte la réaction mentale de Jérémie : « Si tu le savais, ma cocotte, tu aurais méchamment les flubes ! » J'émets aussitôt à l'intention de mes collègues :

— Qu'est-ce qui se passe ? On dirait que son langage se dégrade.

— Eh ! Tu nous as dit de réduire un peu ses circuits. Alors le naturel reparaît, c'est fatal, répond Glo.

— Ce que je fais ? répète Jérémie ; disons : des affaires, ça vous va ?

— Ça me va tout à fait, Jérémie, répond Madeleine qui pense en même temps : « Je n'aurais jamais cru qu'il puisse être un homme d'argent. Je le voyais plutôt artiste, ou penseur. Avec ce front puissant, ces cheveux de poète... Assez ! »

— Et votre métier, enchaîne-t-elle tout haut, crée-t-il chez vous des états de tension particulière ?

« Tension particulière, c'est la meilleure ! rigole intérieurement Jérémie ; le casse de la Banque Nationale de Crédit aux Candidats au Suicide, ce n'en était pas une, de tension particulière ? Dix flicards au tapis en moins de jouge, il n'y a pas de quoi être tendu peut-être ? »

Cet aparté me laisse perplexe. Je n'en ai pas compris chaque mot — l'argot de Vidocq a décidément fait son temps — mais le sens général m'apparaît plus ou moins clairement : Jérémie m'a tout l'air d'appartenir à cette catégorie socio-professionnelle qui préfère s'emparer tout de suite, et par la violence, des biens matériels que les autres rêvent toute leur vie d'acquérir par le travail, sans d'ailleurs jamais y parvenir.

Il peut paraître curieux que nous ne nous soyons pas préoccupés plus tôt de la profession de Jérémie. C'est que, pour nous, les activités terrestres n'ont rigoureusement aucune espèce d'importance ni même de signification puisqu'elles aboutissent toutes au même résultat final. Que Jérémie soit un

voleur et, qui plus est, un tueur (« dix flicards au tapis », ce n'était quand même pas au cours d'un match de boxe) nous laisse indifférent. Ce qui compte, c'est qu'il soit un génie potentiel dont nous allons tenter de faire un génie intégral. L'utilisation qu'il fera ensuite de son génie n'est pas de notre ressort.

— Vous ne répondez pas ? insiste Madeleine.

— J'étais en train de réfléchir, dit Jérémie ; qu'est-ce que vous appelez une « tension particulière » ? Celle que j'éprouve, par exemple, à vous voir là, devant moi, si belle, si séduisante et si proche !

Il a repris sa voix de bel canto.

— C'est un des freins de blocage qui a lâché dans le sillon de Rolando, m'annonce Glo ; je le remets en place tout de suite !

La voix de Jérémie perd aussitôt une partie de son vibrato.

— Mais je ne devrais sans doute pas m'exprimer ainsi, ajoute-t-il d'un air confus ; veuillez m'excuser, docteur. Je ne suis évidemment pour vous qu'un malade comme un autre.

« Oh non ! s'exclame Madeleine en silence ; jamais encore je n'ai été fascinée à ce point par tout ce que cet homme contient de secret, de mystérieux ! J'ai l'impression de me trouver devant un grand fauve qui a rentré ses griffes en mon honneur... Je... Je suis idiote ! »

— Etes-vous marié, Jérémie ? demande-t-elle d'une voix qui voudrait paraître indifférente.

Un gros rire s'échappe des lèvres de Jérémie. Puis ce rire se transforme peu à peu en une série de

gloussements distingués. Gli et Glo doivent s'agiter dans tous les sens pour que le truand n'apparaisse pas trop souvent sous l'homme du monde.

— Marié ? Hélas non, répond Jérémie avec une expression mélancolique. La vie ne m'a pas permis de rencontrer la femme dont j'aurais pu faire ma compagne.

« Si Julie-les-belles-miches m'entendait, ajoute-t-il in petto, qu'est-ce qu'elle se mettrait en pétard ! Mais à quoi veut-elle en venir, cette gonzesse ? » Puis, de la même voix enjôleuse, il achève :

— Non, je suis seul, tout seul. Et vous, docteur ?

L'impassibilité médicale de Madeleine en prend un vieux coup. Et ses neurones se mettent à voltiger en tous sens. « Oh oui, seule, très seule, affreusement seule, pleure-t-elle en dedans ; si seule que parfois je m'offrirais à n'importe qui rien que pour ne pas me réveiller, le matin, à côté d'un oreiller vide. Et celui-ci, celui-ci, avec son torse puissant, ses grandes mains solides qui doivent pouvoir devenir si douces, son... Mais je délire, moi, je perds la tête ! »

— Dis donc, émet Glo avec une ironie que je trouve un peu pesante, il me semble que, ce coup-ci, c'est ta cliente qui travaille du thalamus ! Si tu ne fais pas quelque chose, elle va le violer aussi sec, notre Jérémie !

Je m'affaire, explore, investigue et, en exerçant une pression délicate sur le système ponto-bulbaire du raphé de Madeleine, la ramène à de meilleurs sentiments ou, plus exactement, à des sentiments moins exaltés.

— De quoi parlions-nous ? demande-t-elle avec l'air de quelqu'un qui se réveille.

— Je vous demandais si vous étiez mariée, répète Jérémie, tout sourire.

J'augmente légèrement ma pression. Le visage du médecin se ferme.

— Cela ne vous regarde pas, répond-elle plutôt sèchement ; et que vous importe d'ailleurs ? Nous sommes là, vous et moi, pour vous soigner et vous guérir. Et je dois dire que, jusqu'ici, vous ne m'avez guère facilité la tâche.

— Désolé, réplique Jérémie qui, intérieurement, râle comme un perdu : « Et puis, merde ! Me fait chier, la souris ! Je n'aime pas qu'on me rembarre comme ça quand je fais du gringue à une frangine ! Va te faire culbuter ailleurs, eh, grognasse ! »

Madeleine s'est levée et affiche un sourire si tristement opérationnel qu'il doit lui faire mal aux lèvres.

— Nous reprendrons cette conversation plus tard, dit-elle en se dirigeant vers la porte ; d'ici là, dormez le plus possible, c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

« Dormir, mon cul ! rage Jérémie ; dès que je pourrai me remettre debout sur mes guibolles, je me tire de cette crèche, moi, et fissa ! »

— Au fait, ajoute Madeleine au moment de sortir, deux de vos amis ont demandé à vous voir. Je vais les autoriser à vous tenir compagnie cinq minutes, pas plus. Et, surtout, ne vous fatiguez pas, vous êtes encore très vulnérable.

« Si vulnérable, songe-t-elle en quittant la chambre, qu'on a envie de le prendre dans ses bras et de le bercer comme un enfant... Et moi il faut que je

prenne tout de suite une double dose de Tenatron, j'en ai besoin. »

Je la quitte et vais rejoindre mes collègues à l'intérieur de Jérémie.

— L'expérience n'est pas concluante, dit Gli avec une irritation évidente ; ces deux-là sont, la chose est claire, attirés l'un par l'autre et Sirius sait où cela peut les mener et nous avec !

A ce moment précis, la porte s'ouvre sur deux individus que j'éprouve une certaine difficulté à décrire. Non que leur apparence soit particulièrement excentrique, au contraire. Elle est tellement conventionnelle qu'elle en est caricaturale. Ils portent le même chapeau de feutre rabattu sur les yeux. Ils ont le même front bas, les mêmes yeux durs et fixes, le même veston trop cintré, l'un avec des carrés rouges et verts sur fond noir, l'autre avec des carreaux noirs et jaunes sur fond rouge, et, sous ces vestons, le même renflement à la hauteur de la ceinture du côté droit. Le pli de leurs pantalons tombe comme un fil à plomb sur des chaussures en pure imitation croco. Pour être complet, je préciserai que leurs chemises sont identiquement bleu électrique et que leurs cravates comportent le même motif de femmes nues entrelacées avec des chrysanthèmes. Et c'est de la même voix éraillée qu'ils disent, ensemble :

— Salut, Jéjé.

Dans la cervelle de Jérémie, c'est la tempête, la tornade, un ouragan d'insultes, de menaces, d'imprécations, toutes plus ordurières les unes que les autres. Mais son visage reste impassible tandis qu'il laisse tomber, du bout des lèvres :

— Salut, Riri, salut, Polo. Ça boume ?

— C'est à toi qu'il faut demander ça, répond l'un, à moins que ce ne soit l'autre ; qu'est-ce que tu fous là, dans ce pageot ? T'as effacé une bastos, ou quoi ?

— Que dalle ! assure Jérémie ; je me suis bourré avec une bibine par régul, faut croire, et je me suis retrouvé icigo. Mais je vais mettre les adjas à la première occase.

Riri et Polo redressent le bord de leur feutre du même geste de l'index.

— Ce n'est pas ce qu'ils disent à l'hosto, dit Polo ; tu en as pour deux ou trois marcotins avant qu'ils te lâchent dans la nature.

Nouvelle explosion de fureur dans les neurones de Jérémie. Gli, Glo et moi, nous en sommes tout secoués. D'autant plus que la signification de la plupart des termes que Jérémie emploie nous échappe totalement. A noter — à l'intention de la Section Interspatiale Pour L'Etude Des Langues Dans Les Planètes Sous-Développées — que nombre de ces termes sont d'inspiration sexuelle et semblent mettre en doute l'orthodoxie des mœurs de ceux à qui ils s'adressent. Mais le ton de Jérémie reste neutre quand il réplique :

— Tu charries, mec ! Tirer deux ou trois marcotins dans cette turne parce que je me suis poivré, c'est du bourre-mou ! Je passe encore une noye dans ce paddock et puis je me tire, parole d'homme.

— Et s'ils ne te laissent pas te tirer ? demande Riri ; moi, Jéjé, j'ai dans l'idée que t'es laga pour une paye. Alors, Polo et moi, on est venu te demander où t'avais planqué les diams, pour qu'on fasse le fade.

Cette fois, Jérémie donne à sa voix de velours des inflexions métalliques.

— Pas de fade sans que j'y sois ! déclara-t-il avec force ; et les diams sont bien là où ils sont.

— On s'en doute, Jéjé, on s'en doute, murmure Polo en se curant les ongles avec un couteau à cran d'arrêt ; mais, pour Riri et pour moi, ils seraient encore mieux dans notre poche. Alors on te pose la question gentiment : où sont-ils ?

— Remarque, on l'a déjà demandé à Julie-les-belles-miches, ta môme, intervient Riri avec un sourire de coin.

— Elle ne sait rien, dit hâtivement Jérémie.

— C'est ce qu'elle nous a juré, cette bordille, ricane Polo ; mais nous on ne l'a pas crue, tu penses. Alors on lui a un peu travaillé les miches au fer à friser.

— Dommage d'avoir dû abîmer un derche pareil, soupire Riri d'un air pénétré.

— Maintenant, son joufflu, on dirait une carte de géographie, tu sais, en relief, ajoute Polo ; mais elle a rien boni, la langouste ! Alors il ne reste plus que toi, Jéjé. Oh ! On veut pas te bousculer, t'es un pote. On te laisse jusqu'à ce soir, jusqu'à la noye. Et on revient te voir... avec le fer à friser. Surtout que t'as des tifs comac, dis donc ! C'est nature ou tu portes une moumoute ? Ça va être du mille-feuille de te friser tout ça !

Jérémie éclate tout haut. Les obscénités que ses lèvres éructent ont encore plus d'ampleur et de grandiloquence que celles qu'il élaborait tout à l'heure, en silence, dans le secret de ses synapses.

Ce déluge verbal n'a pas l'air d'affecter le moins

du monde les deux truands qui, avec une synchronisation parfaite, lèvent l'index vers leur feutre et disent :

— A ce soir, Jéjé, et porte-toi bien.

CHAPITRE IV

— Il y a des moments, dit Gli, où les relations humaines me dépassent. Qu'est-ce que c'était que ces personnages, que voulaient-ils et pourquoi doivent-ils revenir ce soir ?

Gli est le plus ancien de notre groupe de Qsdfghjklm. Il a quelques années-lumière de plus que nous et, donc, une expérience infiniment plus grande. Mais, jusqu'ici, ses contacts avec les Terrestres ont été relativement restreints. Il a eu surtout affaire aux Arcturiens et aux Uraniens, êtres paisibles et de bonne compagnie pour qui la violence est aussi inconcevable que la quadrature du cercle pour les hommes. Ce qui explique pourquoi le sens profond de la scène qui vient de se dérouler devant nous lui a presque entièrement échappé.

Pour Glo et moi qui fréquentons la Terre depuis belle lurette et même plus que ça, si le langage utilisé par Polo, Riri et Jérémie n'était pas toujours très clair, la situation l'est, elle, et comment ! Jérémie est un truand, comme je l'avais déjà supposé, et détient des diamants — une forme cristalline et allostropique du carbone, à indice de réfraction très élevé, à

laquelle les Terrestres attachent une importance considérable, alors qu'en valeur universelle, le sable de leurs plages est beaucoup plus précieux et pourrait leur permettre de s'acheter plusieurs galaxies — des diamants sans doute volés avec l'aide de ses complices et dont ceux-ci veulent leur part.

Pour l'obtenir, Polo et Riri sont décidés à avoir recours à des procédés déplorables et qui risquent d'abîmer, peut-être même de détruire, notre client. A nous, donc, d'empêcher cela, mais comment? Polo a bien précisé qu'ils seraient de retour « à la noye », ce qui doit vouloir dire « à la nuit ». Il ne nous reste donc que peu de temps pour trouver une solution. Laquelle?

Alerter le Dr Krebs, lui dire que Jérémie est en danger, lui demander d'organiser une garde vigilante devant la porte de son malade? Je doute qu'elle dispose d'un personnel suffisamment spécialisé pour pouvoir arrêter deux malfrats comme Riri et Polo. En outre, à supposer que cela soit possible, il faudrait, pour ce faire, entamer toute une série d'explications, révéler notamment, à cette pauvre Madeleine, que le « grand fauve » qu'elle héberge est de l'espèce la plus dangereuse et, pour tout dire, un fort vilain bougre. De plus, et surtout, pour arriver à ce résultat, nous serions obligés d'entrer en contact mental direct avec elle, c'est-à-dire de lui révéler notre présence dans le cerveau de Jérémie et, donc, une partie au moins de notre mission.

Or ceci est rigoureusement interdit par l'article II de nos statuts : « Aucun Terrestre, sauf celui sur lequel vous exercez votre action, ne doit connaître ni même soupçonner votre existence. » Logique, et

parfaitement justifié par l'état d'esprit des Terrestres. Ils n'ont déjà que trop tendance à croire à Dieu et à ses bons anges, au diable, à ses pompes et ses œuvres, sans parler des fées, des esprits frappeurs, des gnomes, des lutins, des fantômes, des loups-garous, des vampires et des petits hommes verts. S'ils apprenaient, en plus, que des E.P.N.I. (Esprits Purs Non Identifiés) se promènent à leur gré dans la cervelle de tel ou tel d'entre eux, ce serait le désastre, la panique, la grande peur de l'an 3000 et — qui sait ? — la naissance d'une nouvelle religion dont nous serions, bien malgré nous, la sainte Trinité. Gil en Dieu le père, moi en Dieu le fils (avec les conséquences crucifiantes que cela comporterait) et Glo en Saint (mauvais) Esprit, très peu pour nous !

Quoi d'autre ? Faire sortir Jérémie d'ici avant que les autres arcans ne se ramènent avec leur fer à friser ? Cela s'impose. Il faudrait tout d'abord remettre notre gangster sur ses pattes de derrière mais c'est dans nos cordes. Et après ? Où aller poursuivre notre traitement — et nous sommes loin d'en avoir terminé dans ce domaine — si l'objet de ce traitement doit être constamment traqué par une meute de racailles ?

— Moi, je ne vois qu'une chose, dit Glo ; c'est de persuader le docteur Krebs d'héberger Jérémie chez elle.

— C'est mettre le loup dans la bergerie, réplique Gli qui ne déteste pas être sentencieux à l'occasion.

— Peut-être, admet Glo ; mais une bergerie où les autres loups ne risquent pas de se pointer.

Nous mettons nos influx en commun, ce qui a

pour effet de multiplier notre « intelligence » — mais c'est tellement plus compliqué que ça ! — par 10 exposant le nombre total des particules dans l'univers.

— Admettons, dis-je enfin ! mais comment amener Madeleine, je veux dire le docteur Krebs, à donner l'hospitalité à quelqu'un qui, après tout, n'est jamais que son malade ?

— Tout simplement en transformant son malade en son amant ! s'exclame Glo d'un ton péremptoire.

— Et nous voilà ramenés au problème précédent, constate Gli, sombrement ; si ces deux-là se laissent emporter par ce qu'ils appellent ici la passion nous n'avons pas fini d'en baver, croyez-moi !

— Ecoute, papa, fait Glo, qui s'exprime parfois avec une insolence primesautière ; si ce n'est pas ça, c'est quoi ? Tu as une autre idée ?

Gli n'en a pas, son silence le prouve et, d'une certaine manière, équivaut à un consentement.

— Alors, voilà comment je vois les choses, poursuit Glo, visiblement content de lui ; c'est Gla qui va s'envoyer le toubib. Il lui a déjà fait une petite visite et, d'ailleurs, il l'appelle Madeleine.

— Je ne vois pas le rapport, dis-je avec dignité.

— Peu importe. Pendant que tu mets la dame en condition, Gli et moi, nous bricolons Jérémie pour qu'il soit au moins capable de sortir d'ici sur ses pieds. Madeleine l'embarque, l'emmène dans son petit nid d'amour et, là, nous aviserons.

— Il y a un léger détail que tu négliges, fait Gli ; c'est qu'il existe peut-être un monsieur Krebs et des ribambelles de petits Krebs. Ou bien encore une brochette de solides gaillards, bien munis par la

nature, et qui suffisent largement à combler les vagues à l'âme et les vagues aux corps de ladite dame.

— C'est la première chose dont Gla devra s'informer, dit Glo ; et si, de fait, il y avait des gêneurs autour de Madeleine, il suffira, tout simplement, de les éliminer.

— Tout simplement ! dis-je avec une pointe d'énervement ; détacher une femme de son mari et ses enfants, passe encore ! Elle ne les a généralement que trop vus. Mais de ses amants...

— C'est ça ou on remballe nos outils, dit Glo ; après quoi, on rentre au Centre et on annonce au patron que la mission est manquée. Vous connaissez la suite...

Oui, nous la connaissons, et sa seule évocation suffit à nous rembrunir. Notre échec nous condamnera désormais à ce genre d'expéditions sinistres qui consistent à aller introduire un éclair de conscience dans les algues d'Alpha du Centaure ou les cristaux poreux de la Grande Ourse.

— Très bien, j'y vais, dis-je.

Et, sitôt dit, j'y suis, je veux dire dans le lobe pariétal gauche de Madeleine qui porte à nouveau la main à son oreille. « Encore cet élancement, pense-t-elle ; il faudra peut-être que j'aille voir un oto-rhino. » Je m'insinue le long d'un de ses cônes de croissance jusqu'à son hypothalamus. Ce petit organe qui fait partie du diencéphale et a la taille d'une noisette avariée a posé et pose encore aux hommes de science terrestres une quantité de problèmes. Ils ne savent trop ce qu'il est ni même à quoi il peut servir. Ils en ont donc fait, tour à tour et au

petit bonheur la chance, un centre de régulation des activités pituitaires, l'origine de l'obésité mais aussi de l'amaigrissement, un régulateur de la pression sanguine, des activités gastro-intestinales, de la dilatation des pupilles. Mais ils lui ont aussi concédé un rôle dans les états émotionnels tels que la colère et la peur et, plus généralement, les réactions affectives.

Tout cela n'est pas faux — encore que ce devrait être exprimé d'une tout autre manière. Mais ce que les Terrestres ignorent — et que je me fais un plaisir de leur révéler ici même, c'est que cette petite noisette est non seulement une colossale banque de données mais aussi et surtout la mémoire centrale où sont stockées toutes les informations concernant le comportement passionnel passé, présent et à venir d'un individu. Il s'agit, en somme, de l'ordinateur qui enregistre et commande ce que les hommes appellent leur « vie sentimentale ».

C'est de là — et non de cette stupide pompe aspirante-foulante qu'est le cœur — que partent les impulsions, les élans, les délires, les obsessions, les extases, les désespoirs, les divagations, les égarements, les frénésies, les phantasmes, les psychoses, bref, toute cette chienlit que l'on désigne généralement — et confusément — sous le nom d'« amour ».

Quel terrain de chasse pour les psys de tout calibre s'ils pouvaient se faufiler dans les rayons de cette bibliothèque amoureuse et en feuilleter les volumes ! Car, pour connaître tous les secrets de la vie affective de Madeleine et de ses prolongements viscéraux, je ne vais pas devoir l'étendre sur un divan et lui faire raconter pourquoi elle a crevé les

yeux de sa poupée favorite quand elle avait cinq ans. Je vais, tout simplement, m'installer dans un des circuits de sa « mémoire » hypothalamique et faire défiler devant moi tous les souvenirs qui y sont engrangés. Pareil à un producteur de cinéma qui se fait projeter les vieux films de ses confrères pour y piquer les idées qu'il n'a plus.

La petite enfance de Madeleine n'a qu'un intérêt relatif. C'est le cortège habituel de toutes les « perversions polymorphes » (comme disait le père Freud ; encore un à qui nous avons fait faire une belle carrière !) inhérentes aux premières années des Terrestres : stade oral, stade anal, touche-pipi, absorptions répétées et savoureuses d'excréments et de vers de terre, premiers frissons de volupté provoqués par un lavement ou une fessée, rien que de très banal.

Vers six ans — signe d'une précocité certaine — Madeleine découvre l'onanisme sous la forme d'un ours en peluche qu'elle se passe interminablement entre les cuisses. Au cours des années qui suivent, elle améliore ce jeu innocent en remplaçant l'ours, d'ailleurs hors d'usage, par divers instruments de formes de plus en plus phalliques et — prolongement intéressant — fait partager ses découvertes à des petites amies de son âge. C'est avec elles aussi qu'elle se met à jouer au docteur et à la malade — preuve d'une vocation déjà bien dessinée. Elle invente même une technique de diagnostic assez originale en posant des escargots vivants sur le ventre nu de ses camarades et en les guidant de la main vers l'endroit où la présence de ce petit gastéropode est le plus souhaitée.

La tendance saphique de Madeleine est donc bien affirmée mais il faut remarquer qu'elle est encore à l'âge où, chez les Terrestres, l'ambivalence des choix et des partenaires sexuels est encore très grande. Les pauvrets ne savent littéralement pas s'ils sont chair ou poisson, je veux dire mâle ou femelle et, chez certains, la question reste posée toute leur vie. Pour Madeleine, cette question est résolue grâce à l'intervention d'un cousin qui, en quelques semaines de vacances, lui apprend à peu près tout ce qu'un garçon de treize ans peut enseigner à une fille de douze. Dès lors, Madeleine se détache de ses amies et de leurs escargots et va chercher, chez le sexe opposé, des motivations et des accessoires plus robustes.

Elle les trouve si bien qu'à seize ans, elle se découvre enceinte et est contrainte, par sa famille, d'épouser à la hâte le responsable putatif de son hôte involontaire. Lequel, indifférent aux efforts que l'on a faits pour le rendre légal, abandonne sa future famille après le troisième mois de grossesse.

Du coup, Madeleine n'a plus aucune raison d'être mariée avec un imbécile qui, de plus, était un maladroit, et divorce. Comme elle n'a plus, non plus, aucune raison d'être quoi que ce soit et que les hommes la rebutent avec autant de violence qu'ils l'attiraient précédemment, elle hésite longuement entre la mort et le travail, essaie les deux, rate son suicide et réussit ses examens.

La voici embarquée dans des études médicales longues et compliquées, d'autant plus compliquées pour Madeleine qu'elle a décidé de les prendre au sérieux et d'y trouver vraiment le moyen de porter

remède à la misère humaine. Elle se sent en effet trop déboussolée elle-même pour ne pas éprouver le besoin d'aider ceux qui lui ressemblent à retrouver le nord qu'ils ont perdu. Sans doute espère-t-elle, en les guérissant, se guérir elle aussi et retrouver son équilibre à partir de celui qu'elle leur aura rendu.

Le Dr Krebs devient bientôt un des psychiatres les plus éminents de son temps et ses traitements font merveille. Le fait qu'elle soit jolie femme, très convoitée et pourtant farouchement seule et décidée à le rester, n'est sans doute pas étranger à l'efficacité de sa thérapeutique. Sa vie, dite « privée », l'est en effet de tout contact charnel, si l'on excepte l'utilisation bi-hebdomadaire et presque machinale d'un instrument aussi illusoire que vibratile.

Tout aurait pu continuer longtemps, à ce rythme paisible et sans risques, si, un jour, le service de Madeleine n'avait admis un nouveau malade, Sylvain. La trentaine romantique et sombre, travaillé par des inspirations poétiques qu'il appelait tantôt « son génie » et tantôt « son démon », Sylvain s'était jeté avec application dans le « dérèglement systématique de tous les sens » prôné par Rimbaud (Salut Arthur ! Tu nous as bien déçus en allant faire fortune au Harrar !). Toutes les drogues « faibles » ou « dures » y avaient passé, plus des quantités considérables d'alcool, et Sylvain se trouvait dans un état à la fois comateux et délirant quand il fut confié aux soins de Madeleine.

Le coma passa vite mais le délire resta. Et la jeune femme fut bientôt fascinée par la qualité exceptionnelle de ce délire. Comme il n'existe plus rien, et pour cause, de l'œuvre de Sylvain, personne ne peut

affirmer aujourd'hui ce qu'elle valait vraiment. Mais, pour Madeleine, c'était l'œuvre du siècle et son auteur l'homme de sa vie.

Par ce curieux effet d'arc psycho-électrique — que les Terrestres appellent d'ailleurs le « coup de foudre » et contre lequel ils ne semblent avoir ni trouvé ni même cherché, le moindre paratonnerre — Madeleine et Sylvain furent littéralement projetés l'un vers l'autre et se trouvèrent bientôt complètement fondus, qu'on le comprenne comme on voudra. Il devint très vite évident que le plus fou des deux n'était pas celui qu'on pensait et qu'à force d'essayer de rendre la raison à son malade, le Dr Krebs allait bientôt devoir faire appel aux services d'un confrère pour elle-même.

Sylvain mit une fin brutale et spectaculaire à ce duo frénétique en se faisant brûler vif, au milieu de ses œuvres complètes — quelques cahiers d'écolier. Le poète et son œuvre étant réduits pareillement en cendres, Madeleine alla passer six mois dans une maison de repos où elle tenta de retrouver ses esprits et y réussit en partie. Ce qu'elle ne retrouva pas, en revanche, puisqu'elle ne l'avait jamais possédée, ce fut la paix du cœur et des sens. Et, par une réaction moins paradoxale qu'il ne semble, elle ressentit plus violemment que jamais le besoin d'un homme.

Telle était donc la créature dont je venais de faire défiler la vie devant moi. Et, en arrivant au terme de cette projection, je me dis, une fois de plus, que les hommes avaient décidément trouvé le moyen d'établir leur enfer sur la Terre et que cet enfer n'était autre que leur dévotion à ce qu'ils appellent l'amour. Un rien d'intelligence, un grain de raisonnement, un

soupçon de sang-froid auraient évité à Madeleine, comme à Sylvain, de vivre des moments aussi douloureux. Il faut donc en conclure que les humains préfèrent être amoureux et bêtes plutôt que lucides et sereins. C'est leur problème.

Le mien était d'amener maintenant Madeleine, et sans qu'elle s'en doute, à accepter d'emmener Jérémie chez elle, avec toutes les conséquences que cela pouvait engendrer. Je fis donc une nouvelle incursion dans la mémoire hypothalamique de la jeune femme mais, cette fois, en avançant vers le futur. Et je fus sidéré par ce que j'y découvris. Dans tout ce que Madeleine souhaitait faire et devenir, je ne discernai pas la moindre trace de grandes ambitions, de projets importants. Elle ne voulait pas être la plus grande psychiatre de tous les temps, guérir l'humanité souffrante, laisser son nom à un type particulier de lésion cérébrale ou de dégénérescence nerveuse. L'idée d'avoir un prix Nobel ne l'avait même pas effleurée.

Dans les rêves de Madeleine, et malgré son passé ou peut-être à cause de lui, il n'y avait place que pour un homme, avec tous ses appendices, tous ses prolongements physiques et affectifs, plus toutes leurs conséquences matérielles. Dans ce théâtre imaginaire, le lit occupait, bien entendu, la place centrale. Mais, tout autour de lui, se dressaient beaucoup d'autres meubles : des berceaux tout d'abord, remplis de petites choses cramoisies, hurlantes et puantes ; une salle à manger avec beaucoup de convives, des mets exquis, des vins de choix, un salon plein d'amis, tous spirituels et charmants.

Les autres éléments du décor étaient tout aussi conventionnels : un voyage à Venise, des trempettes au Lavandou, le ski à Chamonix, des soirées au théâtre ou au cinéma, une grande bibliothèque remplie de livres que l'on n'aurait jamais le temps de lire mais dont il était plaisant de se dire qu'on les lirait un jour, à l'occasion. Bref, toute une existence popote, pépère, douillette et plane, telle qu'on aurait pu la décrire dans un magazine pour femme-objet.

Tout ceci m'étonna et, je l'avoue, me déçut. Ainsi, sous les dehors pleins d'assurance et d'autorité du Dr Krebs, sous ce beau front qui abritait pourtant une intelligence supérieure, dans ce cœur sillonné de cicatrices plus ou moins bien refermées, il n'y avait qu'une petite bourgeoise qui voulait une vie en « prêt-à-porter ». Dommage pour elle et tant mieux pour moi. Car j'allais pouvoir la manipuler bien plus aisément que je ne le craignais. Je n'avais pas affaire à « La reine Christine » mais à Margot.

CHAPITRE V

Dès que je rejoins Gli et Glo, je constate que, de leur côté, ils n'ont pas chômé : les nerfs centrifuges et centripètes de Jérémie sont connectés, les nerfs sensitifs et sensoriels sont en place et le rhombencéphale fonctionne au quart de tour.

— Il reste juste un petit bricolage à faire du côté du noyau gris central et du colliculus supérieur, dit Glo ; mais on verra ça plus tard. Pour l'instant, il peut se déplacer par ses propres moyens et c'est tout ce qui compte.

Jérémie ne me donne pourtant pas l'impression d'être tellement actif. Etendu sur son lit, les yeux fermés, il a les paupières agitées par de petits frémissements.

— Nous l'avons mis en état de sommeil paradoxal, explique Gli ; c'était le seul moyen d'avoir la paix. Et puis, cela nous a permis de l'entendre rêver. Il n'a pas terminé d'ailleurs. Ecoute...

Du fond du striatum me parviennent en effet des influx un peu chaotiques mais dont le thème dominant est limpide : « Me barrer ! Déhaler d'icigo avant que les autres hotus viennent me faire ma

fête… Mais où me planquer ? Chez la môme Julie ? C'est là qu'ils viendront rechâsser en premier… Au clandé de Lulu-la-Pastèque ? J'aurai la maison poulaga sur les endosses en moins de jouge. Et puis j'ai pas un flèche, pas même un bénard pour me couvrir les noix.

— Fais donc en sorte qu'il rêve dans une langue un peu plus accessible, dis-je à Glo ; je ne comprends pas la moitié de ce qu'il raconte.

Glo s'en va faire un petit tour dans l'aire de Wernicke puis dans celle de Broca. Le résultat est immédiat, avec quelques ratés malgré tout : « Il faut, en tout cas, que je sorte d'ici avant que ces deux arsouilles… pégriots… salopards ne se pointent… n'arrivent, continue à rêver Jérémie ; mais où trouver des fringues… des vêtements ? Et puis les gonzes… les infirmiers de garde ne me laisseront pas passer… Il faudrait que le toubib en donne l'ordre… La lui faire à l'estom' ? L'enlever ? Le coup de l'otage ? Je n'ai même pas un calibre… un pistolet à me mettre sous la main… Faudrait que je trouve un charre à lui balancer, une histoire à lui raconter, à cette chouette môme… cette adorable femme… »

— Je crois qu'il est mûr pour la suite de l'opération, dis-je ; reste à trouver le charre, je veux dire l'histoire qui convaincra Madeleine de l'emmener chez elle.

— Et s'il disait la vérité, tout simplement ? suggère Gli dont le sens moral est toujours en éveil.

— Pas question ! dis-je ; Madeleine ne rêve que d'une vie tranquille et rangée. Elle hésitera certainement à héberger un gangster.

— Attendez ! s'exclame Glo ; les nanas... voilà

que ça me gagne moi aussi... les femmes, même popotes, aiment toutes le petit frisson que leur apporte l'aventure. Il suffit de voir ce qu'elles lisent dans le métro ou les trains de banlieue.

— A quoi veux-tu en venir ? demande Gli.

— A ceci : Madeleine ne cacherait peut-être pas volontiers un gangster chez elle. Mais une barbouze ? Un de ces mystérieux espions, auréolés d'un romantisme ténébreux et terrifiant, un homme seul, un héros de l'ombre, un soldat sans peur, sans reproche et sans gloire que traquent impitoyablement ses ennemis mortels. Ils veulent obtenir de Jérémie qu'il leur révèle les secrets cosmiques qu'il détient, et ceci au moyen des plus abominables tortures. Après quoi, ils le mettront à mort dans des conditions atroces, et une nouvelle guerre mondiale en résultera inéluctablement. Pas mal torché, non ?

— Je me sens totalement incapable de développer un scénario aussi minable, dis-je dignement.

— Alors je m'en charge, assure Glo ; je vais lui concocter ça au petit poil, à notre ami. Il aura tellement l'impression d'avoir trouvé tout ça tout seul qu'il y croira presque.

Le voilà qui va se nicher dans les noyaux réticulaires pontiques gigantocellulaires où Jérémie continue à sécréter son rêve et qu'il y instille, goutte à goutte, ses invraisemblables balivernes en les enjolivant au fur et à mesure de détails croustillants et hautement invérifiables. Il y a de tout, dans cette macédoine barbouzarde : des Russes, des Chinois, des Américains comme de bien entendu, mais aussi une secte secrète et toute-puissante qui a son quartier-général dans les souterrains d'une île de l'océan

Indien, un savant fou qui achève la mise au point de l'arme absolue au fond d'un volcan éteint, (encore une veine !) de Hawaii, une créature de rêve dont les jambes interminables sont gainées de bas résille noirs et qui porte un diamant de vingt carats enchâssé dans le nombril. Elle s'appelle Tanit, comme la lune dans Salammbô (Salut Gustave ! Avoue qu'on t'a donné un sacré coup de main pour te documenter sur Carthage !) et est la maîtresse du savant fou. Mais elle le trompe avec un Maître-Espion sadomasochiste, d'origine moldo-valaque et qui ne rêve que de déclencher, sur l'humanité, les horreurs d'une VIe Guerre Mondiale grâce à l'arme absolue du savant fou, lequel est évidemment traqué par tous les services de renseignements de la planète et même par quelques extra-terrestres. Sur quoi...

Mais j'y renonce. Ces fariboles sont tellement pitoyables que Madeleine va éclater de rire rien qu'en entendant les premières confidences de Jérémie. Il faudrait gommer tout ça de la mémoire dudit, trouver quelque chose d'un peu moins délirant... Pas le temps ! La nuit est tombée. D'un instant à l'autre, Polo et Riri peuvent arriver avec leur fer à friser. Allons, tant pis ! Que vogue la galère et le G.A.U. (Grand Architecte de l'Univers) saura reconnaître les siens.

Il faut dire, à la décharge de Glo, et pour expliquer sa logorrhée imaginative, qu'il a beaucoup travaillé, en des temps fort anciens et avant que je fasse partie de son équipe, avec des raconteurs d'histoires. Sa première cliente ne fut autre que la Pythie et Glo m'a souvent raconté le mal qu'il avait eu à suggérer des prophéties plausibles à cette

pauvre vieille, perclue de crampes sur son trépied, et plus saoule du vin de Samos qu'elle se faisait livrer par bonbonnes que des vapeurs de soufre qui étaient censées l'inspirer.

Par la suite, il y eut Cassandre, au moment de la guerre de Troie, ce qui ne nous rajeunit pas. D'après Glo, Cassandre, comme la plupart des prophétesses, disait tout ce qui lui passait par la tête. Mais, comme elle était d'un tempérament plutôt neurasthénique, elle annonçait de préférence des catastrophes. Et le destin des hommes est ainsi fait qu'il s'y produit plus d'emmerdes que d'embellies (voilà que l'argot de Jérémie est en train de me contaminer, moi aussi. Serait-ce par osmose ?). Si bien qu'en prédisant le pire, Cassandre tombait juste le plus souvent, ce qui lui valut, comme on sait, de n'être crue par personne.

Autre prêcheur de calamités : Nostradamus, que Glo a longtemps habité. Il en a gardé un souvenir horrifié, non seulement parce que le vieil astrologue se piquait le nez, lui aussi, comme un porc, mais s'obstinait à rédiger ses fameuses Centuries dans un style résolument incompréhensible.

— Ça ne veut strictement rien dire ! protestait Glo, devant un quatrain encore plus fumeux que les autres.

— Justement ! bredouillait Nostradamus en vidant une nouvelle chopine ; plus c'est embrouillé, plus ils chercheront à comprendre. Et, à force de chercher, ils finiront bien par trouver un sens à mes conneries.

L'avenir devait lui donner raison — une fois de plus — puisque aujourd'hui les Centuries ont rem-

placé les Evangiles dans la plupart des églises encore en exercice.

Par la suite, Glo devait se faire une sorte de spécialité de ces hérauts de cataclysmes et, tout naturellement, s'occuper des auteurs de romans d'espionnage qui décrivent le merdier terrestre tel qu'il est et les auteurs de science-fiction qui le dépeignent tel qu'il sera. Ici, je renonce à citer tous les écrivains, grands, moyens et petits, dont il a, en quelque sorte, dirigé la plume. D'abord ils sont trop. Et puis certains d'entre eux pourraient se vexer de voir ainsi dévoiler publiquement qu'ils n'ont aucune imagination propre et qu'ils n'ont fait qu'écrire leurs chefs-d'œuvre sous la dictée d'un pur esprit.

Reste que Glo a conservé, de ces fréquentations, parfois douteuses et toujours difficiles, une sorte de faculté « d'inventer juste » comme disait Cocteau (Salut Jean ! On t'avait bien dit que l'enfer n'existait pas). Il lui est même arrivé, par jeu, de nous raconter, à Gli et moi, des histoires totalement imaginaires mais qui devenaient réelles jusque dans le moindre détail, quelques mois ou quelque millénaires plus tard.

Je suis tranquille au moins sur un point : celle dont il vient de farcir la cervelle du malheureux Jérémie est tellement farfelue qu'elle au moins n'a aucune chance de se concrétiser un jour. Je me demande même, non sans un peu d'angoisse, si elle va convaincre Madeleine à qui, pourtant, elle est directement destinée. Et j'attends, non sans curiosité, de voir la manière dont Jérémie va se tirer de son numéro de barbouze en cavale.

Eh bien, chapeau ! Notre homme a décidément du

génie et notamment celui de la mimique et du phrasé. Quand il se glisse dans le bureau de Madeleine, tout nu sous sa robe de chambre de malade, et qu'il se dresse devant elle, le visage grave, l'œil perdu dans les plis du drapeau et la mâchoire virilement contractée, il ressemble à Talma dans le rôle de Néron (qu'est-ce qu'il a fallu le doper, celui-là, quand il a joué, à Erfurt, devant Napoléon et un parterre de têtes couronnées !) ou bien, plus près de nous, à Belmondo dans « L'as des as » (ça va, Bébel ? Le traitement a réussi, pas vrai ?).

Madeleine, elle, ressemble à la fois à une femme qui a envie de s'enfuir en hurlant devant un fou en liberté, à un médecin qui se demande ce qu'un malade vient faire dans son bureau à une heure pareille et à une amoureuse qui se trouve devant l'objet de sa flamme.

— Jérémie ! s'exclame-t-elle en se dressant d'un bond ; qu'est-ce qui vous arrive ?

— Chut ! fait Jérémie en posant son doigt sur ses lèvres ; pas de bruit, pas d'éclat de voix. Il ne faut surtout pas que l'on me surprenne ici.

Et, sans reprendre haleine, il enchaîne, de sa belle voix aux sonorités cuivrées.

— Docteur Krebs, je suis venu vous faire un aveu : je ne suis pas un homme d'affaires. Je ne suis pas non plus un malade. En fait, je suis venu me réfugier chez vous en simulant une crise pour échapper à ceux qui me poursuivent.

Je ne me trouve pas en ce moment dans la cervelle de Madeleine mais je peux aisément deviner ce qu'elle pense : « Le pauvre ! Le voilà, en plus, atteint du délire de persécution, c'est complet ! »

— Qui vous poursuit ? Et pourquoi ? demande-t-elle d'une voix douce et en affichant un sourire qui se voudrait apaisant.

— Vous avez vu les deux individus qui m'ont rendu visite tout à l'heure, répond Jérémie ; ils vont revenir cette nuit, d'un instant à l'autre, et me tuer après m'avoir torturé. Il faut, à tout prix, que je m'en aille d'ici avant qu'ils n'arrivent. Je voudrais vous demander de me rendre mes vêtements, mes papiers et mon portefeuille et aussi de m'indiquer la manière de quitter l'hôpital sans être vu. Ma vie est à ce prix.

Le verbe assuré, le geste bref, le regard droit, il est parfait, notre Jérémie. Ah ! On en tirera quelque chose, je vous le dis, si ses petits copains n'en font pas de la viande morte.

— Mais... mais..., bafouille Madeleine.

Jérémie fait un pas vers elle, lui saisit la main, la serre.

— Chaque seconde compte, souffle-t-il ; et tout ce que je vous demande, en somme, c'est de me faire sortir d'ici et de m'oublier.

Ça, mon pote, c'est du grand art ! Car demander à une femme de vous oublier au moment précis où elle n'en a aucune envie, c'est vraiment lui faire gober à la fois la mouche, l'hameçon et la ligne. Madeleine secoue la tête comme une truite bien ferrée.

— Mais où irez-vous ? demande-t-elle, les yeux agrandis par l'angoisse.

Jérémie hausse les épaules, tel Atlas sous le poids du monde.

— Je verrai bien, murmure-t-il d'un air accablé ; j'irai me cacher quelque part. Et si mes ennemis me

retrouvent, je les attendrai l'arme au poing et je vendrai chèrement ma peau.

Là, je trouve qu'il appuie un peu sur la touche mélo mais si ça fait vibrer Madeleine, pourquoi pas ? Et Madeleine vibre.

— Venez avec moi, dit-elle d'un ton aussi résolu que celui de Cambronne. (Au fait, le fameux mot devenu et resté si célèbre n'est pas de lui, mais de nous. Vérité historique d'abord.)

Quelques instants plus tard, Jérémie est rhabillé de pied en cap et enveloppé, pour faire bonne mesure, d'une longue blouse blanche.

— Nous allons directement descendre au garage, dit Madeleine ; si nous rencontrons quelqu'un, ne dites rien, je parlerai. On croira que vous êtes un confrère et voilà tout.

Nous voici tous les cinq au garage, sans avoir rencontré personne. Mais, au moment où Madeleine va monter dans sa voiture, une voix crie derrière elle :

— Madame ! Madame ! Il y a une urgence au dix-sept !

— Prévenez le docteur Martin et dites-lui que je le rejoins aussi rapidement que possible, répond Madeleine en s'installant derrière son volant.

— Bien, madame, répond, d'une drôle de voix, la petite infirmière rousse à qui ce cavaleur de Jérémie a donné, quelques heures plus tôt, des signes si marqués d'intérêt.

Elle ne quitte pas des yeux la haute silhouette qui s'installe aux côtés de Madeleine, ouvre la bouche comme pour dire quelque chose, y renonce et s'en va en tortillant à nouveau de la croupe mais, cette fois,

d'une manière nettement vindicative. Est-ce la tuile ou pas la tuile ? La rouquine a-t-elle reconnu Jérémie et, si oui, que va-t-elle penser de son départ en pleine nuit aux côtés de sa patronne ? Impossible de le savoir.

Madeleine s'engage dans la rue, déserte à cette heure, et se met aussitôt à appuyer sur le champignon. Jérémie regarde autour de lui avec un air professionnel que lui envieraient bien des barbouzes authentiques.

— Pas d'excès de vitesse, dit-il ; ce n'est pas le moment de nous faire arrêter par une patrouille. D'ailleurs, où m'emmenez-vous comme ça ?

Madeleine reste un long moment silencieuse avant de répondre d'une voix un peu haletante :

— Je ne vois qu'une solution dans l'immédiat, c'est d'aller chez moi ! A titre tout à fait temporaire, ajoute-t-elle avec une nervosité évidente.

— Vous êtes un ange, susurre Jérémie d'une voix si onctueuse qu'on la dirait brillantinée.

Madeleine devient ponceau. Mais c'est avec une sècheresse ostensible qu'elle enchaîne :

— J'habite, dans la banlieue sud, un petit pavillon entouré d'un jardin, et donc parfaitement isolé. Vous y serez par conséquent en sécurité, à condition, bien entendu, de ne pas vous montrer aux fenêtres. Je tiens à ma réputation, ajoute-t-elle, avec un petit rire aussi embarrassé que possible.

« C'est dans la fouille... dans la poche, se dit Jérémie avec jubilation ; non seulement, j'ai récupéré mes talbins... mon argent, mais j'ai une planque rêvée ! Et, en prime, je vais pouvoir m'attriquer

la taulière... faire un doigt de cour à la propriétaire ! »

— Son langage continue à avoir des ratés, dis-je à Glo, surtout quand il pense.

— Ce doit être l'émotion, je vais m'en occuper dès que nous serons arrivés, promet Glo.

— Je ne sais comment vous remercier, dit Jérémie d'un ton grave ; mais je ne peux pas accepter votre offre si généreuse. Je risquerais de vous faire courir les mêmes risques que moi.

— Nous reparlerons de ces risques quand nous serons arrivés, répond Madeleine ; et, si vous me faites confiance, je suis certaine que nous trouverons une solution à vos problèmes.

Pour toute réponse, Jérémie lui prend la main et la baise. Madeleine frémit. La voiture fait une embardée entre les tas de gravats qui bordent ce qui fut jadis l'avenue La Bourdonnais.

— Je déteste ce moyen de locomotion, grommelle Gli en s'accrochant à une circonvolution limbique ; quand est-ce que les Terrestres se décideront à redécouvrir la propulsion ionique ?

— Pour l'instant, ils en sont encore à l'âge de fer, ricane Gli en désignant le monceau de poutrelles tordues qui jonche le Champ-de-Mars et qui provient de la tour Eiffel écroulée. Ils n'ont même pas été foutus de déblayer leurs ruines.

— Il paraît que cela arrange tout le monde, dis-je ; la municipalité qui n'a ni le personnel ni le matériel pour évacuer cette masse ; et les Parisiens qui viennent ici se chercher de quoi construire des abris provisoires.

— On ne m'ôtera pas de la tête qu'ils aiment ça, affirme Glo.

— Quoi ? Les abris provisoires ? demande Gli.

— Non. La guerre. Tous les vingt-cinq ou trente ans, ça y est, ils remettent ça ! En ce moment encore, ils ne parlent que de la prochaine. Comme des gosses qui s'amusent à faire des châteaux de sable pour le plaisir de les démolir et de les rebâtir ensuite. Mais les gosses, eux, ne tuent que des crevettes.

Madeleine fait un large détour pour éviter le Luxembourg et Montparnasse que des bombes de vingt mégatonnes ont transformés en un énorme cratère rempli à la fois par les eaux de la Seine et celles des égouts. Un édile ingénieux autant que lyrique a appelé le « lac Parnasse » cette fosse à purin d'où monte une puanteur insoutenable. Mais la nature fait bien les choses : comme ils sont perpétuellement enrhumés, les petits Parisiens pataugent sans répugnance aucune au milieu de cette fange.

Passée la porte de Versailles, le paysage se dégage nettement : Issy-les-Moulineaux a été rayé de la carte par l'explosion de la poudrière qui se trouvait en plein milieu et par l'effondrement des carrières qui en constituaient le sous-sol. La vue s'étend donc sans obstacle, ou presque, jusqu'aux hauteurs de Clamart et de Meudon qui sont restés relativement intacts.

Madeleine s'engage prudemment sur la passerelle de bois qui enjambe une voie de chemin de fer désaffectée, tourne à droite, puis à gauche, ralentit et s'arrête devant un petit bâtiment à toit pointu, séparé de la rue par une rangée d'arbres.

— Nous sommes arrivés, dit-elle.

Au même instant, une voiture nous dépasse. Madeleine n'y prête aucune attention. Jérémie essaie d'apercevoir qui se trouve à l'intérieur mais sans y parvenir. Mais nous, qui n'avons pas besoin d'yeux pour voir, nous distinguons la personne qui se trouve derrière le volant : une créature de rêve dont les jambes interminables sont gainées de bas résille noirs et qui, sous un chemisier décolleté très bas, porte, enchâssé dans le nombril, un diamant de vingt carats. J'en perds le sang-froid pourtant indispensable aux purs esprits et hurle, de toute la puissance de mes influx :

— Glo ! Ne me dis pas que ton scénario minable est en train de se réaliser ! Tu nous avais déjà fait le coup avec « La guerre des étoiles » et « Les fiancées de Dracula » ! Maintenant, ça suffit !

Gli garde un silence choqué. Glo émet une plainte lamentable :

— Eh ! Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi, si, en disant n'importe quoi, je tombe juste !

— Alors ça y est ? Ton histoire débile est en train de se matérialiser ? La secte toute-puissante, le savant fou et son arme absolue, le Maître-Espion qui veut faire éclater la VIe Guerre Mondiale, on va avoir tout ce monde sur le dos ? Sans parler des extraterrestres, encore qu'avec ceux-là il y ait toujours moyen de s'arranger...

— Je n'y peux rien, soupire Glo.

— Oh mais si, mon pote, tu y peux quelque chose ! Tu vas immédiatement nettoyer la cervelle de Jérémie des insanités que tu y as introduites et la remplacer par une autre série de balivernes, un peu

moins dangereuses pour le futur de l'humanité et le nôtre.

— Trop tard ! gémit Glo ; Jérémie a déjà commencé à raconter ses exploits à Madeleine. Ecoute...

— ... et alors, dit Jérémie, j'ai réussi à m'emparer, dans des conditions que je ne puis vous rapporter, elles relèvent du secret d'Etat, de la formule de l'arme absolue inventée par ce misérable. Cette formule, je l'ai là, ajoute-t-il en posant sa main sur son front. Inutile de vous dire que, pour me l'arracher, il faudra y mettre le pacson, je veux dire employer tous les moyens. Mais ces moyens, hélas, existent et si je tombe entre les mains de mes ennemis, ils les emploieront.

Madeleine se tord les bras. C'est une phrase qui revient souvent dans les romans dits « populaires » (ce qui pourrait signifier que les autres sont impopulaires ?) et je m'étais toujours demandé comment on pouvait faire pour se tordre les bras. Eh bien, je le vois maintenant : Madeleine croise et décroise ses cubitus et ses radius comme si elle faisait du tricot.

— Je ne vois qu'une solution, dit-elle d'une voix enrouée ; c'est de prévenir tout de suite Lepré-Sident.

— Quel président ? demande Jérémie d'un ton méfiant.

— Je ne vous parle pas d'un président, répond Madeleine, mais du président Lepré-Sident.

Là, nous sursautons tous, Gli, Glo et moi compris. Car le président Lepré-Sident est une personnalité considérable. Pas le président de la République, non. Celle-ci, comme on sait, n'existe plus depuis un

bon bout de temps. Elle n'a d'ailleurs été remplacée par aucune autre forme de gouvernement. A quoi bon, en effet, donner un nom à un régime qui, quel qu'il soit, sera condamné d'avance par les quelques dizaines de tribus qui constituent aujourd'hui la communauté française ?

Lepré-Sident, qui préside je ne sais trop quoi, est un de ces individus occultes et tout-puissants qui tire les ficelles en coulisse, un père Joseph que ne gêne même pas la présence d'un Richelieu. (Ah ! Celui-là, qu'est-ce qu'il a pu nous compliquer la vie ! Ne voulait-il pas laisser tomber ses fonctions de Premier ministre et jeter sa pourpre cardinalice aux orties pour pouvoir épouser Ninon de Lenclos et écrire pour elle des tragédies en cinq actes et en vers ?)

— Vous connaissez Lepré-Sident ? demande Jérémie, visiblement impressionné.

— Très bien, répond Madeleine ; c'est un ami, après avoir été un de mes patients.

— Ah ? Parce que, lui aussi, clapotait du beignet... souffrait de troubles mentaux ? interroge Jérémie, de plus en plus intéressé.

— Le secret médical m'interdit de vous répondre, dit Madeleine.

Comme s'il n'était pas de notoriété publique que, depuis la IIIe Guerre Mondiale, tous les hommes qui veulent s'occuper de la chose politique sortent d'un asile psychiatrique ou s'apprêtent à y entrer ! Un parti avait même, pour slogan, le « Pouvoir Aux Fous » mais le sigle qui en résultait avait paru choquant à certains.

— Et qu'est-ce que Lepré-Sident pourrait faire pour moi, selon vous ? demande Jérémie.

— Tout ! répond Madeleine avec feu ; vous protéger d'abord, grâce à ses milices. Vous trouver, peut-être, un refuge plus sûr que celui-ci.

— Je n'en vois pas de meilleur, dit Jérémie en prenant la main de la jeune femme qui ne la retire pas.

— Et discuter avec vous, poursuit-elle, les joues un peu roses, des moyens d'éviter qu'un nouveau cataclysme ne vienne dévaster le peu qui reste de notre pauvre planète.

« Ça me botte... ça me convient tout à fait, songe Jérémie ; être en cheville avec un grossium... un individu de ce calibre, c'est quand même plus intéressant que de débrider un coffiot... de forcer un coffre-fort. »

— Et quand pensez-vous pouvoir prendre contact avec lui ? demande-t-il tout haut.

— Mais, tout de suite, répond Madeleine ; le temps que vous rédigiez un message que je confierai à mon meilleur pigeon-voyageur.

Faut-il ici préciser que les téléphones, vidéophones, magnétophones, parlophones, taxiphones, électrophones, xylophones, saxophones, ainsi que tous les autres phones ont disparu de ce bas monde, en même temps que bien des commodités domestiques ?

— D'accord, dit Jérémie ; et savez-vous ma très chère amie, ce que nous allons faire en attendant la réponse du président ?

Madeleine devient rouge brique.

— Non, Jérémie, dit-elle fermement ; pas ce soir. D'ailleurs il faut que je retourne à l'hôpital.

— Je ne sais pas à quoi vous pensiez, dit Jérémie

avec un sourire de coin ; mais, moi, je parlais de grailler... euh... de manger un petit morceau. J'ai les crocs, quoi !... J'ai grand-faim, veux-je dire.

— Où avais-je la tête ? s'exclama Madeleine en se précipitant hors du salon ; je vais voir ce qui me reste comme provisions.

— Maintenant, c'est à nous de jouer, dis-je à Gli et Glo ; il est plus que temps de terminer le traitement de Jérémie et d'en faire le génie qu'il doit être. Car, s'il a un entretien avec Lepré-Sident, il faut qu'il soit en pleine forme, notre client !

— Et qu'est-ce que tu espères sortir d'un pareil entretien ? demande Glo.

— Je n'en sais rien, mon cher. Peut-être le moyen d'empêcher que ta maudite histoire ne devienne vraie jusqu'au bout.

CHAPITRE VI

Nous n'avons pas le droit — article III de nos statuts de Qsdfghjklm — de communiquer au public le détail des opérations par lesquelles il nous est loisible de transformer un individu quelconque en génie et c'est dommage. Car ce travail, mes enfants, ce peaufinage, cette micro et même cette nanochirurgie ! Ces raccords, ces ravaudages, ces soudures, ces remaillages, ces ligatures, ces exérèses et ces périérèses à la dimension de l'infiniment petit ! Ces membranes de l'épaisseur d'un milliardième de micron qu'il faut rapiécer sans bavures !

Et puis, après, quand toutes les connexions et tous les câblages sont en place, envoyer le jus, je veux dire les influx, voir comment tout cela circule dans la machine toute neuve en espérant qu'il n'y aura pas de courts-circuits ni de fuites. Et, enfin remplir les mémoires à ras-bord de tout ce qu'elles doivent contenir.

Pour cela, nous nous sommes inspirés d'une technique qui, bien que d'origine terrestre, n'en est pas moins efficace : les mémoires à bulles. C'est rapide, peu volumineux et d'un maniement

commode. Une bulle pour chaque chose et chaque bulle à sa place. Les bulles sont plus ou moins grandes selon l'importance du sujet qu'elles contiennent. La bulle des maths est la plus volumineuse : un petit pois mi-fin. Celle de la philosophie a la taille d'un grain de poussière. La culture dite « générale » tient dans une tête d'épingle. Quant à la bulle des Sciences humaines, il faut un microscope électronique pour en déceler l'ombre.

Ce travail titanesque se déroule pendant que Jérémie bâfre mélancoliquement une boîte de haricots synthétiques arrosés d'une sauce aux algues et accompagnés de quelques rondelles d'orvet frites à la graisse de houille. Pour faire glisser le tout, il vide verre sur verre d'une liqueur d'orties que Madeleine lui a laissé avant de partir en lui recommandant bien de ne pas en abuser. Ce qu'elle ne peut pas savoir, la charmante doctoresse, c'est qu'après notre traitement, Jérémie sera, à vie, dans l'impossibilité d'être ivre, l'alcool ne faisant plus que traverser son corps de part en part sans laisser la moindre molécule dans son sang.

— Et maintenant, l'épreuve de lecture et de mémorisation instantanée, décide Gli.

D'une pression discrète, nous incitons Jérémie à se lever et l'amenons devant l'impressionnante bibliothèque de Madeleine. Nous lui faisons tendre le bras vers un « Traité d'anatomie pathologique ». Il prend le volume de la main gauche et, du pouce droit, en fait défiler les feuillets devant lui à toute allure. Cinq secondes plus tard, c'est fait : tout est emmagasiné dans la bulle « Sciences — section : médecine ». Pour être sûr de notre fait, nous lui

faisons répéter l'opération avec la « Théorie des quantas dans les gaz monoatomiques » de Chunder Bose et enfin avec l'énorme « De omni re scibili » de Pic de la Mirandole dans la version latine originale.

Notre homme avale ces kilomètres de culture sans même avoir l'air de se rendre compte qu'il lit. Puis, comme saisi par une inspiration subite, il se précipite sur « L'histoire de l'entre quatre guerres » de James Radigan O'Neill et y trouve tout de suite ce qu'il cherche : le chapitre consacré aux « Conditions socio-économiques des survivants dans les territoires européens, après le dernier conflit » où l'action de Lepré-Sident est longuement analysée.

— Bon réflexe, remarqua Gli ; il se documente sur cet éminent personnage avant d'avoir un entretien avec lui.

— Mais qu'est-ce qu'ils vont bien pouvoir se dire ? demanda Glo.

— De quoi veux-tu qu'ils parlent sinon de ton savant fou et de son arme absolue ? dis-je, non sans aigreur.

— Mais puisque tout ça, c'est du bidon ! proteste Glo.

— Et la créature de rêve que nous avons aperçue tout à l'heure et qui, de toute évidence, nous suivait, c'était du bidon ? demande Gli, sèchement.

— Moi, je crois qu'on a eu des visions, proteste Glo ; je ne suis pas si fortiche que ça, quand même !

Comme en réponse, un léger ricanement s'élève à l'autre bout de la pièce. Un homme se dresse sur le seuil et considère Jérémie avec une expression amusée.

— Merde ! Le Maître-Espion ! dit Gli, consterné.

Je ne sais pas où il a été chercher son modèle mais celui-ci ne date pas d'hier. Le Maître-Espion porte une petite moustache en crocs, pas aussi développée que celle de Dali (olé, Salvador ! Toujours aussi avide de dollars ?), mais soigneusement calibrée, un monocle, un habit noir sur une chemise empesée dont le bouton central est fait d'une perle grosse comme un œuf de caille, une cape de soie noire doublée de soie blanche. Dans sa main gauche, il tient un huit-reflets et, dans la droite une canne d'ébène à pommeau d'ivoire sur laquelle il s'appuie avec beaucoup de grâce. On dirait un Arsène Lupin revu et corrigé par Yves Saint-Laurent.

— Vous êtes Jérémie, je présume, dit-il en inclinant légèrement la tête ; permettez-moi de me présenter : prince Pierre Bezoukov. Ce n'est pas mon vrai nom, bien entendu, mais il suffira pour l'instant. Vous savez ce qui m'amène, n'est-ce pas ?

Jérémie n'a pas l'air un instant étonné de se trouver en présence d'un des personnages de l'histoire qu'il pense avoir imaginée pour attendrir Madeleine. Comme Glo l'avait prévu, il l'a si bien dans la tête qu'il la croit vraie.

— Je m'en doute, répond-il avec un petit sourire goguenard.

— Alors le reste va de soi, dit le prince Bezoukov en jouant avec le pommeau de sa canne ; ou bien je vous emmène dans un endroit discret où des amis à moi vous attendent pour vous faire réciter, de gré ou de force, la formule que vous avez mémorisée...

— Ou bien ? demanda Jérémie, toujours souriant.

— Ou bien je vais avoir le regret de vous abattre ici même et à l'instant, répond le prince.

D'un geste du pouce, il fait jouer le pommeau qui se rabat et découvre un canon minuscule qu'il braque sur Jérémie.

— Un projecteur de cartouches contenant du cyanure, je suppose, dit Jérémie avec un sang-froid parfait.

— On ne peut rien vous cacher, dit le Maître-Espion ; une arme sûre et efficace.

— Totalement inutile, au contraire ! réplique Jérémie en riant ; raisonnez donc un instant, mon cher prince. Si vous me tuez, vous n'aurez plus aucune chance de connaître la formule qui vous tente tant.

Une ombre de contrariété passe sur le visage racé de Bezoukov. Mais il reprend aussitôt son masque impassible.

— Je me serai au moins débarrassé d'un adversaire valeureux mais redoutable, dit-il ; mais je ne crois pas que vous allez vous laisser tuer aussi bêtement, Jérémie. Vous avez donné trop de preuves de votre attachement à la vie. Et cette vie, je vous la promets sauve si vous me cédez votre secret.

— Je trouve le style de tes personnages un rien rétro, dis-je à Glo ; s'ils parlaient comme dans Peter Cheyney ou San-Antonio, on s'amuserait plus.

— Tout à l'heure tu étais contre l'argot, maintenant tu le regrettes, faudrait savoir ce que tu veux, grommelle-t-il ; en attendant qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien. On observe la manière dont notre génie tout neuf va se tirer de ce guêpier.

— Et si l'autre le cyanurise ?

— Pas de danger, dit Gli ; je viens de mettre son arme en panne.

— Il faudrait peut-être avertir Jérémie, propose Glo.

— Non. Laissons-le se débrouiller par ses propres moyens.

— J'accepte de vous suivre, par pure curiosité, déclara Jérémie ; cela m'intéresserait beaucoup de connaître vos méthodes de torture... Et vous savez sans doute que j'ai été spécialement entraîné pour résister à tout ce qui a été inventé dans ce domaine.

— Mais pas à celle que je vous réserve, promet le prince Bezoukov d'un air malin ; passez devant, je vous prie.

Quelques instants plus tard, nous nous retrouvons sur les coussins moelleux d'une Rolls-Royce qui porte allégrement son siècle et demi de splendeurs désuètes. Le chauffeur est un superbe Noir en uniforme blanc et, à l'intérieur, tout ce qui n'est pas en acajou est en pécari ou en or. Le Maître-Espion extrait d'un petit bar encastré un flacon de cristal qui contient un liquide ambré.

— Un doigt de vieux cognac ? propose-t-il à Jérémie ; il date d'avant la IV[e], je parle de la guerre bien entendu, pas de la République. Je l'ai trouvé dans les ruines de l'Elysée.

— Avec joie, répond Jérémie en prenant le gobelet de vermeil que lui tend le Maître-Espion ; je suppose que c'est l'équivalent du petit verre du rhum du condamné à mort.

— Et voici l'équivalent de la cigarette, dit le prince en sortant de la poche de son habit un porte-

cigares de platine incrusté de petits brillants qui dessinent son monogramme ; prenez mon cher, prenez sans scrupule. C'est un de mes derniers havanes mais je compte me rendre très prochainement à Cuba où le commerce marche à fond depuis que la Mafia y a repris le pouvoir.

Jérémie allume son barreau de chaise, en tire une longue bouffée et incline la tête d'un air connaisseur.

— Remarquable, dit-il ; vous traitez vraiment très bien vos victimes avant de les assassiner, mon cher prince. Serait-il indiscret de vous demander pour quelle puissance vous travaillez ? Avec le nom que vous portez, je pencherais pour la Russie puisqu'elle est redevenue tsariste.

— Et vous vous tromperiez, mon cher, réplique Bezoukov en rejetant fièrement la tête en arrière. Je ne travaille pour personne et n'ai pas d'autre maître que moi.

— Mais le secret de l'arme absolue, si vous arrivez à me l'arracher toutefois, vous comptez bien le revendre à tel ou tel pays ?

Le Maître-Espion se redresse un peu plus. Cette fois, on dirait Eric von Stroheim dans « La grande illusion ».

— Nullement, répond-il avec froideur ; je compte utiliser cette arme pour mon compte.

Jérémie hoche la tête.

— Et contre qui, je vous prie ?

Bezoukov a un petit rire satanique.

— Contre la Terre entière, dit-il d'une voix soudain violente ; la Terre dont je veux éliminer jusqu'au dernier les misérables bipèdes qui y croupissent !

— Qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait ? demande Jérémie qui continue à siroter son vieux cognac et à tirer sur son cigare avec un calme olympien.

Bezoukov se détend tout à coup et esquisse même un sourire.

— A moi ? Rien, répond-il ; je suis tout simplement logique avec moi-même. Voyez-vous, mon cher Jérémie, je souffre de misanthrophie suraiguë. La seule vue d'un être humain, à quelques rares exceptions près, dont vous êtes, je me plais à le reconnaître, me donne des nausées, des sueurs froides, des palpitations et de l'insomnie. C'est devenu intolérable. Et comme je dispose, ou, du moins, vais bientôt disposer de l'arme absolue, je vais en profiter pour faire disparaître, d'un coup d'un seul, cette abominable engeance. Après ça, je pourrai au moins dormir tranquille. Ce n'est pas plus compliqué que ça, vous voyez.

— Je vois très bien, murmure Jérémie ; ce que je ne vois pas, en revanche, c'est la route que nous suivons.

— Celle des Gardes, répond le Maître-Espion. Dans quelques minutes, nous serons à l'observatoire de Meudon. C'est là que j'ai établi mon quartier-général pour la France. Il m'a paru plaisant de prendre possession de cet endroit désaffecté depuis longtemps et de me servir de ses télescopes pour observer ce qui se passe en ville, du moins dans ce qu'il en reste.

La Rolls s'engage bientôt dans l'avenue du Château. Les immeubles qui la bordent sont intacts mais paraissent étrangement vides et silencieux.

— J'ai éliminé tout ce monde, explique le prince avec un geste large ; j'ai horreur de la promiscuité.

— M'est avis que voilà quelqu'un qui aurait bien besoin des soins du Dr Krebs, remarque Gli.

— Comment veux-tu qu'un fou imaginaire se fasse soigner par un médecin bien réel ! dis-je.

— Imaginaire, imaginaire, marmonne Glo ; moi, il me fait l'effet d'être de plus en plus vrai, ce bonhomme ! J'en aurais la chair de poule, si j'avais une chair.

— Tu n'auras qu'à surveiller ton imagination d'un peu plus près la prochaine fois, dis-je.

— S'il y a une prochaine fois, rétorque-t-il ; car si ce dingue tue Jérémie en même temps que la totalité des Terrestres, qu'est-ce que nous allons devenir, nous ?

La question est pertinente. La mission qui nous a été assignée sur la Terre doit durer cinq siècles, pas un de plus, pas un de moins. Et, d'après nos statuts, si l'un de nos clients passe de vie à trépas, en cours de traitement ou par la suite, nous avons l'obligation absolue de nous en chercher un autre aussitôt. Mais si l'affreux Bezoukov parvient à ses fins et liquide l'humanité tout entière, que nous restera-t-il à faire, sinon rentrer piteusement à la Base où, après un savon soigné, nous allons être mis aux arrêts de rigueur et peut-être même en préretraite, situation particulièrement pénible pour de purs esprits.

Nous passons les grilles monumentales que nous ouvrent deux laquais en perruque, bas de soie et habits à la française, qui tiennent de grands candélabres à la main. L'imagination galopante de Glo

manque décidément d'unité de style, surtout dans les costumes qu'il donne à ses personnages.

Une preuve de plus nous en est donnée par la tenue de la personne qui nous attend au sommet des marches de l'observatoire. C'est, je m'y attendais, la créature de rêve déjà repérée tout à l'heure. Elle porte toujours ses bas résille noirs, bien visibles sous la tunique courte et transparente qui lui descend jusqu'à mi-cuisse. Avec un arc et des flèches, elle pourrait poser pour une statue de Diane, d'autant plus qu'elle porte, dans ses cheveux noirs, une sorte de diadème surmonté d'un croissant de lune. Mais ce qu'elle tient à la main est d'une tout autre époque : c'est une baguette de métal brillant surmontée d'un anneau de forme allongée d'où s'échappent de curieuses radiations phosphorescentes. L'ensemble ressemble plus ou moins au sceptre d'un pharaon. Quant au diamant enchâssé dans le nombril de la dame, il brille comme un satellite-espion.

— Tanit, permettez-moi de vous présenter Jérémie, dit Bezoukov.

— Présentation tout à fait inutile, répond la jeune femme ; j'ai entrevu Jérémie tout à l'heure et un coup d'œil m'a suffi pour ne plus l'oublier.

Elle a la belle voix grave, les jambes somptueuses et le regard vertigineux de Marlène Dietrich dans « L'ange bleu ». (Chère Marlène ! Nous n'avons jamais rien dû faire pour elle. Elle avait un tel génie naturel de la séduction que son médecin accoucheur est tombé amoureux d'elle rien qu'en la voyant sortir du ventre de sa mère.)

« Nom d'un pétard, quelle fatma ! » s'exclama intérieurement Jérémie chez qui, on le sait, l'émo-

tion nuit un peu au beau langage et aux bonnes manières que nous lui avons inculquées.

— Venez ici, Jérémie, commande Tanit en agitant son sceptre à radiations.

De légers crépitements s'élèvent dans le gyrus angulaire de Jérémie qui, lentement, d'un pas pesant d'automate, se met à gravir les degrés qui mènent à la jeune femme.

— Qu'est-ce qu'elle lui fait ? s'exclame Glo avec angoisse ; elle l'hypnotise ?

— Elle le drague électroniquement, en quelque sorte, dis-je.

— Mais elle va me bousiller son cortex somatosensoriel ! proteste Glo ; il faut arrêter ça !

— Pas question, dis-je fermement ; c'est le moment où jamais pour Jérémie de prouver qu'il a du génie et qu'il sait s'en servir.

Le couple s'engage maintenant sur l'escalier qui monte vers la coupole. Tanit va devant et n'agite même plus son spectre. C'est inutile. Jérémie la suit comme s'il était rivé à elle, les yeux braqués sur les rotondités charnues qui se balancent rythmiquement à quelques centimètres de lui. « Ces meules, ces miches, ces noix ! songe-t-il dans une sorte de délire monomaniaque ; ce baba, ce baigneur, ce derche ! Ce fion, ce gnon, ce foiron ! Ce luc, cette lune, ce panier ! Ce pétoulet, ce pétrousquin, ce popotin ! Ce pot, ce pouf, ce prose, ce tafanard, ce tagada, ce valseur ! Qu'est-ce que j'attends pour y coller la griffe, la paluche et toute la sainte boutique ? Un cul pareil, ça devrait être au musée ! »

— Je vous laisse ! crie d'en bas le prince Bezoukov ; je vous laisse même entre de bonnes mains,

mon cher Jérémie. Et, lorsque vous en sortirez, je saurai tout ce que je veux savoir. A tout à l'heure peut-être... si vous êtes encore vivant !

Jérémie ne répond même pas. Il continue son ascension en même temps que sa litanie lubrique et parvient enfin sous la coupole. Celle-ci est ouverte sur un segment de ciel où un croissant de lune argenté paraît placé là tout exprès.

— Ah, ah ! crie Tanit d'une voix enivrée ; elle est là, celle que je représente sur Terre ! Mon amie, ma sœur, ma reine ! Elle va me contempler, m'inspirer dans la célébration de mon culte !

— Elle se prend pour qui, exactement ? demande Glo.

— Tanit, la déesse vierge de Carthage, celle qui régnait sur les cieux et la Lune, dis-je.

— Vierge, ça m'épaterait ! glousse Glo ; mais pour ce qui est d'être comme la Lune.

— Déshabille-toi et va t'étendre sur ce lit, homme ! ordonne Tanit en pointant son sceptre sur Jérémie.

Ce lit, dressé au centre même de la coupole sur une sorte d'estrade, ressemble, à la fois par sa taille et sa forme, à un ring de boxe transformé en autel sacrificiel. Jérémie, tout nu, s'y allonge avec l'air de quelqu'un qui ne demande qu'à être sacrifié le plus vite possible. Et sa ferveur est déjà si visible, si ardente qu'elle fait pousser à Tanit une exclamation enchantée.

— Magnifique ! Voici que la victime se dresse d'elle-même à la rencontre de celle qui va l'immoler.

Elle n'est plus vêtue elle-même que de ses bas de résille et de son diamant. Pour le diamant, passe

encore. Les jolies femmes — celles qui en ont les moyens — aiment assez s'offrir dans la pose chère à Baudelaire (Ah ! Charles ! Quel regret ! Tu cultivais si bien « Les fleurs du mal ». Pourquoi es-tu allé te perdre dans « Les paradis artificiels », cré nom !). Mais les bas résille ? Ils doivent faire partie des phantasmes secrets de Glo.

Comme tout ce qui se passera sur ce lit d'ailleurs, puisque c'est lui qui a tout imaginé. L'influx que je lui adresse est à la fois sévère et digne.

— Glo ! Je ne sais pas ce qui va se produire ici, mais je m'en doute ! Souviens-toi que si nous avons des ennuis avec la censure, Gli et moi nous nous désolidariserons entièrement de toi. Nous sommes des purs esprits ! Pas des pornographes !

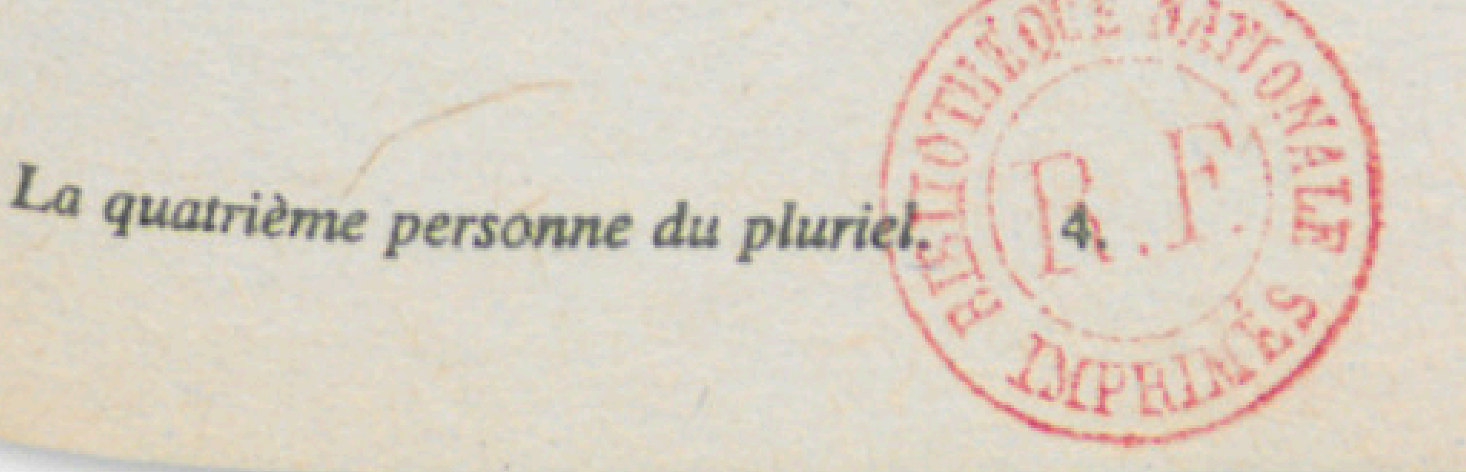
CHAPITRE VII

Dans les couples terrestres qu'habite la passion érotique — je ne parle ici que des couples mais la remarque vaut pour les trios, quatuors, quintettes, sextuors, septuors et la suite, orchestre de chambre inclus car d'aucuns ne détestent pas se mettre à plusieurs pour réussir ce qu'ils ratent le plus souvent à deux — il existe deux grandes écoles : ceux qui agissent sans parler et ceux qui parlent en agissant. (On en trouve aussi qui parlent sans agir mais c'est un sous-groupe restreint appartenant presque toujours à la gent littéraire.)

L'intéressant, dans la confrontation qui est en train de s'engager devant nous entre Tanit et Jérémie, c'est que la première appartient, de toute évidence, à la catégorie des amantes discursives alors que le second serait plutôt porté, visiblement, à l'action directe. Savoir qui va triompher de l'autre, de la bavarde ou du taciturne ?

Car c'est bien d'une compétition qu'il s'agit, et même d'un combat. Tanit ne l'a pas caché à son partenaire.

— Tu vas mourir sous mes caresses, lui a-t-elle



annoncé en s'allongeant à côté de lui ; à moins que, préférant la vie à la volupté, tu ne me donnes la formule que tu as mémorisée. Auquel cas, je te quitterai avant de t'administrer l'estocade finale. Avant tout, je vais t'appliquer une méthode ancestrale que mes ancêtres, les Carthaginois, appelaient « le grignotage en zigzag ». Cela commence par la racine des cheveux. Ainsi...

Et la voici qui, à petits coups de langue rose et pointue, se met à balayer le front de Jérémie qui, déjà tendu comme une corde à violon ou, plutôt, à contrebasse, souffle d'une voix rauque :

— C'est mignon tout plein, mais si nous passions tout de suite au principal, ma gisquette ?

— Il viendra en son temps, assure la gisquette, très sûre d'elle ; essayons maintenant le baiser-papillon.

Et elle insinue la même langue fine et dardée entre les paupières de sa victime qui frémit de tout son long.

— J'en peux plus, halète-t-il ; arrête, arrête, je veux...

— Tu veux me donner la formule ? demande Tanit en interrompant son jeu.

— Appelle ça comme tu voudras, gronde Jérémie ; mais la formule que je réserve, ce n'est pas dans la tête que je l'ai, je te le dis !

— Nous verrons ça plus tard, répond Tanit ; pour l'instant, ce sont sans doute mes lèvres sensuelles que tu voudrais sentir s'appliquer sur les tiennes, n'est-ce pas ? Eh bien non ! C'est ça, le « grignotage en zigzag », mon mignon. Tu m'attends sur ta bouche et moi je prends ton pied.

— Si au moins je pouvais en dire autant ! marmonne Jérémie.

Mais Tanit n'est plus à portée d'oreilles. Avec une souplesse qui donne d'intéressants aperçus sur son anatomie ainsi que sur l'excellence de la gymnastique carthaginoise, elle s'est coulée jusqu'aux orteils de Jérémie qu'elle titille comme autant de sucres d'orge.

— Me faire sucer les radis par une souris, murmure Jérémie avec un soupir qui est presque un sanglot ; ah ! C'est pas Julie-les-belles-miches qu'aurait eu des idées pareilles !

— Je ne sais qui est la personne à laquelle tu fais allusion, dit Tanit en se redressant ; mais si elle ignorait ce que peut donner une caresse buccale sur la plante des pieds, c'est qu'elle a été bien mal élevée.

L'instant d'après, Jérémie se met à jurer comme un charretier.

— C'est pas Dieu possible ! beugle-t-il en bombant le corps comme un arc auquel ne manque même pas la flèche ; c'est trop... assez... pas assez...

— La formule ? demande Tanit ; non ? Bon, très bien. Poursuivons. Et ne gigote pas comme ça, sinon je te cloue sur le lit à l'aide de mon sceptre à radiations cosmo-magnétiques, ce qui serait dommage pour la suite.

Sa tête noire remonte lentement vers les genoux de Jérémie qui se trémousse de plus belle. Puis, d'une cabriole étourdissante, Tanit se retrouve à la hauteur du nez dont elle effleure les narines palpitantes du bout des lèvres.

— C'est inhumain ! hurle Jérémie ; et puis ça me donne envie d'éternuer.

— Nous passerons donc aux creux poplités, annonce Tanit en entamant une autre cabriole ; le zigzag, toujours le zigzag… ou alors la formule.

Je ne peux pas m'empêcher de demander à Glo qui suit, comme nous, le spectacle avec un intérêt certain.

— Mais où vas-tu chercher tout ça, nom d'Aldébaran ?

— J'ai beaucoup lu, répond-il, non sans une certaine vanité.

Mais voici du nouveau. A l'instant précis où Tanit change à nouveau de position, Jérémie l'empoigne solidement par les hanches, la soulève au-dessus de lui et, d'un geste résolu, la repose.

— Ah ! dit Tanit du ton surpris, presque mondain, de la maîtresse de maison qui voit son invité d'honneur boire goulûment le rince-doigts que l'on vient de placer à sa portée.

— La voilà, ta formule ! ricane Jérémie ; enfonce-la-toi dans la tête ! Tu ne l'oublieras pas de si tôt, crois-moi !

— Ah ! répète Tanit, les yeux mi-clos, comme si elle essayait en effet d'apprendre la formule par cœur.

Tout en la maintenant avec la même vigueur, Jérémie entame une sorte de petit trot assis, puis de plus en plus enlevé.

— Ah, ah ! dit Tanit avec une expression intéressée, puis émue ; je… vraiment… c'est…

— C'est la formule, et la bonne ! assure Jérémie ern accélérant la cadence ; c'est pas encore ce qu'il y

a de meilleur, ma ponette ? Tu vois que tous les zigzags mènent à l'homme !

— Ah, ah, ah ! s'exclame Tanit dont les yeux sont maintenant fermés.

Puis elle cesse de s'exprimer, fût-ce par onomatopées, de façon humaine. Elle adopte plutôt le langage animal, cris de souris, miaulements de chat, bêlements de chèvre entrecoupés de coassements de grenouille. Elle dispose d'ailleurs d'une richesse vocale étourdissante et passe, à chaque instant, d'une espèce à l'autre, caquette ou glousse comme une poule, babille comme une corneille, gazouille comme une alouette avant de striduler comme une cigale. Le tout se termine par un long ululement de sirène, je ne parle pas de la petite sirène d'Andersen (qu'est-ce qu'on n'a pas essayé de lui faire comme opérations esthétiques, à la pauvrette !) mais de cet engin tonitruant qui annonce le danger alors qu'il est passé, et réciproquement, et qui a pris une telle importance dans la vie quotidienne des Terrestres qu'il remplace maintenant les clochers de village.

— Alors ? Elle te plaît, ma formule ? demande Jérémie, un peu essoufflé, mais qui semble n'avoir rien perdu de son alacrité ; mais attends un chouïa, ma mistonne. Il y a des variantes. Tiens ! Celle-là par exemple…

La suite tient plus du karaté, agrémenté d'un pas de deux et d'une exhibition au trapèze volant que de l'acte qui, chez les humains doit, en principe, aboutir à la reproduction. Glo commente les différentes phases de l'exercice avec le détachement amusé d'un connaisseur.

— La brouette, dit-il ; et maintenant la diligence

de Lyon. Tiens ! Voilà qu'il passe à la Duc d'Aumale, il a de la santé, notre ami ! Et Saint-Georges à la suite, chapeau ! Et le Grand-Vizir ! Manquerait plus qu'il y ajoute le train de nuit pour Shanghaï... Et le voilà ! Un artiste, ce Jérémie !

Il en serait presque fier, ce brave Glo. Comme un entraîneur qui voit son poulain se transformer peu à peu en champion du monde.

— Assez ! hurle soudain Tanit, complètement disloquée ; assez, je n'en peux plus, je me rends, tu me tues !

Impitoyable, Jérémie la tue encore deux ou trois fois avant qu'elle ne se mette à sangloter :

— Arrête, je t'en supplie ! Tu m'as vaincue ! Je capitule ! Je suis ta prisonnière, ton esclave, ta chose. Fais de moi ce que tu voudras. Je t'appartiens désormais comme je n'ai jamais appartenu à personne, même à Carthage.

— Alors, fais-moi sortir d'ici, et en vitesse, ordonne Jérémie qui retrouve instantanément tous ses esprits, si tant est qu'il les ait jamais perdus.

— Par ici, murmure Tanit en se rhabillant à la hâte.

Jérémie l'imite, glisse dans sa poche le sceptre à radiations que la jeune femme, dans son émoi, a oublié sur le lit, et la suit en direction d'une petite porte. Quelques instants plus tard, le couple se retrouve sur l'arrière de l'observatoire. Une voiture est garée non loin de là. Tanit la désigne d'un geste.

— Prends-la, murmure-t-elle ; je te l'offre. Je vais rester ici et tâcher de leur cacher ta disparition le plus longtemps possible.

— Et quand ils s'en apercevront ? demande Jérémie.

Tanit a un sourire triomphal.

— Ils me mettront à mort dans des conditions absolument horribles, dit-elle presque joyeusement ; mais je mourrai avec le souvenir de ta formule sur les lèvres.

— Rien ne va plus, dit Jérémie en la poussant vers la voiture ; d'abord, j'aurais horreur qu'ils te fassent des misères. Et puis j'ai dans l'idée que tu pourrais me servir d'otage.

— Oh oui ! Quel sort merveilleux ! gazouille la jeune femme.

— Prends le volant, et direction Clamart, commande Jérémie.

La voiture démarre aussitôt et s'engage dans un lacis de petites rues obscures.

— Jérémie, murmure Tanit après un instant de silence, tu me la donneras encore, ta formule ?

— On verra ça, promet Jérémie ; mais, là tout de suite, je voudrais bien que tu la boucles... que tu te taises. Il faut que je gamberge... que je réfléchisse.

— Et il a de quoi gamberger, dis-je à l'intention de Glo ; comment Madeleine va-t-elle accepter la présence chez elle de cette créature de rêve ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, confesse Glo ; cette situation n'était pas prévue par le scénario.

— Ni celle qui vient de se dérouler sous nos yeux, il y a un instant, peut-être ! commente Gli avec une nuance marquée de désapprobation.

— Je te jure que je ne connaissais pas les talents de Jérémie en la matière, affirme Glo ; il a dû mémoriser un Kama-Soutra sans que nous ne nous

en soyons aperçus. Quant à Madeleine, je pourrais peut-être m'introduire dans ses circuits, la prendre en main et...

— Tu n'as déjà pris que trop de choses en main, dis-je ; laissons Jérémie et son génie se dépêtrer ensemble de cet incommensurable méli-mélo.

Le génie de Jérémie est intact malgré ses dépenses physiques. Dès qu'il pénètre dans le pavillon et se trouve en présence de Madeleine, il empoigne Tanit par le bras et la pousse vers la jeune femme éberluée.

— Un ennemi de moins, annonce-t-il ; elle était du camp adverse mais je l'ai retournée.

— Oh oui ! soupire Tanit, les yeux rivés sur Jérémie.

— Il faudrait peut-être lui trouver une tenue un peu plus convenable, dit Madeleine dont le regard va du croissant de lune aux bas résille en passant par le diamant du nombril. Mais avant, j'ai à vous parler, Jérémie.

— Passe dans la pièce à côté, ordonne Jérémie à Tanit d'un ton sans réplique.

Tanit obéit aussitôt et s'éloigne en balançant voluptueusement les hanches mais peut-être avec un peu moins de conviction que tout à l'heure. La fatigue sans doute. Madeleine l'observe avec une expression indéfinissable puis hausse les épaules.

— C'est peut-être un ennemi de moins, murmure-t-elle ; mais nous en avons un de plus, et même deux : l'infirmière rousse vous a reconnu quand nous avons quitté ensemble le garage ce soir et elle n'a rien eu de plus pressé que d'aller tout dire à mon assistant, le docteur Martin. Celui-ci m'a mis le

marché en main de la manière la plus nette : où il va, dès demain, me dénoncer à la police, pour avoir fait sortir un malade en traitement à l'hôpital sans autorisation supérieure ; ou...

Elle s'interrompt, baisse les yeux, soupire.

— Ou ? répète Jérémie.

— Ou je dois devenir sa maîtresse, achève Madeleine d'une voix presque inaudible.

— Rien à dire, ça se complique, grommelle Jérémie en se grattant le nez ; et puis, les hotus... les individus à qui je viens de fausser compagnie en emmenant Tanit, ils risquent fort de revenir ici en force. Il faut nous trouver une cachette quelque part...

Au même instant, un grand bruit de moteur s'élève dans la rue.

— Les voilà ! s'écrie Madeleine en blêmissant.

Jérémie sort de sa poche le sceptre à radiations et l'examine.

— Je ne sais pas à quoi ça sert ni comment ça fonctionne, mais je vais l'essayer sur le premier gazier qui se pointe à la porte.

— Non ! crie Madeleine qui s'est approchée de la fenêtre et scrute la nuit épaisse ; non ! Nous sommes sauvés, Jérémie ! Ce sont les hommes de LepréSident. Il a sans doute reçu votre message et vient aux nouvelles.

Jérémie remet son sceptre sans sa poche mais garde la main dessus, en homme habitué aux mauvaises surprises. Des pas s'approchent. Un poing rude cogne à la porte. Madeleine ouvre. Deux motards noirs, d'autant plus noirs que, si leur

combinaison est noire, leur visage l'est aussi, se dressent sur le seuil, pistolet au poing.

— Le docteur Krebs ? demande l'un d'eux.

Madeleine incline la tête.

— Le président Lepré-Sident vous fait l'honneur d'une visite, reprend le motard ; mais, avant qu'il entre, et pour des raisons de sécurité, permettez-nous de faire une petite visite domiciliaire.

— Je vous en prie, murmure Madeleine ; je vous préviens qu'il y a quelqu'un dans la pièce à côté. Une... une amie, et elle est en train de se changer...

— Sans blague ! s'exclame le motard qui court vers la porte du fond, l'ouvre, jette un coup d'œil, et la referme d'un air déçu.

— Elle était déjà changée, grogne-t-il ; et vous, monsieur, ajoute-t-il en se tournant vers Jérémie, puis-je savoir ce que vous avez dans la poche, celle où vous gardez la main droite ?

Jérémie ressort le sceptre et avec un sourire amusé le tend au motard.

— Souvenir d'un voyage à Carthage, dit-il ; mon fétiche, en quelque sorte.

Le motard examine l'objet d'un air méfiant puis hausse les épaules et se tourne vers son collègue.

— Va dire au président que tout est O.K. et qu'il peut venir.

Un instant plus tard, une haute silhouette pénètre dans la pièce et tend les bras à Madeleine.

— Chère Madeleine ! s'exclame-t-il ; il y a si longtemps déjà que nous ne nous étions vus !

— Cher Jules ! répond Madeleine en l'embrassant sur les deux joues ; cela remonte au moins à votre

dernier électrochoc... Oh! Je veux dire... Excusez-moi...

— Aucune importance, ma chère amie, dit Lepré-Sident avec un bon sourire; ce n'est plus un secret pour personne que j'ai été soigné par vous... Et ce serait presque une garantie de ma bonne santé mentale.

Belle allure, le président Lepré-Sident. La soixantaine mieux que bien conservée, entretenue visiblement avec un soin jaloux. Des cheveux d'un blanc de neige, des yeux d'un noir de charbon, le torse large, le ventre plat, le visage taillé à coups de serpe et agréablement bronzé et ce sourire à la fois jovial et cynique de l'homme qui sait que, quoi qu'il dise, il sera cru ou, du moins, que personne n'osera jamais lui montrer qu'il le tient pour un menteur.

Il enveloppe Jérémie d'un long regard scrutateur et perspicace, avance d'un pas vers lui et se met presque en position avant de lui tendre la main.

— Commandant Jérémie, dit-il d'une voix grave, je sais qui vous êtes et ce que vous avez fait. Je ne vous remercie pas, ce n'était que votre devoir. Mais, au nom des pouvoirs qui me sont conférés, je vous invite à venir, cette nuit même, casser une petite graine chez moi. Nous parlerons de nos affaires en sablant le champagne.

— Ça boume! s'exclame Jérémie; pardon... Cette invitation m'honore infiniment, monsieur le Président.

— Vous en êtes bien entendu, chère amie, ajoute Lepré-Sident en se tournant vers Madeleine.

— Volontiers, dit-elle en souriant.

— Et, si ça n'est pas trop vous demander, dit Jérémie, il y a à côté une copine... une amie...

— Vos amies sont les miennes, assure Lepré-Sident ; où est cette charmante personne ?

— Tanit ! appelle Jérémie.

La porte du fond s'ouvre aussitôt et, bien que nous soyons, Gli, Glo et moi, immunisés par nature et définition contre ce genre d'émotions, nous percevons distinctement celle qui est en train de s'emparer des autres. C'est que Tanit, suivant en cela le conseil de Madeleine, s'est en effet trouvé une tenue, en principe, plus convenable : une paire de jeans et un T-shirt. On ne peut rêver plus relaxe. Mais comme la jeune Carthaginoise jouit d'un gabarit un tantinet plus rebondi que celui de Madeleine, ces pièces d'habillement, pourtant banales et bon enfant, la moulent aussi précisément que sa peau dont elles se distinguent à peine.

Une petite flamme s'allume dans les yeux gris acier de Lepré-Sident. Il examine ce qu'on lui donne à voir avec le regard connaisseur d'un propriétaire d'écurie de course venu faire un tour au paddock avant le départ du Grand Prix, puis s'incline sur la main que Tanit lui tend, y pose un baiser appuyé et se redresse en soupirant :

— Ah ! Mon cher commandant ! Votre terrible métier vous offre quelquefois des compensations radieuses... Allons, mes chers amis, et que la fête commence ! J'espère que vous aimerez mon petit chez-moi. L'endroit est agréable, un peu surprenant peut-être au premier abord, mais on s'y fait. Et on y jouit d'une vue magnifique.

— Où est-ce ? demande Jérémie.

Lepré-Sident a un petit rire amusé.

— Je me suis installé, dit-il, dans l'Académie nationale de musique et de danse, autrement dit encore le théâtre de l'Opéra.

CHAPITRE VIII

Dans la grosse voiture noire, encadrée de motards de la même couleur, qui nous emmène à toute allure vers le centre, nous tentons, Gli, Glo et moi de faire le point.

— En somme, dit Gli, l'histoire imaginée par Glo est en train de devenir de plus en plus vraie. Lepré-Sident semble connaître, au moins de réputation, celui qu'il appelle le commandant Jérémie. Donc, il existe.

— Qui donc ? demande Glo.

— Jérémie.

— Comment, s'il existe ! s'exclame Glo ; il doit bien exister puisque nous sommes dedans !

— Certes, concède Gli ; mais quand nous en avons pris possession, ce n'était qu'un gangster. Comment a-t-il pu, entre-temps, devenir un officier de renseignements ? Et d'où sortent ce Maître-Espion et cette Tanit aux manières si déplorables ?

— De mon histoire, explique Glo ; une histoire que Jérémie a imaginée si fortement qu'il l'a rendue réelle. N'est-ce pas le rôle du génie que de donner vie à l'imaginaire ?

— Mais dans ce cas, insiste Gli, il existe bien une arme absolue inventée par un savant fou et Jérémie en possède vraiment la formule imprimée dans sa cervelle ?

— Bien entendu.

— Ce qui fait que nous devrions pouvoir la trouver, puisque nous y sommes, dans sa cervelle !

— Nous le pourrions sans doute, mais pour quoi faire ?

— Pour l'effacer de sa mémoire et empêcher ainsi une VIe Guerre Mondiale.

— Pardon, dit Glo avec force ; tu oublies que, cette formule, elle est aussi, et pour cause, dans la tête du savant fou qui l'a inventée. Il faudrait donc que nous prenions possession de son esprit, à lui aussi, si nous voulons éviter la guerre.

— Mais comment prendre possession de l'esprit d'un homme qui n'existe pas ? s'exclame Gli avec aigreur.

— Oh ! Il finira bien par exister, affirme Glo ; c'est même étonnant qu'il n'ait pas encore fait son entrée en scène.

— En attendant les Américains, les Russes, les Chinois, les S.R. de toute la planète et les extraterrestres, dis-je ; mais, d'abord, il ne suffit pas d'être un savant, ni même un fou pour être un candidat au génie. Nous ne pouvons donc pas le traiter comme Jérémie. De plus, la question n'est pas là.

— Alors où est-elle ? demande Gli, de plus en plus aigre.

A son âge — près de cinq mille années-lumière —

il est excusable d'avoir l'humeur un peu sourcilleuse, le pauvre vieux.

— Elle est, dis-je, dans le fait que, sur un point au moins, nous avons réussi notre mission : nous avons fait de Jérémie un génie. C'est à lui maintenant de prouver ce qu'il est capable de faire, en rendant, par exemple, cette guerre impossible. Si nous le faisions à sa place, nous pourrions être accusés — et nous le serons ! — d'une intolérable ingérence dans les affaires intérieures terrestres.

Mon argument doit porter car ils se taisent tous les deux assez longtemps pour que j'aie le temps d'entendre Lepré-Sident dire à Jérémie :

— Mon cher commandant, parlons peu et parlons net. Vous connaissez le secret d'une arme qui, si j'ai bien compris, peut être considérée comme l'arme absolue.

— Pour ce que j'ai pu en comprendre, oui, monsieur le Président, répond Jérémie.

— Une arme qui, par conséquent, enchaîne Lepré-Sident, donnerait au pays qui la posséderait le premier, une suprématie absolue sur tous les autres.

— Cela pourrait, en effet, s'énoncer ainsi.

— Alors qu'attendez-vous pour en communiquer la formule à votre pays, ceux qui le dirigent et à moi en tout premier ? demande Lepré-Sident avec une sorte de solennité.

— Avez-vous de quoi écrire ? demande Jérémie.

Le président presse une série de boutons qui hérissent l'accoudoir de son siège. Instantanément une tablette de palissandre incrustée d'écaille véritable apparaît devant Jérémie, munie d'un stylo en or

massif avec une plume d'iridium et un bloc-notes de papier vélin.

Jérémie prend le stylo, fronce les sourcils, ferme à demi les yeux et, sans une hésitation, écrit ce qui suit :

« 1AQW 2ZSX 3EDC 4RFV 5TGB 6YHN 7UJ ? 8IK. 9OL/&PM = ù %½!°)& à ç — è — (' « §. »

— Fantastique ! murmure le président en examinant le feuillet que lui tend Jérémie ; et comment fabrique-t-on l'arme absolue à partir de ceci ?

— Ah ! Là, vous m'en demandez trop, monsieur le président ! s'exclame en riant Jérémie ; cette formule doit maintenant être étudiée par des chimistes, des physiciens, des biologistes, des mathématiciens, que sais-je ; il va falloir créer des laboratoires géants, rassembler des équipes considérables, procéder à d'innombrables expériences, acheter des quantités astronomiques de...

— Hélas ! interrompt Lepré-Sident en se rembrunissant ; vous mettez le doigt sur la plaie, commandant Jérémie. Nous n'avons pas les moyens matériels de nous engager dans une pareille entreprise. Les caisses de l'Etat sont au plus bas... et les miennes ne valent guère mieux, ajoute-t-il en baissant la voix.

— Cher Jules, dit Madeleine d'une voix émue ; si mes petites économies peuvent, si peu que ce soit...

— Et moi, je suis prête à renflouer vos caisses avec ceci, dit Tanit en portant la main à la fermeture-Eclair de son jeans.

Lepré-Sident doit se méprendre sur la significa-

tion de son geste car il se précipite et baise une fois de plus la main de la Carthaginoise.

— Chère et merveilleuse amie, dit-il d'une voix pénétrée, ce que vous offrez là est, en effet, d'une valeur inestimable mais, vous l'admettrez, difficilement monnayable à court terme. Or le temps presse.

— Je ne parlais que de ceci, dit Tanit en retirant de son nombril le diamant de vingt carats.

Lepré-Sident le prend, le soupèse, le fait sauter dans sa main et l'enfouit dans le gousset de son gilet en disant, non sans une certaine emphase :

— Et encore tiède de la chaleur de votre corps admirable. Ah ! Croyez-moi, délicieuse Tanit, la nation tout entière vous édifiera des statues sur les places publiques quand elle connaîtra votre geste et les soldats viendront, par cohortes entières, poser respectueusement leurs lèvres sur ce nombril dépouillé, avant de partir au combat... En attendant, ce n'est pas encore avec ça qu'on va pouvoir fabriquer l'arme absolue, maugrée-t-il, les sourcils froncés.

« Nom d'un tiercé gagnant dans l'ordre ! pense Jérémie ; voilà le moment où jamais de devenir un grossium... un caïd... un personnage important, moi aussi. »

— Monsieur le président, dit-il tout haut, je crois que nous ne sommes pas très loin du pont de l'Alma.

— En effet, répond Lepré-Sident en jetant un coup d'œil distrait au-dehors ; pourquoi ?

— Voudriez-vous dire à votre chauffeur de s'y arrêter quelques minutes ?

— Rien n'est plus simple, cher ami, mais...

— J'aimerais aussi être accompagné par quel-

ques-uns de vos gardes, interrompt Jérémie qui a l'air d'être très sûr de lui ; les berges de la Seine sont assez mal fréquentées par ici. La proximité des Champs-Elysées, vous comprenez. Tous les producteurs de cinéma ruinés par la dernière guerre sont venus clochardiser ici et ils ne font pas de cadeaux, pas plus qu'avant d'ailleurs.

— Pourrais-je au moins savoir..., commence Lepré-Sident.

— Vous saurez tout dans un instant, promet Jérémie en descendant de voiture.

— Qu'est-ce qu'il lui arrive ? demande Glo ; il ne va pas se foutre à l'eau, quand même !

— Tu devrais le savoir, puisque l'histoire est de toi, dit Gli.

— Ah, pardon ! proteste Glo ; cette partie-ci de l'histoire est la sienne, pas la mienne... Enfin, je crois... Il faut dire que tout ça s'est tellement emmêlé...

— De toute façon, il n'a aucune chance de se noyer dans ce qui reste d'eau ici, dis-je.

En effet, à la suite des explosions qui ont détruit ses berges et obstrué son lit de Boulogne jusqu'à Vincennes, la Seine n'est plus, dans Paris, qu'un ruisseau dérisoire et fétide.

Encadré par trois gardes noirs presque invisibles dans la nuit, Jérémie se laisse dévaler le long de la pente boueuse. Des silhouettes se devinent, çà et là, frileusement tassées autour de petits feux où l'on devine tantôt un débris de décor, tantôt une bobine de film. Certaines se dressent à l'approche de Jérémie, s'approchent, menaçantes.

— Qu'est-ce que tu viens chercher ici ? demande une voix éraillée.

— Un premier rôle ! ricane Jérémie en lançant son poing en avant.

Juste avant qu'il ne s'écroule, j'ai eu le temps de reconnaître dans le clochard, un des as de la production cinématographique dont je tairai le nom par pudeur. Il n'hésitait jamais à voler une idée quand elle passait à sa portée et le nombre de ses chèques sans provision aurait pu servir à tapisser une salle du Musée du Cinéma.

— Je vais jusqu'au zouave, là-bas, dit Jérémie ; couvrez-moi.

— Nous vous accompagnons, mon commandant, répond respectueusement un des gardes.

Ils s'enfoncent tous jusqu'aux genoux dans l'eau putride où grouillent les rats. Jérémie parvient très vite à la pile du pont sur laquelle se dresse le zouave. Le pauvre est en piteux état : une rafale lui a emporté sa chéchia en même temps que la moitié de la tête et un obus lui a ouvert un trou énorme à la hauteur du ventre.

Jérémie se hisse jusqu'à lui, plonge la main dans le trou et en ressort un sac de belle taille qu'il accroche solidement à la ceinture de son pantalon. Il redescend de son perchoir et reprend le chemin de la rive, suivi par les gardes. Soudain, trois ombres menaçantes se dressent devant lui.

— Je ne sais pas ce que tu balades là, mon pote, dit l'une d'elles, mais c'est à nous ! Tu es sur notre territoire, ici.

Les gardes hésitent à se servir de leurs mitraillettes : Jérémie fait écran entre elles et ses agres-

seurs. Mais il ne se déconcerte pas pour autant : il tire de sa poche le sceptre à radiations cosmo-magnétiques et le braque sur les ombres en pressant le manche en tout sens. Une série d'étincelles crépitent autour de l'anneau ovale et vont frapper les ombres qui s'écroulent aussitôt. L'une d'elles a le temps de murmurer, dans un soupir ravi :

— Enfin les affaires vont reprendre ! Voilà déjà les photographes !

Le retour à la voiture présidentielle s'effectue sans autre incident. Dès qu'il est assis, Jérémie arrache le sac de sa ceinture et le tend, ouvert, à Lepré-Sident qui l'observe, les sourcils froncés.

— Plongez votre main là-dedans, suggère Jérémie.

Lepré-Sident obéit, ressort la main du sac, regarde ce qu'elle contient et a un hoquet de stupeur. Ce qui roule, là, dans sa paume, c'est une vingtaine de diamants d'une taille et d'une beauté également extraordinaires. Aucun n'approche les vingt carats du cache-nombril de Tanit mais ils n'en sont pas loin.

— D'où... d'où... d'où sortez-vous ça ? bafouille Lepré-Sident, les yeux hors de la tête.

— Du ventre du zouave du pont de l'Alma, monsieur le président, répond Jérémie d'une voix martiale ; ainsi ce glorieux soldat aura servi sa patrie une dernière fois en lui donnant, si j'ose dire, jusqu'à ses tripes.

— Fort bien, fort bien, murmure Lepré-Sident qui continue à farfouiller dans le sac et à en sortir des poignées et des poignées de pierres fabuleuses ; je voulais dire : d'où proviennent ces diamants ? Ce ne

serait pas le produit du dernier casse chez Van Pels et Arclef, par hasard ?

— Secret à la fois professionnel et militaire, monsieur le président, réplique Jérémie avec respect mais fermeté ; vous êtes bien placé pour savoir que nous, les petits, les obscurs, nous devons quelquefois sortir un peu de la légalité pour remplir nos caisses noires.

— Hélas, mon cher ami, je ne le sais que trop, dit Lepré-Sident en refermant le sac d'un geste décidé ; et vous me confiez ceci pour...

— Pour que nous en fassions notre trésor de guerre, termine Jérémie en appuyant fortement sur la première personne du pluriel.

Lepré-Sident le considère avec solennité puis lui pose sur l'épaule une main lourde de sens.

— Mon cher ami, dit-il d'une voix grave, vous rendez là, à votre pays, vos compatriotes et moi-même, sans parler du reste de l'humanité, un service que rien ne pourra jamais reconnaître. Dites-moi la fonction que vous voulez exercer dans l'Etat, elle est à vous.

Jérémie a un large sourire.

— Rien ne me plairait plus que d'être votre conseiller occulte, monsieur le président, répond-il.

Lepré-Sident a un sursaut.

— Mon conseiller occulte, répète-t-il d'un ton embarrassé ; ah, diable ! C'est que, voyez-vous, cher ami, je suis moi-même le conseiller occulte d'un conseiller occulte.

— Eh bien, justement ! réplique Jérémie dont le sourire s'élargit ; plus nous serons de conseillers occultes, mieux nos secrets seront gardés.

Lepré-Sident le dévisage longuement, puis hoche la tête.

— Allons ! dit-il jovialement ; on fera quelque chose de vous, mon cher Jérémie. Et je crois que vous allez m'être fort utile.

— J'en suis d'autant plus persuadé, assure Jérémie, que j'ai étudié de très près les diverses actions que vous avez entreprises pour améliorer les « Conditions socio-économiques dans les territoires européens, après le dernier conflit ». Vous avez de véritables trouvailles de génie, mon cher président.

Et de citer des paragraphes entiers du livre de James Radigan O'Neill qu'il n'a pourtant eu que quelques secondes entre les mains.

— Nous l'avons quand même bien mis au point, dit Gli en se rengorgeant.

Ceci n'est qu'une image, bien entendu, puisque Gli n'a ni gorge ni voix. Je devrais écrire, en fait, que « son kauma se cybélise » mais ça vous avancerait à quoi ?

Lepré-Sident se rengorge, lui aussi, tandis que Jérémie poursuit avec feu.

— Ah ! Ce marché noir officiel des préservatifs pour renflouer les caisses des allocations familiales, quelle idée magistrale ! s'exclame-t-il ; et la substitution des impôts qui oblige chaque citoyen à verser au fisc ce qu'il estime que son voisin devrait payer à sa place, un chef-d'œuvre ! Dans toutes les décisions que vous avez prises, monsieur le président, je n'en ai trouvé qu'une qui m'a paru, disons : quelque peu discutable.

Le président prend un air inquiet, un rien agacé.

— Ah oui ? Vraiment ? Et laquelle ? demande-t-il d'un ton plutôt frisquet.

« Il en remet, Jérémie, il en remet, gémit Glo ; s'il prouve au président qu'il a plus de génie que lui, il va se faire foutre à la porte avant d'être entré en fonction ! »

— Vos mesures en ce qui concerne le clergé aussi bien séculier que régulier, répond Jérémie ; vous avez laissé chacun libre d'avoir ou non la foi, de se faire ou non curé ou moine. Résultat : le pays ne compte plus aujourd'hui que quelques dizaines de prêtres. Encore sont-ils généralement déconsidérés par leurs mœurs assez dissolues.

— Eh bien ? Qu'y puis-je ? grommelle le président, de plus en plus mécontent ; si la vocation religieuse de nos compatriotes a pratiquement disparu, je ne vois pas comment je pourrais la ressusciter de ses cendres. Ni pourquoi, d'ailleurs !

— Mais il ne s'agit pas de vocation, monsieur le président, insiste Jérémie ; il fallait faire — et il n'est pas trop tard pour s'y mettre — de la prêtrise un service ecclésiastique obligatoire, exactement comme le service militaire, remplir les presbytères et les monastères de la même manière que vous avez rempli les casernes !

— Et à quoi diable cela aurait-il servi ? demande Lepré-Sident avec un regard étonné.

— A deux choses. D'une part, avec les curés de paroisse et leurs confessionnaux, où tout un chacun aurait été obligé de se rendre régulièrement, vous obteniez autant d'informateurs clandestins que vous en vouliez et vous pouviez tout savoir sur l'état d'esprit de la population. D'autre part, grâce aux

moines et à l'art qu'ils pratiquent depuis des siècles d'accumuler des donations, des successions, des héritages, que sais-je, vous les laissiez peu à peu reconstituer le trésor des congrégations. Et, une fois reconstitué, ce trésor, vous le confisquiez et vous le transformiez, le plus légalement du monde, en Trésor Public.

Lepré-Sident reste un instant silencieux puis part d'un énorme éclat de rire.

— Jérémie, mon vieux, crie-t-il, vous êtes un sacré bougre ! Déjà vous m'apportez, comme trésor de guerre, le contenu des coffres de Van... Bon, bon, restons discrets ! Et maintenant, vous me donnez le moyen de transformer les curés en indicateurs et les moines en percepteurs ! C'est fantastique ! Où allez-vous chercher tout ça ?

— Dans ma tête, monsieur le président, répond modestement Jérémie.

— Dans ta tête et tout ce que nous y avons mis, rectifie Gli avec un peu d'irritation ; mais c'est égal, mes bons amis. En entendant des choses pareilles, je constate que nous avons rudement bien travaillé, tous les trois. Et je commence à penser que Gla a raison et qu'il faut laisser Jérémie trouver librement le moyen d'empêcher cette VIe Guerre Mondiale. Maintenant, je l'en crois capable !

CHAPITRE IX

La remontée de l'avenue de l'Opéra n'est pas une petite affaire. Car, outre qu'elle est creusée par endroits de profondes excavations où la Rolls-Royce se comporte à peu près comme une chenillette, elle est barrée tous les cent mètres par des chicanes de béton armé défendues par des mitrailleuses lourdes.

Comme Jérémie s'étonne de ce luxe de précautions, Lepré-Sident se met à rire.

— Mon cher, dit-il, nul ne sait, à l'heure actuelle, qui gouverne la France ni où se trouve ce gouvernement, s'il existe. Mais il se fait que, sous le titre, pourtant bien modeste, d'Administrateur Réviseur des Biens Résiduels de l'Etat, A.R.B.R.E., j'ai attiré l'attention sur moi et, par conséquent l'envie. Il faut donc que je me protège. Je ne m'en plains pas, remarquez-le bien. Je préfère être un point de mire et même, à l'occasion, une cible que de passer inaperçu.

Il avale une nouvelle gorgée d'un vieux calva vingt ans d'âge dont il n'a cessé d'écluser, depuis tout à l'heure, des quantités impressionnantes, imité d'ail-

leurs en cela par Jérémie à qui, comme l'on sait, l'alcool ne peut plus faire le moindre effet.

— Mais, ricane Lepré-Sident, c'est le cas ou jamais de dire que l'A.R.B.R.E. cache la forêt ! Si vous saviez combien d'éminents personnages se dissimulent derrière moi ! Si vous saviez qui occupe, en ce moment même, la Basilique du Sacré-Cœur, l'Arc de Triomphe, le Palais-Royal, l'Hôtel de Ville ! Si vous saviez qui loge au Louvre, qui donne des fêtes sardanapalesques au Jardin des Plantes ou sur la place des Vosges ! Il y en a même un qui s'est adjugé, s'il vous plaît, la colonne Vendôme ! Il faut dire qu'il est de petite taille et que son personnel est essentiellement composé de nains, mais quand même !... Ah ! Nous voici arrivés !

La façade de l'Opéra brille devant nous de tous ses feux. Il ne s'agit pas de lumières électriques, bien sûr. Tout ce que l'on a pu rassembler comme lumignons, lampes à pétrole ou à acétylène, quinquets, lampes-tempête, lanternes sourdes, pots à feu, torches, brûle avec ensemble en dégageant une fumée épaisse et nauséabonde qui ne paraît pas un instant offusquer les narines de Lepré-Sident.

On en a mis partout, dans les bras des danseuses qui composent le groupe de Carpeaux, sur les statues qui décorent les sept arcades menant au vestibule, sur la loggia du premier étage, au-dessus des bustes en métal doré qui se trouvent entre les colonnes, dans le giron de la Pythonisse en bronze du vestibule et jusque dans les mains des Gardes Républicains qui font la haie tout le long du grand escalier.

En remontant celui-ci, Lepré-Sident, d'un geste

gamin, en fait tomber deux, au passage, d'un simple geste de la main. Les gardes basculent en arrière, rebondissent le long des marches en perdant des morceaux à chacune et finissent par aller s'étaler en bas comme des pantins disloqués.

— Les malheureux ! s'exclame Madeleine, indignée ; mais que vous ont-ils fait, Jules, pour que vous les traitiez ainsi ?

Lepré-Sident tourne vers elle un visage hilare et quelque peu congestionné.

— Des figures de cire, explique-t-il en riant pesamment ; beaucoup moins onéreux que des gardes de chair et d'os et infiniment plus disciplinés. L'ennui, c'est que si on leur laisse une torche entre les mains trop longtemps, ils fondent.

Nous traversons le grand foyer, tout aussi flamboyant, mais dont les glaces de Saint-Gobain et la voûte en mosaïque ont été pulvérisées par des balles. Trois des gardes qui précèdent Lepré-Sident ouvrent à deux battants une des portes qui donnent sur la salle.

— Oh ! s'exclament à la fois mais sur des tons différents, Madeleine, Tanit et Jérémie.

La salle est pleine. Ses deux mille cent cinquante-huit fauteuils sont occupés, depuis le parterre jusqu'au dernier des cinq étages de loges. Et ces deux mille cent cinquante-huit spectateurs gardent une immobilité impressionnante, la tête tournée vers le rideau rouge baissé là-bas sur la scène.

— Amusant, non ? ricane Lepré-Sident ; on peut dire que, chez moi, on joue tous les soirs à bureaux fermés, ce qui n'était pas toujours le cas autrefois. Et puis, ces clients-là sont d'un sage, d'un discret. Je

n'ai qu'un reproche à leur faire : ils n'applaudissent jamais. Mais, au moins, ils ne sifflent pas.

En descendant l'allée centrale qui conduit vers la fosse d'orchestre et la scène, il donne au passage, des bourrades ou des chiquenaudes à ceux des spectateurs qui se trouvent le plus près de lui. Certains s'affalent, le front en avant. D'autres perdent qui un bras, qui une tête.

— Toujours de la cire, explique Lepré-Sident en riant à gorge déployée ; j'ai fait venir toutes les figures que contenaient le musée Grévin et celui de Mme Tussaud, à Londres, et je les ai assis là, au petit bonheur la chance, sans me soucier du protocole.

C'est le moins, en effet, que l'on puisse dire. Coluche voisine avec le duc de Guise et Yannick Noah avec Mirabeau. Danton a passé un bras autour des épaules de Catherine Deneuve qui ne semble pas s'en offusquer, pas plus que Marie-Antoinette ne paraît étonnée d'être assise entre Mitterrand et Henri VIII.

— Ça meuble joliment, non ? demande Lepré-Sident en se tournant vers Jérémie. Et puis, comme j'ai fait dresser ma table sur la scène, j'ai un peu l'impression d'être le Roi-soleil au moment de son grand couvert, quand il mangeait en présence de toute sa cour.

Il frappe dans ses mains. Le rideau, aussitôt, se soulève et une immense table apparaît, surchargée de candélabres et entourée de laquais en perruque et habits à la française.

— Il y a quand même quelque chose de commun chez tous les Français, dis-je à Gli ; c'est, malgré leurs innombrables révolutions et l'attachement

qu'ils affichent, depuis quelques siècles, pour la république, le goût immodéré qu'ils ont gardé pour les fastes de l'Ancien Régime.

— Ainsi que pour les mœurs décadentes de l'antiquité, ajoute Gli d'un ton pincé ; regarde-moi ça !

« Ça », c'est un bataillon de petits rats qui viennent de surgir en tourbillonnant avec grâce du foyer de la danse. Elles portent des bouteilles, des plats, des corbeilles de fruits et posent le tout sur la table avec de légères pirouettes et des révérences charmantes, révélant ainsi, à chaque pas, que, sous leur tutu, d'ailleurs réduit au minimum, elles ne portent pas un fil.

Lepré-Sident darde des yeux rubescents sur les petites fesses ainsi découvertes. Jérémie a l'air d'un renard lâché dans un poulailler et qui n'a plus qu'un souci : savoir par qui commencer. Madeleine détourne chastement les yeux tandis que Tanit les ouvre tout grands au contraire et semble prendre un réel plaisir au spectacle. Il est vrai qu'à Carthage, la bisexualité était monnaie courante.

Quand toutes les coupes sont pleines, Lepré-Sident se lève, non sans une certaine difficulté, et, d'une voix à la fois puissante et pâteuse, s'exclame :

— Buvons, mes amis, buvons au triomphe de notre cause !

Il vide d'un trait son verre que remplit aussitôt le petit rat le plus proche.

— Buvons, reprend Lepré-Sident, à la présence parmi nous de l'héroïque commandant Jérémie — que, soit dit en passant, je fais à l'instant même général — à l'arme qu'il a découverte au péril de sa

vie et qui va faire de nous les maîtres du monde. Buvons...

Nouveau petit rat, nouvelle coupe.

— ... au trésor de guerre que le général Jérémie a si généreusement remis entre nos mains pour assurer notre victoire.

A cet instant, la toile de fond de la scène qui, jusqu'ici était d'un gris neutre est soudain remplacée par un décor représentant un palais d'un style assyrio-sumérien entouré par les flammes.

— Buvons à l'écrasement de nos ennemis, quels qu'ils soient, poursuit Lepré-Sident qui commence à avoir un sacré cheveu sur la langue ; qu'ils soient détruits comme Babylone l'a été autrefois par... par les...

— Par les Hittites, souffle Jérémie.

— Quel bon élève, quand même, souffle Gli avec fierté.

— Par les Hittites, répète Lepré-Sident ; mais, pour atteindre ce résultat, nous allons avoir besoin de toutes les énergies, tous les courages, toutes les abnégations et tous les fonds de tiroir de la nation. Buvons à elle et à ses bas de laine. Buvons aux écus enterrés dans les champs, aux lingots enfermés dans les coffres, aux triples rangées de perles qui pendent au cou de nos compagnes, buvons au fric dont nous allons avoir vachement besoin pour faire la guerre dont il est le nerf.

— Je me demande si son éloquence ne devient pas un peu flottante, remarque Glo.

— C'est sur le champagne qu'elle flotte, répond Gli d'un ton acide.

— Bref, buvons ! dit Lepré-Sident en se laissant

lourdement retomber sur sa chaise tandis que, derrière lui, le décor change à nouveau.

Il montre cette fois « La Marseillaise » de Rude, telle qu'elle figure sur l'Arc de Triomphe, le visage tendu, la bouche ouverte sur un chant que l'on entendrait presque s'il n'était tout à coup remplacé par une voix tonnante :

— Jules ! crie-t-elle ; ton règne est fini et le nôtre commence ! La secte ultra-secrète qui vivait jusqu'ici dans les souterrains d'une île de l'océan Indien est sortie des profondeurs de la terre et va étendre son pouvoir sur toute la planète.

— Je me demandais aussi quand ils entreraient en scène, ceux-là, murmure Glo d'un air rêveur.

— En scène, c'est le cas de le dire, fait Gli, sarcastique.

Car le décor vient une fois de plus de changer. Une salle monumentale apparaît, pleine de gens à barbe frisée qui, le verre en main, sont en train de regarder les trois inscriptions flamboyant sur les murs.

MANE THECEL PHARES

— Qu'est-ce que c'est que ce machin-là ? demande Lepré-Sident avec un hoquet sonore.

— Livre de Daniel, V, verset vingt-cinq à vingt-huit, répond Jérémie en fronçant les sourcils.

— Comme Balthazar en son palais, poursuit la voix tonnante, tu as été pesé, compté et divisé et trouvé trop léger pour exercer le pouvoir. Et nous sommes tous rassemblés ici pour le prendre à ta place.

Ces derniers mots suffisent à dégriser en partie Lepré-Sident qui se dresse d'un bond et regarde autour de lui d'un air menaçant.

— Que l'on trouve ce contestataire et qu'on l'amène ici, à mes pieds ! ordonne-t-il ; général Jérémie, je vous charge personnellement de...

— Levez-vous, frères, l'heure est venue ! gronde la voix.

Et, comme un seul homme, toute la salle de statues de cire se dresse et les spectateurs des premiers rangs se mettent lentement à avancer vers la scène. Madeleine pousse un cri et se cache le visage dans ses mains. Tanit a un sourire indéchiffrable. Jérémie secoue la tête quand il voit les gardes se masser au bord de la scène et braquer leurs mitraillettes sur la foule qui progresse.

— Ne tirez pas ! crie-t-il ; vous ne voyez donc pas que ce ne sont que des...

— Des zombies ! Parfaitement ! ricane la voix tonnante ; vous voyez, tous, combien sont grands les pouvoirs de notre secte. Nous avons réussi à infuser la vie dans ces corps artificiels et rien ne peut les arrêter.

Les gardes ouvrent le feu tous à la fois. Aussitôt, cela gicle dans tous les sens, des bras, des mains, des jambes, des têtes de cire. Mirabeau, Camille Desmoulins, Robespierre et Danton perdent la leur pour la deuxième fois. Louis XI s'écroule sur Charles VII. Roland, qui doit se croire à Roncevaux, perd à la fois son cor et une partie de son corps. Joséphine éclate en miettes. Tristan et Yseult se ratatinent sur le sol, toujours tendrement enlacés.

La voix tonne de plus belle.

— Vous allez tous périr, maudits, et toi Jules en premier, massacrés, étouffés, écrasés par ces figures de cire qui symbolisent la France de jadis, de naguère, d'hier et d'aujourd'hui. Et nous nous chargerons de faire celle de demain.

— Général ! hurle Lepré-Sident ; faites quelque chose, trouvez un moyen.

— Je n'en vois qu'un, dit Jérémie en s'emparant d'un des candélabres qui se trouvent devant lui et en le projetant au milieu des pensionnaires du musée Grévin ; faites tous comme moi, vite !

Les candélabres pleuvent parmi les formes cireuses qui, tout à coup, se décomposent, se liquéfient, se répandent sur le sol en de petites mares d'où montent des flammes fuligineuses et des tourbillons de fumée. Le feu se répand bientôt à une vitesse foudroyante, monte à l'assaut des loges, lèche les huit colonnes qui soutiennent la coupole et le grand lustre de six tonnes dont les pendeloques éclatent, une à une, avec un bruit cristallin.

— Nous allons tous mourir brûlés vifs ! crie Madeleine, folle de terreur.

— Non pas, assure Jérémie en regardant autour de lui ; dans toute scène de théâtre, il y a une trappe qui permet aux acteurs d'apparaître ou de disparaître selon les nécessités de la mise en scène. Il suffit de trouver cette trappe et le levier qui la commande. Attendez-moi.

Il s'en va farfouiller dans les coulisses envahies par la fumée et découvre très vite ce qu'il cherche.

— Cramponnez-vous ! crie-t-il en appuyant sur le levier.

Le temps qu'il revienne sur scène et la table, les

convives, les petits rats et les gardes se mettent à s'enfoncer peu à peu dans le sol. Jérémie les rejoint d'un bond sur la plate-forme qui continue à descendre avec une sage lenteur.

— Et nous allons loin, comme ça, général? demande Lepré-Sident qui semble avoir recouvré une partie de sa lucidité.

— Je ne sais pas trop, monsieur le président, répond Jérémie en se grattant la tête ; si ma mémoire est bonne, il y a quatre ou cinq sous-sols à l'Opéra. Puis on arrive à une rivière souterraine. C'est bien le diable si elle ne nous mène pas quelque part.

— Mais où va-t-il chercher tout ça ? demande Gli, éberlué ; je ne me souviens pas qu'il ait lu un ouvrage sur l'Opéra.

— N'oublie pas qu'il a été gangster, rappelle Glo ; et que, par définition, les gangsters en savent un bout sur l'underground.

La plate-forme s'immobilise enfin. Un clapotis d'eau nous parvient dans l'ombre. Les gardes projettent devant eux le rayon de leur torche. La rivière est là, en effet, si l'on peut parler de rivière devant ce filet d'eau putride où flottent des débris immondes. Il est heureusement bordé par une banquette cimentée sur laquelle toute la troupe va pouvoir s'engager à la queue leu leu.

— Suivez-moi, dit Jérémie en s'emparant de la torche d'un garde ; et faites attention : ça glisse !

— On dirait que vous connaissez le quartier, général ! ricane Lepré-Sident ; il est vrai que la rue de la Paix n'est pas loin, cette rue de la Paix où se trouvent les coffres souterrains de Van Pels et...

— Monsieur le Président ! interrompt Jérémie d'un ton de reproche.

— Et où comptez-vous nous conduire ainsi ? insiste Lepré-Sident.

— Je ne vois que deux issues possibles, répond Jérémie ; ou bien la Seine mais, comme vous le savez, elle est mal fréquentée. Ou les caves de la Bibliothèque Nationale.

— Et vous connaissez le chemin pour vous y rendre ?

— Comme ma poche ! Il suffit de descendre l'avenue de l'Opéra jusqu'à la rue des Petits-Champs, de remonter ensuite la rue de Richelieu sur quelques centaines de mètres et nous serons rendus. Nous ne risquons d'ailleurs pas de nous perdre. Comme vous le voyez, les égouts que nous suivons portent les mêmes plaques que les rues qui nous surplombent.

— Et oserais-je vous demander, mon cher général, comment vous avez découvert tous ces itinéraires ?

Jérémie a un petit sourire de coin.

— Voyez-vous, monsieur le président, il m'est arrivé, à certaines périodes de ma vie... aventureuse, d'avoir besoin d'un abri sûr. Et je n'en connais pas de meilleur que celui où je vous emmène : depuis plusieurs dizaines d'années, plus personne n'a jamais mis les pieds à la Bibliothèque Nationale.

CHAPITRE X

Curieux endroits que les égouts ! Je ne parle ni de leur odeur ni de leur atmosphère mais de cette disposition régulière qui en fait, d'une certaine manière, le décalque de la ville qui se trouve au-dessus. Un décalque ignoble, innommable qui n'est même pas l'envers du décor mais la tripaille d'une civilisation.

Tout ce que les grandes villes terrestres ont pu avoir, dans le passé, d'arrogant, de splendide, de prestigieux se retrouve ici, mais en noir et, en quelque sorte, en négatif. Le luxe, le clinquant, le faste, la magnificence aboutissent à ces couloirs puants, ces ruisseaux putrides. Aucun homme, si grand, si puissant soit-il, ne peut éviter d'apporter, chaque jour, sa quote-part à cette infection. La femme la plus belle, la plus coquette, la plus raffinée y laissera, elle aussi, un peu d'elle-même. Les banquets somptueux, les réceptions de grand standing se terminent toujours, sous une forme ou sous une autre, dans ces cloaques. Et il n'est pas jusqu'aux amants qui n'y ajoutent leur contribution.

Or ceci, qui devrait les faire frémir, ne semble pas

un instant affecter les Terrestres. Ils circulent d'un pas léger dans leurs avenues élégantes, leurs quartiers résidentiels sans paraître songer qu'à quelques mètres sous leurs pieds se trouve une partie d'eux-mêmes, et non la moindre, que le pavé ou l'asphalte qu'ils foulent n'est, en somme, qu'une pellicule assez mince qui les sépare d'un autre aspect de leur vie.

Ils l'ignorent, ou l'oublient, tout comme ils veulent oublier que, sous les quelques millimètres de matière organique qui enveloppent leur corps, se trouve une stupéfiante et confondante machinerie d'organes d'où surgira un jour, inéluctablement, leur mort. Le Terrestre la porte en lui comme sa ville charrie ses déchets, aussi délibérément inconscient de l'une que des autres. Et il ne prend conscience du phénomène que le jour où une plaque d'égout se soulève devant lui ou qu'une crampe brusque lui tord les entrailles. Si bien que le Terrestre vit, en quelque sorte, à la surface des choses et de lui-même, ce qui justifie l'admirable pensée du cher Paul Valéry (En voilà un à qui nous n'avons jamais rien eu à apprendre ! Au contraire, c'est lui qui nous en a appris) : « Ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau. »

— C'est l'approche de la Bibliothèque Nationale qui t'inspire des pensées aussi austères ? intervient Glo.

— Peut-être, dis-je ; mais je me demandais aussi si, en lâchant notre Jérémie parmi les sept à huit millions de volumes que contient ladite bibliothèque et, avec le pouvoir de lecture et de mémorisation instantanées dont il dispose, nous n'allions pas en faire un véritable monstre.

— Un Terrestre peut-il devenir trop savant ? s'exclame Gli.

— Je n'en sais rien, dis-je ; ce serait en tout cas le premier cas de l'espèce, avec Pic de la Mirandole, et il faut dire que les connaissances humaines se sont quelque peu étendues depuis lors. Supposons un instant qu'à force d'alimenter son génie, Jérémie finisse par... devenir aussi génial que nous.

— Absurde ! s'exclame Gli ; il aura toujours, par rapport à nous, l'inconvénient d'avoir un corps.

— Je ne suis pas certain, murmure Glo, qu'avoir un corps soit dans tous les cas un inconvénient.

Il faut dire, à sa décharge, que plusieurs petits rats au fessier d'angelot joufflu se trouvent à deux mètres de nous.

— Je ne vois pas, dit Gli aigrement, l'importance que l'on peut attacher à ces massifs musculo-adipeux de la partie inférieure du bassin qui ne servent, somme toute, qu'à s'asseoir.

— Il faudra quand même, murmure Glo, que j'essaie un jour de t'expliquer ce que...

— Taisez-vous ! dis-je ; nous sommes arrivés.

Jérémie s'est en effet arrêté devant une porte métallique rongée par la rouille. Il tire de sa poche une petite clé plate et l'introduit dans la serrure qui s'ouvre sans un bruit, de même que la porte dont les gonds ne grincent même pas.

— Du matériel soigneusement entretenu, murmure Lepré-Sident d'un ton un peu sarcastique ; vous venez donc souvent ici, mon cher général ?

— Cela dépend des périodes, répond Jérémie.

— J'aurai peut-être la chance de rencontrer quelques membres de votre réseau ?

Une ombre passe sur le visage de Jérémie.

— Je ne sais pas si ce sera une chance, répond-il ; mais si, d'aventure, nous tombions sur des gens de ma connaissance, je vous prierais respectueusement, monsieur le Président, de vous tenir à carreau et vos gardes aussi.

Sans attendre la réponse, il s'engage, suivi de la petite troupe, dans un long couloir voûté qui sent la poussière et le vieux papier. Au bout de ce couloir, un escalier en colimaçon débouche dans une salle basse entièrement tapissée de livres.

— L'Enfer, dit Jérémie en promenant le rayon de sa torche autour de lui.

Lepré-Sident sursaute.

— Comment ! s'exclame-t-il d'une voix étranglée ; il existe donc ?

— Nous ne parlons pas de la même chose, dit Jérémie avec un sourire poli ; ce qu'on appelle « l'Enfer », à la Bibliothèque Nationale, c'est l'endroit où sont rangés les livres qui... les livres que... bref, les livres à ne pas mettre entre toutes les mains.

— Chouette ! Des pornos ! On va se rincer l'œil ! crient plusieurs petits rats en se précipitant vers les rayons.

Lepré-Sident les considère d'un œil à la fois indulgent et lubrique.

— Ah ! Jeunesse ! soupire-t-il ; quel enthousiasme, quel feu, quel allant ! Et que c'est beau, cet appétit de culture ! Je crois, mon cher général, que je vais m'arrêter ici pendant quelques minutes. Nous avons bien mérité un instant de détente, non ?

— Et comment ! s'exclame Tanit, déjà penchée sur un in-quarto relié plein cuir et qui contient

beaucoup plus d'illustrations que de textes ; venez voir, fillettes, comme c'est joli, ces pas de quatre et ces entrechats !

De leur côté, les gardes se hâtent d'élargir le champ de leurs connaissances avec l'aide d'autres petits rats, perchées sur leurs genoux et dont les jolies frimousses rosissent peu à peu.

Madeleine s'approche de Jérémie, les yeux baissés.

— Et vous, Jérémie, qu'allez-vous faire ? demande-t-elle dans un souffle.

— Je vais aller faire un petit tour là-haut, répond Jérémie.

— Je vous accompagne.

— Pas question ! Je risque de faire de mauvaises rencontres. Restez donc ici, avec ce joli monde, et mêlez-vous à leurs jeux si cela vous chante.

Madeleine relève lentement les paupières et lui jette un coup d'œil indiciblement langoureux.

— Vous savez bien qu'il n'y a qu'un jeu que j'aimerais jouer, murmure-t-elle, et c'est avec vous seul, Jérémie.

— Fichtre ! s'exclame Glo ; c'est une déclaration en règle, ça ! Qu'est-ce qui lui prend, à notre pudique et vertueuse Madeleine ?

— Elle doit trouver qu'entre Tanit et les petits rats, Jérémie est un peu trop soumis à la pression de la concurrence, dis-je ; alors elle fait un appel d'offres public. Mais où diable court-il comme ça ?

Jérémie monte en effet quatre à quatre les marches du grand escalier qui mène à la salle de travail du département des Imprimés. Il y entre en trombe, soulevant autour de lui un nuage de poussière, et se

dirige vers un des rayons. Après quelques instants de recherche, il enlève deux ou trois volumes, passe la main derrière eux puis, avec un sourire ravi, ramène un petit parallélépipède d'une dizaine de centimètres de long sur quatre de large et trois d'épaisseur. Sous le rayon de sa torche, l'objet émet un éclat singulier.

— Un lingot d'or, dit Gli ; c'est sans doute ici que se trouve le magot du gangster Jérémie.

— Alors pourquoi a-t-il caché les diamants dans le ventre du zouave du pont de l'Alma ? demande Glo.

— Parce que, comme tous les bons hommes d'affaires, il ne voulait pas mettre tous ses œufs dans le même panier, dis-je ; mais, s'il a un lingot derrière chacun de ces huit millions de volume, Jérémie est fabuleusement riche.

— A quoi cela peut-il bien lui servir, puisqu'il n'y a pratiquement plus rien à acheter sur cette planète ? ricana Gli.

— Tu sais bien que les Terrestres ont le goût de la possession même si elle n'implique pas nécessairement la jouissance. Et, pour beaucoup, c'est la même chose avec leurs femmes, dis-je ; mais qu'est ceci ?

Ceci, sont deux rayons de torche qui viennent de se poser, en s'entrecroisant, sur le lingot qu'ils font étinceler de mille feux. En même temps, deux ricanements gras, et même adipeux, s'élèvent en deux points différents de la salle.

— On savait bien qu'on finirait par te retrouver, Jéjé, dit une voix éraillée.

— Même qu'on faisait la planque ici depuis une paye, ajoute une autre voix identiquement éraillée.

Nous n'avons pas besoin d' yeux, ni même de lumière, pour reconnaître le veston à carreaux rouges et verts sur fond noir de Riri et celui, à carreaux noirs et jaunes sur fond rouge, de Polo. Les deux truands se trouvent à une dizaine de mètres l'un de l'autre, chacun dissimulé derrière une des colonnes de fer qui soutiennent la coupole de la salle. Ils ont une torche électrique dans la main gauche et, dans la droite, un pistolet de gros calibre.

— T'es plutôt sur le cul de nous voir là, pas vrai, Jéjé ? ricane Polo, à moins que ce ne soit Riri ; faut dire qu'en ne te trouvant pas à l'hosto, cette noye, on est retourné voir Julie, ta langouste, et cette fois on lui a travaillé les roberts, toujours au fer à friser.

— Même que maintenant, on dirait deux chaussettes de facteur en service d'été, précise Riri, à moins que ce ne soit Polo ; ce coup-ci, c'est plus la peine de la remettre sur le turf, Jéjé : elle ferait du tort au biseness. Elle s'est bien défendue, remarque, mais elle a quand même fini par nous bonir qu'on avait une chance de te trouver icigo. Tu parles qu'on s'est fendu la pêche ! Jérémie à la Bilbothèque Nationale, sans charre !

— Bibliothèque, fleur de nave ! corrige Jérémie d'une voix sèche ; tiens ! Voilà de quoi lire !

D'un geste violent mais précis, il projette devant lui le lingot qu'il tient à la main. Un choc sourd, une plainte, une des torches s'éteint dans un fracas de verre brisé tandis qu'un objet pesant tombe sur le sol.

— Merde ! Il m'a eu en pleine poire ! gémit Riri — ou Polo — à qui il doit manquer plusieurs dents de devant si l'on en juge par sa diction chuintante.

— Et ton feu ? T'as pas lâché ton feu quand même, dis, baluche ? crie Polo — ou Riri.

— Che le fois blus, répond l'autre d'une voix lamentable ; che fois blus rien t'abord. Ch'ai du raifiné plein les châffes.

D'un geste du bras, Jérémie fait basculer toute une rangée de livres et une pile de lingots apparaît. Il en saisit un, le soupèse et, de toutes ses forces, l'expédie dans la direction du deuxième truand. Il est dit que Polo et Riri font toujours tout pareil : même choc sourd, même plainte, même fracas de verre brisé, même chute d'un objet pesant sur le sol et même voix plaintive.

— Il m'a eu, moi auffi, che fif de pude ! crie la deuxième victime de Jérémie.

— Et attendez, ce n'est qu'un début ! gronde ce dernier en saisissant d'autres lingots ; ah ! Vous vouliez du jonc, les branleurs ! Eh bien, tenez ! En voilà ! En voilà encore ! Et encore ! Et encore !

A chaque « encore ! », c'est un nouveau choc, une nouvelle plainte d'un côté comme de l'autre. Car Jérémie alterne son tir et lapide — on devrait, en l'occurrence, dire « auripide » — ses deux adversaires avec une précision stupéfiante.

— Il y voit presque aussi bien que nous dans le noir, remarque Gli ; faudrait-il croire que son génie l'a rendu nyctalope, en plus du reste ?

— Rappelle-toi le coup d'œil d'aigle que nous avions donné à Bonaparte, dit Glo ; ça n'a duré qu'un temps d'ailleurs : il est devenu bigleux dès qu'il s'est transformé en Napoléon.

De nouveaux gémissements s'élèvent aux deux

endroits où les lingots continuent à s'abattre avec des bruits de plus en plus mous.

— Rengrâchie, Jéjé, rengrâchie ! supplie une voix lamentable ; du es en drain te nous boufiller, ch'est cha que du feux ?

— Et alors ? ricana Jérémie en poursuivant son tir à coups de mortier cent carats ; cannez, lopailles, cannez ! Claboter sous un tas de jonc, c'est pas le pied pour des arsouilles ?

Le silence revient enfin dans la salle de travail qui ne fut jamais mieux nommée. Deux monticules de lingots s'accumulent sur les formes sanguinolentes de ceux qui furent Polo et Riri, paix à leurs âmes dérisoires.

— Et maintenant, que va-t-il faire ? demande Gli en observant Jérémie, debout au milieu du monceau de livres qu'il a répandu autour de lui ; une pareille violence me fait mal augurer de ce qu'il pourra entreprendre pour préserver la paix.

— La violence ? Quelle violence ? demande Glo d'un ton moqueur ; regarde-le, ton foudre de guerre, regarde ce qu'il fait !

Jérémie, qui tenait un volume à la main et s'apprêtait à le lâcher, jette un coup distrait au titre et sursaute.

— Tiens ! Ce fameux Descartes, murmure-t-il ; depuis le temps qu'on dit que les Français sont cartésiens, ça vaudrait peut-être le coup de vérifier... Voyons... « Discours de la méthode de bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences ; plus la Dioptrique, les Météores et la Géométrie qui sont des essais de cette méthode »... Eh ! Ça mérite sans doute un coup d'œil, ce truc.

Un « coup d'œil » est exactement l'expression qui convient. De l'extrémité du pouce, Jérémie fait défiler devant lui, les trois cents pages du volume, puis le referme en hochant la tête.

— Oui, dit-il, ce n'est pas trop mal vu. Mais il y a quand même des points sur lesquels... Tiens ! Et celui-là, un autre Descartes, mais en latin : « Meditationes de prima philosophia, in quibus Dei Existentia et animae Humanae a corpore distinctio demonstrantur. »

Nouveau coup de pouce, nouveau hochement de tête.

— Rien à dire. Il en avait dans le caberlot, le gars Descartes ! Mais attention ! Ça se discute, tout ce binz ! D'ailleurs, voilà des réfutations et des objections de Thomas Hobbes, Pierre Gassendi, Antoine Arnauld. Faut que je me les farcisse, ces gaziers !

Une heure plus tard, toujours à l'aide de sa technique du « feuilletage » à raison de cinq secondes en moyenne par bouquin, Jérémie s'est « farci », au sens propre comme au figuré, une affaire de sept cents ouvrages de philosophie qui vont, en gros, des pré-socratiques aux post-heideggeriens. Il secoue lentement la tête.

— Marrant, dit-il ; pour avoir du chou, ils ont du chou, ces gnasses ! Pour tartiner comme ça, faut pas être un sous-développé du carafon.

— Ça cafouille de nouveau au niveau de l'expression verbale, dis-je à Glo.

— Peut-être un peu de surmenage, je vais voir, répond celui-ci en se glissant dans le rhinencéphale de Jérémie.

Un instant plus tard, ce dernier reprend dans un style plus soutenu :

— Mais, dans tout cela, dans ces monuments, ces palais, ces cathédrales de l'intellect humain, pas l'ombre d'une réponse à la question fondamentale de l'homme, la seule, somme toute, qui mérite d'être posée : comment faire pour être heureux ? Zénon d'Elée et Thalès de Milet se le demandaient déjà il y a plus de deux mille ans... et nous nous le demandons toujours. Or une philosophie qui ne sert pas d'abord à rendre les gens heureux n'a aucune espèce d'utilité. Que faire ? Essayer les romans peut-être ? L'approche affective du problème du bonheur sera-t-elle plus efficace que son approche rationnelle ?

Il s'enfonce dans la section « Romans » et en ressort longtemps après, l'air plus préoccupé que jamais.

— La recette n'est pas là non plus, soupire-t-il ; ils ne parlent d'ailleurs pas de bonheur mais d'amour en s'imaginant que c'est la même chose. Or il tombe sous le sens que cette psychose obsessionnelle — à moins que ce ne soit une manie délirante, les débats sont ouverts — qu'on appelle « amour » est bien incapable de procurer plus de quelques instants de bonheur à l'homme, instants qu'il paiera d'une interminable série de désespoirs, de regrets, de haines ou, ce qui est pire encore, de solitudes. Donc la recette du bonheur ne se trouve ni dans la tête ni dans le cœur de l'homme. Alors où ?

Un faible écho de rires et de piaillements suraigus nous parvient tout à coup depuis les profondeurs de « l'Enfer ». Jérémie hoche la tête.

— Est-ce là, la solution ? Pour être heureux, tirons un coup... Ou dix, ou cent, ou mille, de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins, comme disait l'autre mais dans un tout autre contexte... Oui, mais ces jeux-là ne durent guère, ne fût-ce que parce qu'ils sont limités par le temps ou par la nature. Et l'exigence de bonheur, elle, est permanente. Alors quoi ?

De nouveaux bruits montent tout à coup de « l'Enfer », comme une réponse à sa question : cris furieux, rafales de mitraillette, hurlements d'agonie. Nous nous attendons, tous les trois, à voir Jérémie bondir à la riflette avec l'œil meurtrier et le rictus viril du guerrier... Pas du tout ! Il se frappe longuement le front.

— La voilà, la solution ! s'exclame-t-il ; le voilà, l'état de bonheur permanent et indestructible qui leur est aussi naturel que le sang qui coule dans leurs veines : la guerre ! Je vais aller, de ce pas, faire part de ma découverte au président.

— Vous ne ferez rien de pareil ! crie, tout près de nous, une voix métallique ; d'abord parce que le président vient d'être démis de ses fonctions. Ensuite, et surtout, parce que vous êtes à nouveau mon prisonnier, Jérémie. Et, cette fois, croyez-moi, vous allez parler.

Devant nous, dans la pénombre de la salle de travail, se dresse une élégante silhouette en habit de soirée qui pointe sa canne d'ébène à pommeau d'ivoire en direction de Jérémie. Celui-ci plonge la main dans la poche qui devrait contenir le sceptre à radiations cosmo-magnétiques et jure comme un charretier. Le prince Bezoukov ricane :

— Inutile, mon cher ! Tanit vous l'a repris tout à l'heure sans que vous vous en aperceviez.

— Tanit ! gronde Jérémie ; mais je croyais l'avoir retournée !

— Pas assez, mon cher, pas assez, il faut croire, répond le Maître-Espion en riant ; en fait, Tanit n'a fait ce qu'elle a fait que sur mon ordre. Je ne dis pas qu'elle n'en a pas tiré en plus quelques satisfactions intimes. Mais il n'est pas mauvais, parfois, de mélanger le plaisir au devoir. Tanit ne vous a aidé à vous évader, mon pauvre Jérémie, que pour pouvoir découvrir qui étaient vos amis et où se trouvait votre quartier général. Elle a réussi en tout point, dirait-on.

— Mais... mais comment a-t-elle pu vous prévenir ? bredouille Jérémie.

Le rire de Bezoukov résonne sous les voûtes vénérables de la salle de travail.

— Son diamant, mon cher ! crie-t-il d'une voix joyeuse ; le diamant qu'elle porte enchâssé dans son nombril et dont elle a fait cadeau à cet infortuné président. C'est une pierre tout à fait authentique et d'une valeur inestimable mais qui n'en a pas moins été transformée en émetteur-récepteur. Ingénieux, n'est-il pas vrai ? Et maintenant, mon cher Jérémie, cette formule ?

Soudain, une porte s'ouvre à l'autre bout de la salle et une silhouette apparaît, celle d'un colosse au front bas, aux épaules de lutteur de foire, au torse de gorille, aux bras de bûcheron.

— Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ? gémit Glo.

— Pourquoi faites-vous un pareil boucan ?

demande le colosse d'une voix plaintive ; ce n'est plus une bibliothèque, ici, c'est un champ de foire ! Plus moyen de travailler.

— Qui êtes-vous ? demande Bezoukov, la main crispée sur le pommeau de sa canne.

— Moi ? dit l'autre en ouvrant de grands yeux étonnés ; mais je suis le savant fou, voyons !

CHAPITRE XI

Le silence qui s'établit instantanément dans la salle est si impressionnant que même Bezoukov semble perdre un peu de sa superbe.

— Que... quel nom avez dit ? demande-t-il d'un ton incertain.

— Je ne vous ai pas donné mon nom, répond l'autre ; en fait, je m'appelle Durand, avec D. Mais tout le monde m'a toujours surnommé le savant fou. Je m'y suis fait. Et puis ça vous a quand même une autre allure que Durand.

Il a une bonne tête, le savant fou, avec ses cheveux carotte qui rebiquent dans tous les sens, ses yeux de chien battu, un sourire presque timide et une voix fluette qui fait un étonnant contraste avec son allure générale de fort des Halles ou de champion de poids et haltères.

— C'est curieux, je ne me l'imaginais pas du tout comme ça, murmure Glo ; je le voyais plutôt petit, chauve, avec une barbiche et de grosses lunettes de myope, grimaçant, zozotant, bourré de tics et l'air complètement siphonné... Un savant fou, quoi, dans le style habituel des savants fous.

— Si même tes imaginations ne correspondent plus à ce que tu imagines, où allons-nous ? soupira Gli.

— Mais qu'est-ce que vous faites là ? demande Bezoukov qui a déjà retrouvé son sang-froid ; on vous croyait dans le fond d'un volcan éteint, à Hawaii.

— Eh bien justement, il était sur le point de se remettre en activité, répond le savant fou ; il y faisait de plus en plus chaud. Et puis, ces vapeurs de soufre... Alors j'ai décidé de me trouver un coin plus tranquille et je me suis souvenu de la Bibliothèque Nationale. Vous pensez ! Un endroit rêvé ! Je me suis installé dans le département des Manuscrits et, à part les souris, je ne suis dérangé par personne... jusqu'à ce que vous veniez faire tout ce boucan, ajoute-t-il d'un ton de reproche.

Le Maître-Espion se rapproche lentement de lui, en jouant de sa canne.

— Et vous poursuivez toujours vos travaux sur votre fameuse arme absolue ? demande-t-il d'une voix étrangement douce.

Le savant fou fronce les sourcils, passe une main hésitante dans sa tignasse carotte, regarde dans le vague puis se met à sourire.

— Ah ! Ça ! dit-il en haussant les épaules ; non, c'est classé depuis longtemps. Pour l'instant, voyez-vous, j'étudie le moyen de faire des croisements entre les gammaglobulines et les antiprotons. Sur le papier, ça a l'air tout simple, mais pour ce qui est des travaux pratiques... Je me demande si je ne vais pas aller m'installer à l'Ecole Polytechnique. Mais on m'a dit que, dans certains labos, ils fabriquaient des

pétards pour le 14 juillet. Alors le bruit, toujours le bruit...

— Je me moque pas mal de vos travaux actuels, coupe Bezoukov d'un ton péremptoire ; ce qu'il me faut, c'est la formule de votre arme absolue. Et vous feriez mieux de me la donner de votre plein gré. Sinon, j'ai des moyens de vous y contraindre... des moyens très désagréables, je vous assure.

— La formule ? répète le savant fou en ouvrant de grands yeux étonnés ; mais je suis tout prêt à vous la donner, ne vous énervez pas ainsi. Je dois l'avoir inscrite sur un bout de papier, mais où est ce papier, c'est une autre affaire.

Il se met à fouiller avec application dans son veston élimé et tire de ses poches, monstrueusement distendues, des poignées et des poignées de paperasses diverses qu'il pose devant lui, sur une table, au fur et à mesure, en marmonnant :

— Non. Ça, ce sont les calculs sur la polyvalence des fluides en milieu quadri-dimensionnel, ça un compte rendu d'expérience de la fusion d'un quartz rhomboédrique avec un accord parfait en la bémol majeur... Intéressant, d'ailleurs, il faudra que je m'y remette...

— La formule, par tous les diables, la formule ! crie le Maître-Espion en martelant le sol du bout de sa canne.

— Une seconde, bon Dieu ! proteste le savant fou qui continue à vider ses poches ; ah ! Tenez, la voici ! Ah non, excusez-moi, c'est un vieux compte de blanchisseuse. Il me semble même que j'ai oublié de le payer, je suis tellement distrait...

— Ah, je crois que je vais faire appeler mes

bourreaux ! gronde Bezoukov, de plus en plus nerveux.

— Un peu de patience, on y arrivera... Des notes à propos de l'influence des vents solaires sur... Non, ce n'est pas ça... Les plans d'un canon sans recul et sans projectile...

— A quoi cela peut-il bien servir ? demande Bezoukov avec dédain.

Le savant fou a un grand sourire d'enfant heureux.

— A rien évidemment. Mais je me suis tellement amusé... Et voilà ! Je l'ai trouvée, votre bon sang de formule ! Elle est écrite au dos de cette enveloppe. Mais vous me rendrez le timbre par exemple, j'en fais collection.

Le Maître-Espion jette un long regard sur la vieille enveloppe crasseuse que le savant fou vient de lui tendre et demande, d'une voix incrédule :

— C'est la formule ? La formule intégrale ?

— Il n'y manque pas une virgule, assure le savant fou.

— Et... à partir de là, qu'est-ce qu'on fait ? demande Bezoukov en tournant et retournant l'enveloppe en tous sens ; quelles sont les techniques de réalisation, les processus à suivre, la mise en œuvre de...

— Mais il ne faut rien de tout cela, mon pauvre monsieur, assure le savant fou avec un bon sourire ; c'est sur ce point que cette arme est à la fois géniale, j'ose le dire moi-même, et absolue. Car la formule se suffit à elle-même, en quelque sorte.

Le Maître-Espion fronce les sourcils.

— C'est-à-dire ? demande-t-il d'un ton impérieux ; expliquez-vous plus clairement, je vous prie.

— C'est pourtant simple. Il suffit que cette formule soit diffusée partout dans le monde, que chaque homme, chaque femme, chaque enfant, chaque vieillard en ait un exemplaire.

— Et après ? Et après ? interroge Bezoukov dont les mâchoires sont crispées par l'impatience.

— Après ? Toujours aussi simple. Chacun devra apprendre cette formule par cœur, puis la réciter matin, midi et soir, une fois à l'endroit, une fois à l'envers.

Le visage du Maître-Espion se contracte de plus en plus.

— Je comprends, ricane-t-il ; votre arme est psychologique, en quelque sorte. Je suppose que cette récitation répétée de votre formule finit par entraîner un état comateux et puis, très rapidement, la mort.

Le savant fou lui jette un coup d'œil stupéfait.

— La mort ? répète-t-il ; mais pas du tout, voyons ! Après quelques semaines de cette récitation, les hommes deviendront, au contraire, extraordinairement intelligents.

Bezoukov recule d'un pas. Son beau visage aristocratique est devenu blême.

— Intelligents, répète-t-il d'une voix rauque ; tous les hommes deviendront…

Il s'interrompt, reprend son souffle et poursuit, en martelant chaque syllabe.

— …ex-tra-or-di-nai-re-ment in-tel-li-gents, j'ai bien entendu ?

— C'est tout à fait ça.

— Et en quoi, s'il vous plaît, cela constitue-t-il une arme absolue ?

— Mais ça crève les yeux ! s'exclame le savant fou ; à partir du moment où tout le monde est intelligent, il n'y a plus de guerre possible car chacun se rendra compte que la guerre est complètement idiote.

Bezoukov respire avec peine et s'appuie sur sa canne.

— En somme, murmure-t-il d'une voix presque inaudible, vous avez inventé...

Il s'interrompt à nouveau, déglutit, enlève son huit-reflets, passe sur son front un petit mouchoir brodé qu'il vient de tirer de la manche de son habit et termine dans une sorte de râle :

— Une arme absolue... contre la guerre.

— Voilà ! Vous avez tout compris, approuve le savant fou avec un grand sourire.

Un bruit singulier s'élève dans la salle. Cela tient à la fois du claquement des castagnettes, du crissement de la scie à bois et des craquements de la membrure d'un navire, du temps de la marine à voile. Gli, Glo et moi mettons un moment à comprendre que c'est le Maître-Espion qui grince des dents. Après quoi, il éclate d'un rire sauvage qui roule en longs échos furieux sous la coupole. Et enfin, il hurle d'une voix de prophète d'Apocalypse :

— O, vous, tous les démons de l'enfer, toutes les puissances sataniques et belzébutiennes, tous les spectres hideux, tapis dans les cloaques de l'autre monde, attendant le moment béni entre tous où vous pourrez vous jeter sur les hommes changés en

charognes et vous en repaître ! Et vous, les dieux cruels, les dieux terribles, gorgés du sang et des souffrances de ces bipèdes imbéciles, vous à qui je comptais offrir, sur vos autels couverts d'entrailles, de cervelles et de cœurs, le sacrifice global et collectif de cette espèce immonde, vous tous, entendez-vous ? Les hommes vont être intelligents et nous sommes perdus.

— C'est presque aussi beau que du Shakespeare, remarque Glo avec approbation.

Ici, et sans vouloir interrompre un instant l'extraordinaire tension dramatique qui s'est introduite dans ce récit, nous voudrions éclaircir à votre intention un des mystères de l'Histoire Littéraire. Shakespeare était-il bien Shakespeare ? a-t-on demandé. Et d'aucuns ont même suggéré que Shakespeare n'avait jamais existé mais qu'il y avait, en son temps, un fou qui se prenait pour Shakespeare.

D'autres écoles ont prétendu et prétendent encore que Shakespeare était le pseudonyme sous lequel se dissimulaient quelques éminentes personnalités de l'époque : Francis Bacon, Marlowe, Edward de Vere, dix-septième comte d'Oxford, ou William Stanley, sixième comte de Derby. Nous pouvons mettre un terme à ces débats interminables et en sommes fort heureux.

Nous avons bien connu le petit William. Et nous avons tout de suite été attirés par l'incontestable génie qu'il avait pour la création dramatique — nous parlons des pièces et non de leur interprétation car dans ce domaine, William était plutôt minable. Mais il était, hélas, affligé d'un défaut capital et rédhibitoire : Shakespeare était feignant comme une cou-

leuvre et, dès qu'il avait écrit trois répliques, il estimait que ça suffisait pour la journée et partait s'enfiler quelques pintes de bière brune dans le pub le plus proche.

Or sa troupe avait besoin d'une pièce complète pour la jouer et donc pour vivre. Les camarades de William se mirent donc à chercher autour d'eux qui accepterait de rallonger la sauce. Et ils trouvèrent, effectivement, de braves gens qui, les uns par désœuvrement, les autres par plaisir de participer à une supercherie littéraire, terminèrent « Othello », « Hamlet », ou « Les joyeuses commères de Windsor ». Le succès fut aussitôt énorme et tout le monde se réjouit... sauf le jeune William lui-même qui détestait travailler mais détestait encore plus que l'on travaille à sa place.

Pour le calmer, il fallut lui promettre qu'il signerait de son nom toutes les pièces représentées au Théâtre du Globe, même celles dont il n'avait écrit que deux lignes et demie. Le dix-septième comte d'Oxford et le sixième comte de Derby acceptèrent cette condition avec une indifférence aristocratique. Quant à Bacon et Marlowe, ils avaient tout autre chose en tête. Le petit William n'a donc pas écrit la dixième partie des pièces qu'on lui attribue. On peut dire, par conséquent, qu'il n'y a pas un Shakespeare, mais cinq, en comptant l'auteur présumé. Merci de votre attention et revenons aux imprécations du prince Pierre Bezoukov, le Maître-Espion.

— Non, je ne pensais pas, clame-t-il en se promenant de long en large dans la salle des Imprimés de la Bibliothèque Nationale, sous l'œil ahuri du savant fou et celui, amusé, de Jérémie, non, je ne pensais

pas qu'un jour, je serais, moi l'ennemi juré du genre humain, confronté avec un cataclysme d'une telle horreur : tous les hommes intelligents ? Mais c'est atroce, insupportable, indécent ! Que va-t-il rester, désormais, à ceux qui se croyaient plus intelligents que les autres ? Vont-ils être tous confondus dans je ne sais quelle abjecte égalité mentale, dans un immonde collectivisme de l'intellect et de la pensée ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit ! Tous les hommes intelligents, vraiment ? Et nous, alors, nous, les génies, qu'allons-nous devenir ? Des cons ?

— Grossier, mais fortement pensé, approuve Gli.

— Car tout, en ce domaine, est une question d'étiage, poursuit Bezoukov, et il est bien certain que, là où coule le fleuve noir (publicité non payée ; nous sommes de la Maison) de l'intelligence humaine, le niveau le plus haut des eaux est aussi leur niveau le plus bas puisque aucun creux ne vient différencier leur surface uniforme. Une Terre peuplée de génies est identique à une Terre peuplée de débiles. Voilà à quoi vous avez abouti, avec votre formule, professeur Durand !

— Pardon ! proteste le savant fou en élevant le gigantesque battoir qui lui sert de main droite ; je ne suis pas professeur. Tout juste maître-assistant. Et encore ! Mon université a été détruite par les bombes. C'est même ce qui m'a incité à...

— Peu importe ! coupe le Maître-Espion ; voilà ce que je fais de votre satanée formule !

Il déchire l'enveloppe en menus morceaux et se les glisse, un à un, dans la bouche comme si c'était des amuse-gueules. Puis, saisi d'une pensée subite, il se tourne vers Jérémie et l'apostrophe :

— Mais vous, Jérémie, vous l'avez encore dans la tête, cette formule ! Que vais-je bien pouvoir faire, cette fois, non pour vous l'en extraire, mais pour qu'elle reste à jamais enfermée dans vos mitochondries ? Je ne vois qu'un moyen : c'est de vous faire passer de vie à trépas.

Il lève sa canne, fait jouer le pommeau d'ivoire, braque sur Jérémie le minuscule canon qu'il vient de découvrir ainsi, presse sur on ne sait trop quoi. Un faible chuintement se fait entendre. Une forte odeur de Chanel n° 5 (encore une publicité non payée ; et inutile de nous en envoyer une caisse ; étant de purs esprits, nous ne saurions où nous le mettre) se répand dans la salle. Jérémie a un sourire de défi et Bezoukov une grimace amère.

— Trahison ! gronde-t-il ; tu es la mère des hommes, leur épouse, leur maîtresse, leur sœur et leur fille. Si tous les sables mouvants du monde s'unissaient en un océan de perfidie assez grand pour pouvoir engloutir à la fois la Lune, les étoiles et la totalité des astres que notre Seigneur, le Dieu tout-puissant, a lancé dans l'espace comme un grandiose joueur de pétanque, leur superficie totale ne suffirait pas à recouvrir la valeur d'une tête d'épingle dans ce qui constitue le champ démesuré de la traîtrise humaine.

— Shakespearien mais embrouillé, note Gli.

— Il ne me reste donc plus qu'à te percer de cette lame ! hurle Bezoukov en tirant sur son pommeau qui se prolonge par une épée et en se ruant sur Jérémie.

Celui-ci, comme dans les mélos d'autrefois, le regarde venir sans bouger, les bras croisés sur la poitrine et le sourire aux lèvres.

— Qu'est-ce qu'il fait ? Il est fou ! Il se laisse tuer ! s'exclame Glo au comble de l'angoisse.

— Non, il a tout prévu, regarde, dis-je.

Une ombre vient de surgir derrière le prince Bezoukov. Elle brandit dans sa main droite un objet scintillant (un peu comme la torche que portait la statue de la Liberté à l'entrée du port de New York avant d'être débitée en tranches pour fabriquer des clous de sabot, sic transit...). Des étincelles jaillissent de l'anneau ovale qui surmonte le sceptre cosmo-magnétique, et s'unissent en un faisceau qui vient frapper le Maître-Espion entre les épaules au moment où il allait atteindre Jérémie. La cape de soie noire et blanche se transforme instantanément en lumière et chaleur et donne à Bezoukov l'allure fugitive mais spectaculaire d'un torero au moment de l'estocade finale.

D'autant plus que son habit devient, lui aussi, un « habit de lumière » en même temps que tout ce qui se trouve en dessous. Sa chemise de soie se change en un léger brouillard phosphorescent puis disparaît en révélant un torse puissant et musclé (bel homme, ma foi, ce Maître-Espion, c'est le moment où jamais de le dire) qui, gagné lui aussi, par l'étrange luminescence, laisse voir tout ce qu'il contient. Derrière les côtes chauffées à blanc comme les grilles d'un poêle à charbon bourré jusqu'à la gueule, les poumons grésillent, le cœur flambe joyeusement, les artères charrient une lave rubis.

Plus bas, c'est pareil et peut-être même un peu plus spectaculaire. L'estomac est une sorte de four à infrarouge, les intestins se métamorphosent en longs serpents incandescents et le sexe, ma foi, le sexe,

peut-être bien affecté par la chaleur ambiante, prend toute son ampleur, sans doute pour lancer au monde un ultime adieu, et brûle comme un cierge pascal.

Mais ce qui se passe dans la tête de Bezoukov est tout à fait extraordinaire. Du cerveau en fusion s'échappent à tout moment de longs filaments lumineux qui vont se perdre sous les voûtes, s'insinuent parmi les rangées de livres, y allument de courtes flammèches orangées. Celles-ci, peu à peu, s'étendent, se propagent, aidées par la poussière et les toiles d'araignée qui recouvrent le tout.

— Ce sont ses idées qui s'envolent, commente Gli ; et on peut dire, à juste titre, qu'il s'agit d'idées incendiaires.

— Eteignez ce foutu machin, vous allez faire cramer toute la baraque ! hurle Jérémie à l'ombre qui tient toujours le sceptre cosmo-magnétique.

— Je veux bien, moi, mais comment ? répond la voix terrifiée de Madeleine.

Elle secoue le sceptre, le tourne et le retourne en tous sens. Un faisceau d'étincelles va frapper une des colonnes de fer qui frémit sous le choc, rougit, blanchit, laisse échapper de longs filets de métal fondu et finit par se plier en deux avec un grincement sinistre. La voûte, qui n'est plus soutenue à cet endroit, se fissure et laisse tomber sur le sol une pluie de caillasse.

Dans les rayons de la bibliothèque, les flammes s'étendent de volume en volume, de rangées en rangées. Ici aussi, les idées s'éparpillent en tourbillons de fumée et de flammes qui se posent un instant, en allument d'autres, repartent, toujours plus vives, toujours plus vite.

— Foutons le camp ! On va tous y rester ! gronde Jérémie en se ruant vers Madeleine ; mais ne me visez pas, surtout, avec votre pétoire à roustir. Pas envie de finir en son et lumière, mézigue !

— On ne peut pas arrêter le massacre ? demande Glo avec angoisse.

— J'essaie depuis un bon moment, figure-toi ! répond Gli, sèchement ; mais il y a quelque chose qui m'échappe dans le fonctionnement de cette arme. Tu pourrais peut-être y faire quelque chose, toi qui l'as imaginée ?

— Moi ? Rien du tout ! proteste Glo ; ce doit être Bezoukov, ou Tanit, qui l'ont mise au point. Et je ne suis quand même pas responsable de ce que peuvent inventer les personnages que j'invente !

— C'est pourtant simple, intervient le savant fou en fourrageant dans sa tignasse carotte ; il suffirait d'installer un écran énergétique alimenté par un groupe de quantas subatomiques dont la trajectoire…

— Oui. Eh bien vous nous direz ça une autre fois ! coupe Jérémie en empoignant Madeleine par le bras ; tirons-nous avant que la coupole ne s'écroule… Et tout mon jonc qui est en train de fondre là-dedans ! soupire-t-il en regardant les flammes gigantesques qui dévorent maintenant des rayons entiers. Ah ! On a bien raison de dire que l'argent et les livres ne font pas bon ménage ! Filons par la porte principale ! Elle est fermée par une grille mais vous avez de quoi l'ouvrir, ajoute-t-il à l'intention de la jeune femme qui tient maintenant son sceptre résolument dirigé vers le sol.

— Et ceux qui sont en bas ? demande Madeleine.

Jérémie hausse les épaules.

— Ceux qui vivent encore retrouveront bien le chemin des égouts, dit-il ; et pour les autres, ils n'ont pas de soucis à se faire puisqu'ils sont déjà en enfer.

La serrure de la grille monumentale ne résiste pas plus de quelques secondes au sceptre cosmo-magnétique et nous nous retrouvons dans la rue de Richelieu, déserte à cette heure.

Jérémie jette un long regard aux fenêtres d'où sortent des torrents de fumée.

— Rien à dire, fait-il d'une voix morne ; la Bibliothèque Nationale en feu, l'Opéra en feu, mes diams perdus, mes lingots fondus, votre pavillon de Clamart repéré, pour de l'action, c'est de l'action. Reste à savoir où on va se trouver une planque pour la nuit.

Madeleine lui décoche un ravissant sourire.

— Je ne vois guère que l'hôpital, murmure-t-elle ; nous y serons tranquilles, et seuls, et puis...

Au même instant, le sceptre cosmo-magnétique s'éteint net. Le savant fou s'en empare aussitôt et l'examine en tous sens.

— Les piles doivent être usées, dit-il ; il faudra que je le démonte pour savoir si...

Mais ni Gli, ni Glo, ni moi ne l'écoutons, ni Madeleine ni Jérémie qui viennent de se précipiter dans les bras l'un de l'autre et s'étreignent avec fureur.

— Toi, tu vas encore me proposer un de tes traitements, souffle Jérémie à l'oreille de la jeune femme.

— Oui, répond-elle sur le même ton ; un traite-

ment psychomoteur dont j'ai déjà les grandes lignes dans la tête.

— Dans la tête seulement ? demande Jérémie en la serrant un peu plus fort contre lui et en écrasant ses lèvres sur celles de Madeleine.

— Je ne comprendrai décidément jamais le plaisir qu'ils éprouvent à accoler ainsi leurs orifices respiratoires, ronchonne Gli ; mais je suppose que ceci nous annonce une autre séance de ces espèces de corridas sans mise à mort.

— Probable, répond Glo, tout réjoui ; mais celle-ci sera dans un tout autre style, tu verras.

— Ah oui ? Et pourquoi donc ? demande Gli.

— Parce que ces deux-là s'aiment, répond Glo avec élan.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Et Tanit et Jérémie, ils ne s'aimaient pas ?

— Evidemment pas ! Pour eux, il ne s'agissait que d'une variété de catch ou, comme l'a dit ce vieux Chamfort, de l'échange de deux fantaisies et du contact de deux épidermes. Alors que cette fois...

Glo s'interrompt. Mais son silence est tellement éloquent que Gli déclare avec autorité :

— Toi, mon cher Glo, je me demande s'il n'y a pas un peu trop longtemps que tu es séparé de ton corps.

CHAPITRE XII

Tandis que nous nous rapprochons de la Seine, nous croisons, de plus en plus souvent, de petits groupes animés et joyeux qui paraissent tous aller dans la même direction. Certains brandissent des bâtons auxquels pendouillent des bouts d'étoffe. Ça rit, ça crie, ça braille des bribes de chansons.

— Il doit y avoir une fête quelque part, dit Gli.

Soudain, un des groupes aperçoit le nôtre et l'homme qui marche en tête s'approche de Jérémie d'un pas très évidemment titubant.

— Alors, mon pote ? crie-t-il d'une voix pâteuse ; tu viens avec nous là-bas ? On a besoin de tout le monde !

— Où ça, là-bas ? demande Jérémie.

— A l'Opéra ! Il paraît que ça brûle. C'est l'ennemi qui attaque, c'est la guerre !

— C'est la guerre, répètent autour de nous des voix avinées et enthousiastes.

— Mais quel ennemi ? Quelle guerre ? Qui nous a attaqués ? demande Jérémie.

— Ah ça, on n'en sait rien, mais on y va quand même ! affirme le chef du groupe ; faut pas se poser

trop de questions, mon pote ! La riflette, c'est la riflette ! On tire d'abord, on essaie de comprendre après ! T'es pas d'accord ? ajoute-t-il d'un ton soudain soupçonneux.

— Entièrement ! affirme Jérémie avec un grand sourire ; allez devant, je vous rejoins, le temps d'aller reconduire madame chez elle.

— Oh ! Elle ne sera pas de trop, assura l'autre ; avec le tabac qu'on va faire, il nous faudra des infirmières. Et puis, au jour d'aujourd'hui, les femmes, ça se bat aussi bien que les hommes, pas vrai, les gonzesses ?

— Mieux ! assure une forte commère en avançant d'un pas et en dévisageant Madeleine avec dédain ; mais toi, ma poulette, je parie que t'as encore jamais dessoudé un mec.

— Jamais, dit Madeleine, un peu pâle.

— Ça se voit ! déclare la commère d'un ton dédaigneux ; allez ! Venez, vous autres ! Pas de temps à perdre avec ces gens-là ! En avant !

— En avant ! répète le groupe d'une seule voix.

Nous les regardons disparaître dans la nuit, bientôt rejoints par de nouveaux groupes tous aussi rigolards et aussi décidés. Un long bourdonnement se répand sur la ville, des fenêtres s'ouvrent, des appels retentissent :

— Allez ! On y va tous. Ça ne se passera pas comme ça ! Ils vont voir ce qu'ils vont voir ! On les aura !

— Oui, dis-je à Gli, il y a une fête quelque part ; la seule fête à laquelle les Terrestres participent sans se poser de questions. Après, la fête devient un cauchemar, mais ceci est une autre histoire.

— Comme tous ces gens ont l'air heureux, murmure Madeleine, le visage crispé.

— N'est-ce pas ? s'exclame Jérémie ; c'est la conclusion à laquelle je suis arrivé tout à l'heure, au terme de quelques lectures. Le seul bonheur de l'homme est dans la guerre. La preuve en est que l'immense majorité des humains la fait sans discontinuer. On ne peut guère en dire autant ni du travail ni de l'amour.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, intervient le savant fou qui marche un peu en retrait ; la guerre, c'est la mort, le sang, les ruines, les larmes, le...

— Toutes choses qui n'ont jamais empêché les hommes de se battre sans arrêt depuis que le monde est monde, interrompt fermement Jérémie ; d'après ce que je viens de lire, il n'y a eu, en vingt et un siècles, que deux cent deux jours de paix sur cette planète, pour sept cent soixante-six mille deux cent quatre-vingt-dix-huit jours de guerre. Citez-moi une autre activité collective qui ait eu un succès comparable ! Même pas le sport dont la guerre n'est, somme toute, qu'une extrapolation savamment organisée.

— Mais c'est précisément faute d'intelligence ! insiste le savant fou ; et je persiste à croire qu'en diffusant ma formule, en rendant les hommes intelligents, on pourrait établir enfin la paix sur cette terre.

— La paix emmerde tout le monde, dit brutalement Jérémie, tout comme l'intelligence d'ailleurs. Ni l'une ni l'autre n'ont jamais fait le bonheur de personne. Regardez-moi, regardez-moi, du moins

tel que je suis devenu depuis quelque temps ! Est-ce que nous avons l'air de gens heureux ?

Il désigne de la main d'autres troupes qui passent, de plus en plus nombreuses, de plus en plus bruyantes.

— Eux, là-bas, ils le sont, heureux ! poursuit Jérémie ; ils s'en vont gaiement au casse-pipe. Et savez-vous pourquoi ? Parce qu'ils vont agir ! Agir comment, pourquoi, pour qui et contre qui ? Ils n'en savent rien et ils s'en foutent, pourvu qu'ils agissent. Et tout le secret de leur bonheur est là. Les intellectuels, eux, pensent, réfléchissent, analysent, ergotent, ratiocinent. Ils ont le complexe du *distinguo :* « Telle chose pourrait être vraie mais, en revanche, il n'est pas impossible que son contraire ne soit pas faux ». A partir de ce moment-là, c'est rapé ! On ne bouge plus, on n'agit plus... et on s'emmerde !

Une forte explosion retentit quelque part, dans la direction de l'Opéra. Le ciel s'embrase tout à coup d'une lueur d'incendie. De longues clameurs s'élèvent, ponctuées de rafales d'armes automatiques.

— Ce sont toutes les forces du Maître-Espion qui viennent d'entrer en contact avec celles de Lepré-Sident, commente Jérémie ; écoutez-les ! Ils s'amusent, eux ! Ah ! Je ne sais pas ce qui me retient de...

— C'est moi, dit Madeleine en se cramponnant fortement à son bras.

Jérémie lui décoche un petit sourire moqueur.

— Oui, bien sûr, dit-il, il y a toi, ma gisquette ; mais il y a autre chose aussi, quelque chose que j'ai dans la tête...

— Est-ce que par hasard, il aurait détecté notre présence ? demande Gli avec une certaine angoisse.

— Il est, en tout cas, devenu assez intelligent pour le faire, dis-je ; et dans ce cas...

Inutile de terminer ma pensée. Nous savons, tous les trois, ce qui nous attend si Jérémie nous a repérés.

— Quand même, si nous faisions l'essai de ma formule ? s'obstine le savant fou ; cet homme, là-bas, disait que vous l'aviez mémorisée... Comment me l'avez-vous dérobée d'ailleurs ?

— Pendant que vous étiez en train de conter fleurette à une jeune Hawaiienne dans le fond de votre volcan, ricane Jérémie ; oui, je l'ai mémorisée, et alors ?

— Alors, on pourrait l'imprimer, la diffuser, l'envoyer par la poste à des centaines de milliers de...

— Elle arrivera bien après les feuillets de mobilisation, mon pauvre vieux !

— Dans ce cas il faut la crier sur les places publiques ! s'exclame le savant fou, manifestement désespéré.

— Vous vous feriez découper en rondelles ! assure Jérémie ; mais je veux bien essayer. Tenez ! Faisons l'expérience sur ces bonshommes, là-bas.

Trois citoyens avancent vers nous en effet. Le premier est armé d'une pelle à charbon, le deuxième d'un couteau de cuisine et le troisième — l'intendance sans doute — d'un casier de bouteilles de vin dont plusieurs ont déjà servi si l'on en juge par les zigzags que le trio est en train de décrire sur le trottoir.

Jérémie s'approche d'eux et leur lance d'une voix forte :

— Salut, les potes ! J'ai un message d'une importance capitale à transmettre au Q.G. Vous vous en chargez ?

— Donne toujours, dit l'homme à la pelle à charbon en tendant la main.

— C'est un message à apprendre par cœur, dit Jérémie ; écoutez-moi bien et répétez après moi : 1AQW 2ZSX 3EDC 4RFV 5TGB 6YHN 7UJ? 8IK. 9OL/ &PM+ = ù %¨ ½ ! °) & à ç — è – (' « §. Ça y est ? Vous l'avez dans la tête ? Et maintenant, répétez encore : 1AQW 2ZSX 3EDC...

— C'est un dingue ! murmure l'homme au couteau de cuisine.

— Ou alors un espion, bredouille le porteur de litrons de vin ; foutons le camp d'ici ! Il faut aller prévenir l'adjudant !

Et, coudes au corps, ils s'éloignent dans une course folle, directement inspirée par la mécanique ondulatoire.

— Vous voyez le résultat, dit Jérémie au savant fou qui est devenu aussi rouge que ses cheveux.

— Mais vous avez commis une erreur ! s'exclame ce dernier, furieux ; ce n'est pas ù % ½ ! qui figurent dans la formule mais ù % !½. Vous avez inversé l'ordre d'un des facteurs ! Rien d'étonnant si la formule n'a donné aucun résultat !

Jérémie secoue la tête avec énergie.

— Je regrette, dit-il ; je suis absolument certain de ma mémoire. C'est bien ù % ½ !, je peux vous le garantir.

— Absurde ! s'écrie le savant fou ; j'ai passé des

mois à établir cette formule et vous oseriez prétendre...

Il s'interrompit soudain, passe la main dans ses cheveux carotte et prend un air confus.

— A moins, murmure-t-il en détournant les yeux, à moins que je n'aie commis une erreur au moment de la transcription. Vous comprenez, cette jeune Hawaiienne... euh... m'avait quelque peu distrait. Mais ça ne fait rien ! Je vais reprendre mes calculs et...

— Et quand vous les aurez terminés, la VIe Guerre mondiale sera finie et on préparera la VIIe ! ricane Jérémie ; allons, mon vieux Durand ! Un scientifique doit savoir reconnaître sa défaite, contrairement à un militaire. Venez donc avec nous à l'hôpital de Madeleine.

— Qu'est-ce que c'est que cet hôpital, demande le savant fou avec une certaine méfiance.

— L'endroit idéal pour vous : un asile psychiatrique !

Le savant fou sursaute, ouvre des yeux immenses et adresse à Madeleine un sourire émerveillé.

— Mon rêve ! dit-il d'une voix pénétrée ; où pourrais-je mieux travailler ?

— D'autant mieux qu'en période de guerre, les centres psychiatriques sont considérés comme des lieux d'asile par les belligérants, comme autrefois les églises, ajoute Jérémie.

Une ombre passe soudain sur le visage du savant fou.

— Mais, au moins, promettez-moi une chose, dit-il à Madeleine ; c'est qu'on ne me soignera pas ! Je tiens à rester fou, moi !

— N'ayez aucune crainte à cet égard, assure Madeleine ; je veillerai personnellement à ce qu'on vous laisse tranquille. Eh bien, nous voici arrivés ajoute-t-elle... Quel silence ! Quelle paix ! Quand on songe à ce qui est en train de se passer en ville ! Ah, voyez-vous, je me demande si ce n'est pas encore ici qu'on est le plus heureux !

— De la folie considérée comme source de bonheur, c'est une thèse intéressante, approuve Jérémie ; je sens que je vais m'y mettre sans tarder.

— Tout de suite ? demande Madeleine avec une pointe de coquetterie.

Sans attendre la réponse, elle pénètre dans le bâtiment, ouvre la porte de la salle de garde et s'immobilise sur le seuil en portant la main à ses lèvres. Jérémie pousse une tête, le savant fou se hausse sur la pointe des pieds et, tous ensemble, nous apercevons ce butor de docteur Martin en train de faire subir à la petite infirmière rousse un traitement assez difficilement descriptible en termes décents. C'est une sorte de gymnastique carthaginoise en partie double et compte à rebours, le contraire d'un tête-à-tête en quelque sorte, où chacun cherche, avec application, ce qui ne peut qu'être ailleurs mais, comme dit à peu près Pascal (quel psychopathe, celui-là ! Toujours entre deux infinis !) : « Ils ne se chercheraient pas s'ils ne s'étaient pas déjà trouvés. »

— Eh bien, docteur Martin ! s'exclame Madeleine avec une jubilation visible ; c'est à ces badineries que vous passez vos heures de garde !

Le couple saute en l'air, se sépare, se rajuste, se lève.

— Madame, commence l'infirmière rousse avec un regard éperdu en direction de Jérémie.

— Inutile, répond Madeleine ; le docteur Martin expérimentait sans doute un nouveau type d'auscultation médiate par interposition d'un instrument. J'espère que le diagnostic vous sera favorable, ma chère enfant, et que vos amygdales sont en parfait état. Quant à vous, docteur Martin, vous voyez que je ramène au bercail ce malade dont l'absence vous causait tant de soucis. Vous n'aurez donc plus lieu de vous inquiéter à son sujet, ni au mien. Je vous signale, en outre, que la guerre vient d'éclater et que l'on aura certainement besoin, en première ligne, d'un praticien de votre valeur. Je me ferai un plaisir de signaler que vous êtes volontaire à mon ami Lepré-Sident dès que je le reverrai.

Le butor a à peine fini de reboutonner sa blouse blanche, qui dissimule mal un stéthoscope d'une forme et d'une dimension assez inusitées, que la voix cuivrée dudit Lepré-Sident éclate dans le vestibule de l'hôpital.

— Chère Madeleine ! Que je suis heureux de vous voir en sécurité !

— Et moi donc, mon cher Jules ! répond Madeleine.

Lepré-Sident est superbe : casqué, botté, ceinturonné, quatre pistolets à la ceinture et un cinquième à la main, le menton haut, la bouche dure et l'œil méchant, il pourrait figurer le dieu Mars dans une composition bellico-psychédélique. Son regard déjà glorieux se fixe sur Jérémie.

— Général, dit-il d'un ton grave, le service que vous avez rendu à l'Etat, en ma personne, ne peut

pas se récompenser. Je ne vous en fais pas moins maréchal.

— Non, merci, monsieur le Président, répond Jérémie.

— Connétable alors ?

— Vraiment pas, sans façon. Je... J'ai d'autres projets...

La mâchoire de Lepré-Sident devient si carrée qu'il doit en avoir mal aux zygomatiques.

— Je comprends, souffle-t-il d'un air inspiré ; barbouze un jour, barbouze toujours, n'est-ce pas, mon cher Jérémie ? A moi le fracas des assauts, la furie des corps à corps, la lutte impitoyable et farouche sous les plis du drapeau dont les lambeaux claquent dans le vent ; à vous, la lutte secrète, clandestine, invisible. Mais, à nous deux, la victoire ! hurla-t-il soudain sous l'œil impassible des infirmiers de nuit accourus au bruit.

L'un d'eux saisit Lepré-Sident par le bras et demande à Madeleine :

— On commence par quoi, docteur ? La douche ou les tranquillisants ?

— Mais lâchez-le donc, imbécile ! crie la jeune femme ; ce n'est pas un malade, c'est un guerrier !

L'infirmier s'éloigne, confus, et, entre haut et bas, demande à un collègue :

— Tu vois la différence, toi ?

Madeleine se hâte de détourner l'attention de Lepré-Sident que l'incident a rembruni.

— Et ces pauvres petits rats, qu'en avez-vous fait ? demande-t-elle.

L'autre se rassérène aussitôt.

— Versées en bloc à la section du théâtre des

Armées, dit-il ; rien de tel que la chorégraphie pour remonter le tonus du combattant.

Madeleine détourne les yeux.

— Et Tanit ? murmure-t-elle.

Lepré-Sident a un rire sauvage.

— Cette espionne ! Cette traîtresse ! Cette Mata-Hari carthaginoise ! Elle est morte !

— C'est affreux ! s'exclame Madeleine en regardant Jérémie qui reste impassible.

— Morte de sa propre main, ou plutôt de son propre diamant, précise le Président avec un sourire sarcastique ; pendant que j'étudiais je ne sais plus quel sonnet de l'Arétin en compagnie de quelques petits rats, la gueuse a tenté de reprendre ce bijou dans la poche du gilet où je l'avais glissé. Aperçue par un garde, énergiquement interrogée, elle est bientôt passée aux aveux : dans toute cette affaire elle avait agi pour le compte du Maître-Espion dont elle était la maîtresse. Et le fameux diamant n'était autre qu'un poste émetteur-récepteur qui lui permettait de communiquer avec nos ennemis et de leur signaler notre position.

Il a un geste violent qui fait osciller les pistolets pendus à sa ceinture.

— C'était la mort sans phrase. Tanit l'a bien compris puisqu'elle a, elle-même, mis fin à ses jours en avalant le diamant qui s'est coincé dans sa trachée-artère et l'a proprement étouffée. L'ennui, c'est qu'il a fallu ensuite aller récupérer le diamant là où il était. Travail pénible mais nécessaire. Sur quoi, mes amis, je cours au combat et ne vous reverrai que lorsque nous fêterons ensemble la victoire sur le

parvis de Notre-Dame, c'est d'ailleurs tout ce qu'il reste de cet édifice.

Nous regardons l'étrange personnage s'éloigner d'un pas martial, rythmé par le cliquetis de ses armes.

— Tu crois qu'il croit à ce qu'il dit ? demande Glo.

— Je crois qu'il croit qu'il y croit, répond Gli, tout songeur ; c'est la condition même de sa survie, d'ailleurs. S'il avait un seul doute sur sa personne et sur son rôle, il s'écroulerait d'un bloc, comme une marionnette dont a coupé les fils... Et maintenant, où s'en vont-ils, ces deux-là ?

« Ces deux-là », c'est Madeleine et Jérémie qui, la main dans la main, montent lentement l'escalier conduisant au premier étage.

— Sans vouloir vous déranger, dit le savant fou d'une voix embarrassée, où vais-je coucher cette nuit ?

Madeleine se détourne et, avec un gracieux sourire, lui désigne l'infirmière rousse.

— Adressez-vous à mademoiselle, dit-elle ; elle se fera un plaisir de vous donner le gîte, le couvert et peut-être le reste.

Les deux rouquins se regardent, piquent le même fard en même temps, puis se sourient.

— Voilà qui est prometteur, dit Glo ; mais je pense que ce qui nous attend là-haut l'est beaucoup plus.

Eh bien oui. Ou non. Ou peut-être. A vrai dire, je ne sais comment décrire la scène qui se déroule devant nous, dans la chambre de Madeleine. Sans doute parce qu'il n'y a pas de scène, au sens théâtral

ou gestuel. Rien de plus, rien de moins qu'un long embrassement, un long embrasement, une étreinte si fervente, si passionnée qu'il n'y a vraiment rien à en dire sinon que c'est beau, tendre et bouleversant.

Si bouleversant même que nous, qui ne sommes que des esprits purs, temporairement du moins, nous qui sommes logés dans la cervelle de cet ancien gangster dont nous avons fait un génie mais qui ne nous intéressons guère au reste de sa personne sauf en cas de nécessité absolue ; nous, bref, qui n'avons pas de corps, voilà que nous nous mettons à ressentir ce qu'il ressent dans le sien, et non seulement dans le sien, mais dans celui de Madeleine qui lui est indissociablement lié.

Et ce que nous ressentons, ce n'est pas seulement le plaisir, l'exaltation des corps, la joie des sens enfin libres de donner et de recevoir ce qu'ils veulent. C'est aussi, et surtout, l'émotion grave et profonde qui sous-tend tout cela, ce recueillement radieux, cette gaieté chaleureuse.

— Alors quoi ? Ça existe donc, l'amour, chez les hommes ? s'étonne Gli dont l'influx vibre d'émotion.

— Et ça peut même être réussi, murmure Glo qui a perdu, visiblement, toute envie de lancer ses gaudrioles habituelles.

Quant à moi, je n'ai rien à ajouter. Mais, si j'avais une gorge, je sais qu'il y aurait une boule dedans.

Devant nous, le couple se désenlace, se regarde, se sourit. Ils n'ont, visiblement, rien de plus à se dire qu'ils ne se soient déjà exprimé autrement.

— C'était bon ? demande Jérémie qui, malgré tous nos efforts, a gardé un côté rustaud.

Madeleine a un sourire adorable.

— C'était mieux que bon, souffle-t-elle ; c'était.

Jérémie hoche la tête, se redresse, s'assied sur le bord du lit, allume une cigarette puis ajoute, d'une voix différente :

— Maintenant, surtout ne t'affole pas, ne me prends pas pour un de tes malades. Mais j'ai quelque chose à dire à ces trois clowns qui se promènent depuis un moment dans ma caboche.

Et, du plat de la main, il se frappe vigoureusement le front ce qui a pour effet de nous secouer quelque peu. Mais ce n'est rien comparé à ce que nous éprouvons en entendant ce qui suit :

— Vous entendez, les zigotos ? Vous vous imaginiez peut-être que je ne me doutais de rien, mais vous vous êtes gourés, les potes ! Depuis le début, je savais que vous étiez là, en train de fabriquer votre fourbi. Je n'ai rien dit parce que je voulais savoir où vous vouliez en venir. Maintenant je le sais : vous vouliez faire de moi un génie. O.K. C'est gagné ! Je suis un génie. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Pour nous, c'est la débâcle, la déroute, la débandade. Jamais, depuis les siècles que nous exerçons nos activités de Qsdfghjklm, un choc pareil ne nous avait été assené. Certains de nos patients ont pu pressentir quelque chose, parfois se rebeller contre l'influence étrangère qu'il pressentait dans leur synapses et leurs neurones. Mais jamais, au grand jamais, l'un d'eux n'a eu le culot de nous interpeller ainsi directement. Et pour nous poser une question pareille, en plus ! « Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? » Comme si c'était à nous de répondre !

Gli, peut-être parce qu'il est le plus ancien de nous

trois, est le premier à retrouver un semblant de blark, l'équivalent du sang-froid chez un pur esprit.

— Nous sommes arrivés au bout de notre tâche, dit-il ; il semble même que nous ayons été au-delà puisque tu es devenu assez fort pour détecter notre présence. Il ne nous reste donc plus qu'à te quitter et à aller déposer notre rapport à qui de droit.

— Et où est-il, ton qui de droit ? demande Jérémie.

Gli a un petit influx ironique.

— Si je te le disais, tu ne comprendrais pas. Tu es un génie, oui, mais quand même pas à ce point-là.

— Essaie toujours !

Gli émet alors une série de concepts mathématiques auprès desquels le calcul intégral humain a l'air d'être une addition du cours élémentaire.

— Ah bon ! Antarès ! C'est de là que vous venez, dit Jérémie avec flegme ; eh bien, on va y aller tous ensemble, mes cocos !

Cette fois, notre désarroi est à son comble. Qu'un patient nous ait repérés, c'est déjà dur à digérer. Mais qu'il manifeste, en plus, l'intention de repartir avec nous, c'est la fin du monde, de la galaxie, de l'univers !

— C'est totalement hors de question, dit Gli lorsqu'il parvient à remettre un peu d'ordre dans ses circuits.

— Sans blague ? ricane Jérémie ; alors vous allez rester tous les trois où vous êtes, mes jolis ! Je vous garde ! Vous et moi, on ne se quitte plus, on ne fait plus qu'un, on est ON, quoi, la voilà, votre quatrième personne du pluriel !

— Sortons d'ici immédiatement ! décide Gli en

faisant un effort pour se glisser hors du rhinencéphale de Jérémie ; mais qu'est-ce qui se passe ? ajoute-t-il avec angoisse ; je suis comme paralysé !

— Et moi aussi, gémit Glo qui se débat à la hauteur du bulbe olfactif.

Je ne dis rien mais n'en pense pas moins, coincé que je suis au niveau des noyaux gris centraux.

— C'est un déni de justice, une trahison, une forfaiture ! proteste Gli, atterré.

— C'est un réflexe de survie, assure Jérémie, très à l'aise ; mettez-vous un peu à ma place, les gars. Vous vous êtes installés dans mon caberlot sans que je vous aie rien demandé et sans même que je le sache. Vous m'avez malaxé, trituré, chanstiqué la cafetière comme d'autres malfrats se font chanstiquer la frime. Vous m'avez farci le citron d'un tas d'histoires à la mords-moi-le-jonc et, de truand peinard que j'étais, vous avez fait de moi une barbouze, puis un général et j'ai même failli finir connétable, non mais ! C'est vous dire jusqu'où va votre responsabilité.

Il s'interrompt, allume une autre cigarette et jette un coup d'œil à Madeleine qui le regarde en souriant.

— Ça ne t'ennuie pas, au moins, ces parlotes ? demande-t-il gentiment.

— Ça me passionne au contraire, assure-t-elle avec tendresse ; mais il faudra que tu m'expliques beaucoup de choses, mon chéri.

— Tout ce que tu voudras, dès que j'en aurai fini avec ces gaziers, promet Jérémie ; bon ! Ecoutez-moi, vous autres. Vous n'avez toujours pas répondu à la question que je vous posais tout à l'heure : je

suis un génie, et alors ? Qu'est-ce que je vais en faire, moi, de mon génie ? Regardez ces débiles continuer à se foutre des grands coups de n'importe quoi sur la tronche jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un ?

— Tu as dit que c'était, pour eux, le seul moyen d'atteindre le bonheur, fait remarquer Gli.

— D'accord ! Mais ce n'est plus le mien, de bonheur ! Parce que je ne suis plus un homme comme les autres. Je suis un génie, vu ? Quoi d'autre ? Essayer de les rendre tous intelligents avec la formule de cézigue, là-bas, à supposer qu'il arrive au bout de ses calculs ? Et après ? Une Terre peuplée d'êtres intelligents, ce que va être chiant, mes frères ! Kif kif la boutique d'un entrepreneur de pompes funèbres. Qu'est-ce qui reste ?

Avec un grand sourire, il enlace Madeleine qui se presse contre son épaule.

— Partir, les potes ! Partir ensemble, puisque, vous et moi, on est ON. Et ON va aller voir, sur Antarès, si le bonheur est une denrée comestible. Sinon, je ne vous lâche pas et ON va continuer ici à s'empoisonner le tempérament.

Nos influx s'apaisent, se régularisent. La même idée nous occupe et, jusqu'à un certain point, nous séduit : ramener un Terrestre sur Antarès, cela ne s'est jamais fait depuis la Genèse mais... Pourquoi pas, après tout ? Certains grincheux considéreront sans doute que c'est une faute. Mais d'autres diront que c'est un exploit... Et puis, nous n'avons pas le choix. Car l'idée de rester sur Terre, prisonniers dans le cerveau de Jérémie, nous semble insoutenable. Nous avons besoin de repos, nous, et plus

encore de retrouver nos corps, surtout après tout ce que nous venons de voir et de ressentir. Gli résume notre sentiment unanime :

— Eh bien soit, dit-il ; prépare-toi à partir d'un moment à l'autre, le temps que les trains d'ondes qui nous ont amenés jusqu'ici soient à même de nous remporter.

— Quand tu voudras, dit Jérémie en serrant Madeleine un peu plus fort contre lui ; mais n'oublie pas de prévoir de la place pour deux... enfin... pour cinq, en vous comptant.

— Comment : pour deux ? répète Gli d'un influx que je ne puis appeler autrement que glapissant ; tu ne prétends pas, quand même, emmener cette personne avec toi ?

— Si, je prétends ! réplique Jérémie avec un sourire éclatant ; à condition qu'elle soit d'accord, bien sûr. Mais on ne se quitte plus, maintenant, pas vrai, ma gisquette ?

— Plus jamais, ronronne Madeleine en se pelotonnant dans ses bras.

— Et puis, continue Jérémie, je suis sûr qu'on va avoir une vie du tonnerre, là-bas ; je ne sais pas pourquoi, mais je parie qu'il doit y avoir des clairs de lune fantastiques sur Antarès.

— Fantastiques, approuve Glo d'une voix enjouée ; d'autant plus qu'il y en a quatre.

— Quatre quoi ?

— Quatre lunes. Et puis, nous avons une boisson formidable, le Wxcvbn. Et nos corps disposent d'une vingtaine de sexes, c'est le pied !

— Moi, un seul me suffit, déclare Jérémie d'un ton un peu fat ; et toi, ma gisquette ?

— A moi aussi, soupire Madeleine en rougissant délicatement.

— On pourrait vous en greffer d'autres, juste pour que vous fassiez l'expérience, suggère Glo, plein d'ardeur.

— Ça te dirait, à toi ? demande Jérémie à Madeleine.

— On verra sur place, souffle-t-elle, de plus en plus rouge.

— Non, mais ça ne va pas, ça ne va pas du tout ! proteste Gli dont les influx frémissent de manière presque inquiétante ; ramener un Terrestre avec nous, passe encore. Mais deux ! On est bon pour passer devant le Grand Conseil Galactique !

Moi, jusqu'ici, je n'ai rien dit, comme vous l'avez sans doute remarqué. Mais une idée me hante, m'obsède, me torture. A trois, nous étions « nous », première personne du pluriel ; à quatre, nous, plus Jérémie, ON était la quatrième personne du pluriel. Mais avec Madeleine, qu'est-ce qu'ON devient ? Va-t-il falloir inventer une cinquième personne du pluriel ? Et si ces deux-là ont des petits — et ils me semblent tous les deux bien partis pour en faire — vous vous rendez compte où on va ? A une sixième, septième, huitième, neuvième, dixième personne du pluriel ?

Aucune grammaire au monde ne s'en remettra jamais.

FIN



DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

1091. *Les hommes-processeurs* — Michel Jeury
1092. *Le bon larron* — Christopher Stork
1093. *Titcht* — Christian Mantey
1094. *Les petites femmes vertes* — Christopher Stork
1095. *Planète-Suicide* — G. Morris
1096. *L'enfant de Xéna* — Dan Dastier
1097. *Le troubadour de minuit* — Maurice Limat
1098. *Le monde noir* — M.-A. Rayjean
1099. *Les psychos de Logir* — Pierre Barbet
1100. *Rencontres extragalactiques* — Scheer et Darlton
1101. *Mission sur Terre* — Philippe Randa
1102. *Sheena* — Gabriel Jan
1103. *En une éternité...* — Jean Mazarin
1104. *L'enfant des glaces (La Compagnie des Glaces-5)* — G.-J. Arnaud
1105. *Un autre monde* — André Caroff
1106. *Le pronostiqueur* — Joël Houssin
1107. *Lacunes dans l'espace* — Jean-Louis Le May
1108. *La femme invisible* — Christopher Stork
1109. *Une secte comme beaucoup d'autres* — G. Morris
1110. *Le règne d'Astakla* — Dan Dastier
1111. *Il fera si bon mourir...* — Jan de Fast
1112. *Au nom de l'espèce* — Piet Legay
1113. *Sloma de l'Abianta* — Daniel Piret
1114. *N'aboyez pas trop fort, Mr. Brenton* — Richard Bessière
1115. *L'enjeu lunaire* — K.-H. Scheer
1116. *Les otages des glaces (La Compagnie des Glaces-6)* — G.-J. Arnaud
1117. *Captif du temps (La Saga des Rouges-1)* — André Caroff
1118. *Les renégats d'Ixa* — Maurice Limat
1119. *Les envoyés de Mega* — Daniel Piret
1120. *Message de Bâl 188* — Frank Dartal
1121. *Fallait-il tuer Dieu ?* — G. Morris
1122. *Le Gnome halluciné (La Compagnie des Glaces-7)* — G.-J. Arnaud
1123. *Nadar (Le Surmonde des Gofans-2)* — Gabriel Jan
1124. *Baroud sur Bolkar* — Philippe Randa
1125. *Sept soleils dans la Licorne* — J.-L. Le May

1126. *Le Champion des Mondes* Joël Houssin
1127. *Le cocon-psi* K.-H. Scheer
1128. *La mort de Mecanica* K.-H. Scheer et C. Darlton
1129. *Examen de passage* G. Morris
1130. *L'an II de la Mafia* Christopher Stork
1131. *Cités interstellaires* Pierre Barbet
1132. *Le Livre de Swa (1)* Daniel Walther
1133. *La planète du jugement*
(Goer de la Terre-1) Michel Jeury
1134. *Le secret d'Irgoun* Dan Dastier
1135. *Shea*
(Chroniques du retour sauvage-2) Budy Matieson
1136. *Les survivants de l'Au-delà* Richard Bessière
1137. *Cosmodrame* G. Morris
1138. *Hypothèse « Gamma »* Piet Legay
1139. *La Compagnie de la Banquise*
(La Compagnie des Glaces-8) G.-J. Arnaud
1140. *Prométhée*
(Les ellipses temporelles-1) Daniel Piret
1141. *Tu vivras, Céréluna*
(Le Surmonde des Gofans-3) Gabriel Jan
1142. *Haute-Ville* Jean Mazarin
1143. *Coup dur sur Deneb* Maurice Limat
1144. *Blue* Joël Houssin
1145. *L'ère des Bionites* Dan Dastier
1146. *La Planète Noire de Lothar* Philippe Randa
1147. *Métal en fusion (La Saga des Rouges-2)* André Caroff
1148. *L'oiseau de Mars* K.-H. Scheer
1149. *Le captif du futur* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1150. *Un monde si noir* Piet Legay
1151. *La vie, la mort confondues* G. Morris
1152. *Survivants de l'Apocalypse* Pierre Barbet
1153. *Le voyage de Baktur* Gabriel Jan
1154. *Tout le pouvoir aux étoiles* Christopher Stork
1155. *Les conjurés de Shargol* Philippe Randa
1156. *La bataille de Panotol* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1157. *Le réseau de Patagonie*
(La Compagnie des Glaces-9) G.-J. Arnaud
1158. *Le destin de Swa*
(Cycle de Swa-2) Daniel Walther

1159. *L'Hérésiarque (La Quête de l'Épée-I)*
(Chronique de l'Ère du Verseau) Adam Saint-Moore
1160. *Masques de clown* Joël Houssin
1161. *Terreur psy* André Caroff
1162. *Ald'haï* Jean-Louis Le May
1163. *Les glaces du temps* Frank Dartal
1164. *Les esclaves de Xicor* Maurice Limat
1165. *Un pour tous... tous pourris !* G. Morris
1166. *L'horrible découverte du Dr Coffin* Robert Clauzel
1167. *Le dernier des Zwors* J.-P. Garen
1168. *Elle s'appelait Loan* Piet Legay
1169. *L'Empereur d'Eridan* Pierre Barbet
1170. *Arbitrage martien* K.-H. Scheer
1171. *Nausicaa* Jean Mazarin
1172. *La machine maîtresse* Christopher Stork
1173. *Folle meffa* Philippe Randa
1174. *Une odeur de sainteté* G. Morris
1175. *Le piège des sables*
(La Saga des Rouges-3) André Caroff
1176. *Livradoch le Fou*
(Les Hortans I) Jean-Louis Le May
1177. *L'ordre des vigiles* M.-A. Rayjean
1178. *Les astres noirs* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1179. *Une peau si... bleue !* Piet Legay
1180. *Les voiliers du rail*
(La Compagnie des Glaces-10) G.-J. Arnaud
1181. *Goer-le-renard*
(Goer de la Terre-2) Michel Jeury
1182. *Le répertoire des époques*
de cette galaxie et de quelques autres Louis Thirion
1183. *Les mangeurs de murailles* Serge Brussolo
1184. *Le mécaniquosmos* Maurice Limat
1185. *Lilith* Joël Houssin
1186. *Dis, toi que voilà...* Christopher Stork
1187. *Les écologistes de combat* Philippe Randa
1188. *... Et le paradis en plus !* G. Morris
1189. *Les héritiers d'Antinéa* Dan Dastier
1190. *A l'image du dragon* Serge Brussolo
1191. *Les cages de Beltem* Gilles Thomas
1192. *La bataille des dieux* J. Stuntman

1193. *L'effet Halstead* Christian Mantey
1194. *Planeta non grata* Michel Honaker
1195. *Brigade de mort* Gabriel Jan
1196. *Perpetuum* Piet Legay
1197. *Et un temps pour mourir* Franck Dartal
1198. *Les fous du soleil*
(La Compagnie des Glaces G.-J. Arnaud
1199. *Les charognards de Snien* Pierre Barbet
1200. *Génération clash* G. Morris
1201. *La 666e planète* Daniel Piret
1202. *La légende de Swa (3)* Daniel Walther
1203. *L'oiseau dans le ciment* André Caroff
1204. *Expérimentation Alpha* Louis Thirion
1205. *Les jardins de Xantha* Gabriel Jan
1206. *Les tours divines* Michel Jeury
1207. *Network-Cancer*
(La Compagnie des Glaces-12) G.-J. Arnaud
1208. *La frontière indécise* G. Morris
1209. *L'ombre du tueur* Paul Béra
1210. *Les presque dieux* Maurice Limat
1211. *Génie génétique* Jean-Pierre Garen
1212. *Anticorps 107* Piet Legay
1213. *Médiation protoplasmique* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1214. *Avant les déluges* Richard Bessière
1215. *le chasseur* Joël Houssin
1216. *La grande prêtresse de Yashtar* G. Jan

VIENT DE PARAÎTRE :

Jean Mazarin *Les prophètes de l'Apocalypse*

A PARAÎTRE :

G.-J. Arnaud
Station-fantômes (Compagnie des Glaces-13)

Achevé d'imprimer le 15 février 1983
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'impression : 2437. —
Dépôt légal : avril 1983.
Imprimé en France

PUBLICATION MENSUELLE



Il y a la première, la deuxième et la troisième personnes du singulier.
Il y a la première, la deuxième et la troisième personnes du pluriel.
Et s'il y avait une quatrième personne du pluriel?
Il suffit de réfléchir quelque peu à cette hypothèse troublante pour entrer de plain-pied dans un univers onirique et farfelu où les héros ne sont jamais tout à fait ce qu'ils paraissent et où les histoires qu'ils inventent deviennent encore plus vraies qu'eux.
Et puis, après tout ça, s'il y avait aussi une cinquième personne du pluriel?

Doc. VLOO - YOUNG ARTISTS (Jonathan Field) ISBN 2-265-02232-2